Les plus déserts Lieux

PHI

Philosophie critique

Philosophie poétique

Sur la Noblesse

Sur l'Art

L'Éthique

La Mystique

La poésie est morte - vive la poésie !

L'Intelligence

L'Ironie

Regards poétiques

L'Enthousiasme

La Mélancolie

Sur la Politique

Les Uniques

Personnel

Hermann ILINE

2016

Sommaire

Avant-Propos **I**

Ce qu'elle valut 3

En Noblesse 5
En Intelligence 35
En Style 64
En Isolement 89

Ce qu'elle doit 101

À la Douleur 103
À l'Action 112
À la Cité 125
À la Russie 139

Ce qu'elle voudrait 147

Avec Dieu 149
Dans l'Ironie 167
Pour l'Amour 191
Sans Doute 205

Ce qu'elle pourra 223

Avec le Mot 225
Près de la Vérité 250
Au Nom du Bien 266
Pour les Hommes 270

Index des Noms **291**

Avant-Propos

La poésie s'oppose à la prose, comme le rêve – à la réalité, le style – à l'inertie, le regard – aux yeux, la pose intemporelle – à la position dans le présent, la fraternité avec les morts glorieux – à la solidarité avec les collaborateurs interchangeables. Dans la poursuite du beau, mise en nous par la Création, l'appel poétique, visiblement, fut le premier à être entendu par l'homme de culture – les premières œuvres artistiques de l'homme furent manifestement poétiques.

Trois sortes de talent créateur : le poétique, le philosophique, l'intellectuel – mais pas de poète sans élan rythmé, pas de philosophe sans élan mélodieux, pas d'intellectuel sans élan harmonieux. Lorsque ces trois *aspirations* musicales ne se croisent que dans l'infini, on vit l'*inspiration*, on adresse ses soliloques à la seule Ouïe qui anime l'infini muet.

Sur la surface, nous effleurons, tous, les mêmes problèmes. L'homme de la rue en trace les limites dans l'horizontalité ; soit dans son environnement immédiat, soit dans la vaste et vague étendue. Le scientifique ou le poète leur apportent la dimension verticale ; le premier – dans une profondeur, sondant la beauté de la Création divine ; le second – dans la hauteur, chantant la beauté de la création humaine. Le sol, le sel, le ciel.

Depuis un siècle et demi, l'art est sur l'inexorable déclin, dont la poésie est la première victime. La mécanique commence par envahir les esprits et finit par étouffer les âmes. Le chosisme bruyant et affairé succède au romantisme dionysiaque et au classicisme apollinien, et il n'annonce aucun baroque, aucun maniérisme ; tous ses points de repère se trouvent

sous nos yeux, nos pieds, nos soucis de ce jour. Une mutation d'aptères évince la race des volatiles. Le succès se jauge à l'échelle économique, statistique, conjoncturelle. L'indignation machinale, formelle devint l'un des symboles les plus bas d'un conformisme de fond. On ne voit plus le beau, on ne le crée plus, on le soupèse, on le fabrique, on le reproduit.

On dénonçait, jadis, les livres modernes, écrits sur les livres anciens ; aujourd'hui, on ne trouve dans les livres que le journal d'hier. Et la poésie, c'est la vie présente, projetée vers les firmaments du passé ou les horizons du futur.

Le dernier refuge de la poésie devient l'abstraction aphoristique, créatrice de belles obscurités, faisant deviner de belles lumières disparues. La résolution de rester dans ma Caverne, prometteuse de grandes apparences, plutôt que de sortir, avec tout le monde, dans la rue, pour constater de mesquines évidences.

Donc, l'amateur de bureaux, studios TV, hôtels, restaurants, aéroports ne trouvera rien à son goût dans ce recueil de maximes, qui s'adresse aux amateurs des ruines, c'est-à-dire des cavernes refusant de devenir des tavernes. Les ruines, ce sont des mythes, que chacun invente en vue des vestiges pétrifiés et attendant un regard créateur, les animant, les colorant, les élevant vers un ciel, abandonné par les autres.

Les récits apportent la certitude d'époque, les maximes créent l'illusion d'une communication avec l'intemporel. La maxime, c'est un genre, dans lequel on se donne pour règle de s'adresser non pas à son contemporain, collègue ou adversaire, mais à ce que l'auteur, en fonction de ses lubies visionnaires, manies langagières ou ambitions littéraires, appellera Dieu, l'art ou la beauté. Cet auteur sera donc fatalement solitaire,

ne représentant aucun clan, aucune coterie, aucun courant. Mais ce n'est qu'un effet et non pas la cause de cette déviation scripturaire hautaine.

Hermann Iline,

Provence,

juin 2016

Ce qu'elle valut

Tu vaux surtout par ce qui ne s'apprend pas : le talent, la noblesse, l'esprit, la liberté. Ces dons de Dieu forment ton regard sur le monde et sur toi-même ; la noblesse en détermine la hauteur, l'esprit y apporte la profondeur, la liberté en maîtrise l'ampleur et le talent l'emplit d'intensité.

Ce regard doit être auréolé d'une mystique divine, illuminé d'une esthétique créatrice, réchauffé par une éthique angélique.

Le talent est l'art de traduction du regard en langage musical. Si tu ne fais que transmettre le bruit de ton époque, c'est le pire des silences.

En Noblesse

Les poètes ne poussent que dans un sol stérile. Les fleurs des hauteurs se ressemblent davantage entre elles qu'avec des fleurs des vallées respectives. Le poète est celui qui peut se passer de racines. Ses pousses sont fleurs et ses feuilles – sève.

Le poète, c'est le désir toujours renaissant, remettant les pendules à l'heure zéro, communiquant, Dieu sait comment, avec l'éternité, cet oubli du temps, cette durée, qui ne se réduit jamais aux heures, cet éternel retour aux commencements. Les fardeaux de la vie ne rendent ce désir que plus léger ; c'est porté aux nues qu'il gagne en poids et en besoin d'ailes.

La grandeur, ou plutôt la hauteur, d'une œuvre : lorsque aucun nouvel argument n'apporte ni n'enlève rien, une évidence irrésistible du *tout* et une évanescence discrète des *parties* : *La musique est quelconque, comme le côté poétique ou dramatique, - mais tout s'absorbe dans l'Un, à une vraie hauteur* - Nietzsche sur Wagner - *Die Musik ist nicht viel werth, die Poesie auch, das Drama auch nicht - aber alles ist im Grossen Eins und auf einer Höhe*.

La poésie n'est qu'une fleur, coupée du temps et de son inertie : toute tentative de la relier, en amont, aux racines, ou, en aval, - aux fruits, la rend fanée, la prive de couleurs, d'arômes et de saveurs.

La prose sans profondeur et la poésie sans hauteur se rencontrent dans la platitude.

Le philosophe doit réunir les dons de peintre, de musicien et de poète, pour que dans le visible on admire l'invisible, pour que du bruit de la vie ressorte la musique, pour que la langue parlante soit plus forte que la langue parlée.

La prose intégrale, c'est-à-dire la pratique exclusive du Fermé conceptuel, n'existe pas ; la poésie, cette voix de l'Ouvert, est le vrai souffle d'une grande prose, et elle perce toute clôture prosaïque.

Le monde n'est pas un catalogue de choses, ni même un roman d'aventures, mais un poème. Il s'agit de le traduire : dans un silence mécanique, dans un bruit de concepts, dans une musique d'images. Très proche d'une traduction littéraire : *La traduction prosaïque, c'est de la servitude, la traduction poétique, c'est de la rivalité* - V.Joukovsky - *Переводчик в прозе - раб, переводчик в стихах - соперник*.

La maxime n'est pas un fragment d'une entité plus profonde ou complète ; elle est une image minimale d'une perfection admirée, avec l'ambition d'excellence expressive, et que tout développement, aussi cohérent soit-il, amoindrirait. Les cartésiens ne le comprennent pas : *Ce qui peut faire le plus, peut aussi faire le moins*.

Le poète, qui est chantre du déracinement, part d'un sentiment profond, pour en ériger l'image en hauteur ; le philosophe, qui doit être poète de l'enracinement, fait deux pas, en sens inverse, mais complémentaires : de l'image au concept, et du concept à la réalité. Ce parcours est à l'opposé des scientifiques ou des techniciens.

La réalité, c'est la vie palpable du soi connu ; le rêve, c'est-à-dire la musique et la poésie, c'est la vie inventée du soi inconnu ; la vie supérieure est non

pas dans le créé vécu, mais dans la création à vivre. *Dans la poésie, la vie est encore plus vie que dans la réalité* - Bélinsky - *В поэзии жизнь более является жизнью, нежели в самой действительности*.

La prose vise le fini, elle est le parcours, la clôture de nos frontières. La poésie vise l'infini, mais elle n'est que dans le *passage* à la limite, dans l'élan asymptotique au sein d'un Ouvert.

De quelle hauteur contemples-tu la vie - telle aurait dû être la première question à poser à l'artiste. Toute profondeur n'est que minérale ! *Ce qui importe par-dessus tout dans une œuvre d'art, c'est la profondeur vitale, de laquelle elle a pu jaillir* - Joyce - *The supreme question about a work of art is out of how deep a life does it spring*. N'est vitale que la soif, que la hauteur de ta fontaine est capable d'entretenir. Les meilleurs créent cette fontaine, près de laquelle ils vivent leur meilleure soif. *La perfection d'une méta-forme, cette alchimie lyrique, qui n'étanche jamais la soif de ses créateurs* - Pasternak - *Совершенство сверхформы, алхимизм лирики, никогда не утоляющий главной жажды его создателей*.

La poésie est toute de relations imprévues, comme la philosophie est toute de choses impensées. *La poésie est la rencontre de deux mots, que personne n'aurait pu imaginer ensemble et qui forment ainsi une espèce de mystère* - Lorca - *La poesía es la unión de dos palabras que uno nunca supuso que pudieran juntarse, y que forman algo así como un misterio*. Et c'est de leur rencontre, sans problèmes ni solutions, qu'il faut attendre les plus beaux mystères. Tu le disais si bien : *Toutes les choses ont leur mystère, et la poésie, c'est le mystère de toutes les choses* - *Todas las cosas tienen su misterio, y la poesía es el misterio que tienen todas las cosas*.

La maxime est un concentré des trois genres : de l'épique, avec l'ampleur

des objets, du dramatique, avec l'intensité de ses actions, du poétique, avec le vertige de ses premières émotions. Chacun peut la développer dans le sens de ses propres goûts ou connaissances. Maîtriser, à la fois, tous ces axes, c'est être philosophe. *Les pensées brèves ont l'avantage de faire penser le lecteur par lui-même* – L.Tolstoï - *Короткие мысли тем хороши, что они заставляют читателя самого думать*.

Derrière toute beauté on peut reconstituer sa mathématique - ses nombres et ses contours, mais son chant rend cet effort inaudible. *Ô beauté enchaînée sans ligne en fleur ni centre, ni purs rapports de nombre et de sourire* - Lorca - *Belleza encadenada sin linea en flor, ni centro, ni puras relaciones de número y sonrisa*. Pour faire vibrer les lignes en pointillé, il faut une origine, un centre sans coordonnées fixes. Dans la vie, le nombre souille le sourire ; en poésie, la pureté du nombre se fusionne avec le pur sourire.

Le paradoxe du poète : par ses images, il veut toucher au mystère, or tout mystère est indicible et inexprimable. Donc, la poésie est une forme de folie : dire ce qui est indicible. *Nous représentons l'indicible pureté à partir de la dicible impureté* - Jankelevitch. Ce que tu dis relève des problèmes de l'âme ou des solutions de l'esprit ; le mystère indicible, ce seraient ces invisibles contraintes qui impriment une musique au bruit du dicible. Le mystère serait la musique de la vie, que seule une oreille poétique peut capter et interpréter.

Respectivement, le but, les moyens et les contraintes de l'art : mettre en mouvement les meilleures cordes de notre âme, faire ressentir la beauté poétique du monde, imposer au langage la noblesse musicale. La musique est aux commencements, elle est la contrainte, filtrant tout bruit, écartant ce qui est sans poésie, entretenant la tension de nos cordes.

La naissance du culte de l'art : en communion avec la réalité, j'y découvre une merveille ; je tente de la décrire, avec des images communes – aucune sensation merveilleuse ne s'en dégage ; je fais appel aux images fraîches, poétiques, inouïes – une merveille en surgit, mais sans aucun lien immédiat avec la réalité ; je tente la même expérience, sans me référer à la réalité, et le résultat est le même ; je me détourne de la réalité, je me tourne vers mon âme, dans laquelle se reflète non seulement mon visage, mais l'univers entier.

La poésie n'est pas évasion mais invasion – Cocteau - on ne s'évade pas d'une tour d'ivoire envahie par des fantômes ; on veut devenir fantôme soi-même.

Ce que j'aimerais déposer dans la bouteille, que je jette à la mer : une musique née de l'angoisse de la profondeur océanique et la joie de la hauteur astrale, musique qui aurait lié au mât le navigateur-poète. Et non pas un récit de mes tracas : *Le poète jette à l'océan la bouteille cachetée, qui renferme son nom et le récit de son aventure* - Mandelstam - *Поэт бросает в океан запечатанную бутылку с именем своим и описанием своей судьбы*. Les récits s'écrivent toujours dans une platitude silencieuse, et les aventures n'en apportent que du bruit.

L'un des invariants sublimes est le sens et l'intensité du rêve humain. D'Héraclite à R.Char – la même ivresse des visions poétiques. La connaissance balaye les démocraties d'ignorances et d'erreurs, elle ne pénètre jamais dans l'aristocratie des rêves.

L'homme et ses cibles : l'un finit par s'abîmer dans leurs fondements, l'autre n'arrive plus à se détacher des traces, que ses flèches avaient laissées dans les choses, le troisième, poète ou philosophe, comprend, que, pour les

toucher, il faut toujours viser plus haut, il se voue à la hauteur de l'azur ou de la pensée. Mais tous meurent, le carquois plein (A.Chénier n'est pas le seul à plaindre), car, bêtement, ils font flèches de tout bois.

Avec qui associe-t-on sa meilleure espérance ? La mienne ne connut, dans le temps, aucune évolution et ne quitta jamais le poète. Sa chronologie, chez les sots insensibles : le politicien, le journaliste, l'homme d'affaires ; chez le sot sensible : le poète, le savant, le philosophe ; chez le sage insensible : le philosophe, le savant, l'homme tout court ; chez le sage sensible : l'homme tout court, le savant, le poète.

Aux trois éléments - eau, terre, air - sont associés trois courants vitaux : la fontaine, les racines d'un arbre, le souffle - le souterrain, le terre-à-terre, le hautain - la philosophie, le savoir, la poésie ; ils brillent, culminent et se poétisent grâce à la pureté et à l'intensité, ces courants du feu, du génie. La métamorphose de Phénix nous rendra la fontaine, l'arbre et le souffle.

La poésie et la philosophie n'ont de sens que face aux mystères : la poésie les représente et la philosophie les interprète. Et l'effacement de ces deux nobles activités, aujourd'hui, est dû à la conviction des hommes modernes, que le mystère n'existe plus, ou plutôt, que ce n'est plus la peine de s'appesantir la-dessus, des solutions suffisantes étant à la portée de leurs bas appétits. Malheureusement, les poètes et les philosophes, eux-mêmes, se tournent désormais vers ce qui se démontre ou se prouve, où ils méritent le nom de charlatans.

Des tentatives des sots de donner au mystère, atopique, atemporel et impondérable, - du poids et des coordonnées : la superstition, l'ésotérisme, l'occultisme, ces misérables adeptes d'un réel sans poésie.

Le sens de l'existence : tenter de vivre des mystères du vivant et de leur vouer ma poésie et ma musique, portées par mon regard ; quand je le réussis, je vis une espérance, hors du réel compréhensible. Contrairement au mystère, les problèmes ne promettent que le désespoir, et les solutions – l'ennui.

Le mystère est beau, comme le problème est vrai et la solution - bonne ; en vivre l'éternel retour est le privilège du sage, c'est-à-dire - du poète. *Ce qui nous est donné de plus beau à vivre, c'est le mystère. Celui qui ne s'étonne plus a les yeux éteints* - Einstein - *Das Schönste, was wir erleben können, ist das Geheimnisvolle. Wer sich nicht mehr wundern kann, sein Auge ist erloschen*.

L'homme du ressentiment, qui ne voit *ni rime ni raison* dans ce monde, dont il n'est pas le créateur. Moi, j'entends partout de belles rimes et je vois votre monde saturé de raison, ce qui me pousse à en créer un autre, dans le périmètre de mes ruines déraisonnées.

L'étrange synchronie des évolutions irréversibles de la langue (G.B.Vico), de l'éthique (Rousseau), de l'esprit : jaillir dans le poète (le vouloir), mûrir dans le héros (le devoir), croupir dans le robot (le pouvoir). Heureusement, quelques renaissances ou révolutions réveillent en nous, épisodiquement, un nouveau désir poétique ; on abandonne la routine du sens propre, pour s'enthousiasmer pour les ruptures du sens figuré.

Le mouton s'occupe de dicter et le robot - de résoudre le problème, et ils appellent cela - la vie (Popper) ! La vie est union des trois dons : don philosophique, pour dégager du mystère - des problèmes, don intellectuel, pour apporter au problème - une solution, don poétique, pour deviner derrière la solution - une nouvelle source mystérieuse. Dans ce cycle, le mystère reste intacte, c'est cela l'éternel retour.

C'est le lendemain qui bouche toutes les issues de la demeure des hommes prosaïques et en fait des Fermés ; le poète est un Ouvert, château, ruine ou souterrain, il est dans la convergence, chute ou envol, vers l'infini du temps ou de l'espace, hors de lui, et où il dépose ses horizons et ses firmaments, ses joies et ses hontes, ses folies et sa liberté : *L'être de l'homme porte en lui la folie comme la limite de sa liberté* – J.Lacan.

Est anti-humaniste celui qui ne mise que sur la force ; est humaniste celui qui a pitié de la faiblesse d'autrui et honte de sa propre force ; le respect du seul savoir, qui augmente la force, ou le respect du savoir sans forces. *C'est à en rire ou à en pleurer de voir tant de savoir rester sans force sur la vie des hommes* (Kierkegaard) - tu ne comprends donc pas que la beauté de la vie est due plus à l'inconnaissable qu'au connu, à l'intensité qu'à la force. *Tout ce que nous ignorons, nous le connaissons grâce aux rêves des savants-poètes* - Vernadsky - *Всё, что мы не знаем, мы знаем благодаря мечтам учёных-поэтов*.

Le mouton réduit la vie à la consommation de solutions, le robot - à la résolution de problèmes, le philosophe - à la formulation de problèmes, le poète, blasé de solutions et brisé par des problèmes, - au retour grisé vers des mystères.

Tous les hommes disposent de mêmes moyens d'accès à ces deux facettes de la réalité - l'âme silencieuse et le bruit du monde ; seuls les poètes et les philosophes savent en extraire la musique : dans les premiers, c'est l'âme qui se met à chanter ; les seconds transforment le bruit sensible en musique intelligible ; mais les meilleurs des philosophes finissent par reconnaître, que dans l'âme poétique se retrouve toute la réalité ; *l'âme qui se met à parler* devient leur définition commune.

Le poète a le monde entier pour berceau, le héros l'a pour tombeau ; on

rêve des commencements, on se bat pour les finalités ; séparées, ces activités élèvent, fusionnées, elles abaissent.

L'enfance du monde fut, de part en part, poétique ; c'est la Rome antique qui y introduisit de la prose : *À la poésie et la liberté d'esprit des Grecs s'oppose la prose de la vie des Romains* - Hegel - *Gegen die Poesie und Freiheit des Geistes von Griechen tritt bei den Römern die Prosa des Lebens ein* - la vie, elle-même, n'a pas de genre artistique ; soit on rend, par la poésie, son mystère, qui est musique, soit on en rebâtit, par la prose, son problème, qui est bruit.

Ils veulent être hommes d'une finalité nette ; le poète *doit être homme du commencement* - Rilke - *muß ein Beginner werden*.

Depuis Homère, pour maintenir son nom au-delà de son heure ultime, l'homme, prince ou vilain, en appelait au poète ou à la pleureuse. *Nombreux furent les grands bien avant Agamemnon, mais aucune voix ne les a pleurés* - Horace - *Vixere fortes ante Agamemnona multi ; sed omnes inlacrimabiles*. Fini, son besoin de mythes ou de message. Aujourd'hui, tous ses soucis sont confiés à son argentier, pour régler le rite et le legs. Plus de pleurs ni de rires organiques sur la grandeur défunte mécanique ; des registres ou plaques robotiques suffisent.

Une terrible découverte, faite, malheureusement, trop tard : *Je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres* – Descartes. Tant d'unifications possibles, qu'il s'agisse de racines (la fraternité), de fleurs (la poésie), d'ombres (la philosophie), de cimes (la liberté).

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé –

l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemies de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

L'esprit philosophique est celui qui se forme, à partir de rien, à chaque contact avec l'illisible. Cela produit de la niaiserie ou de l'élégance, de la peinture ou de la poésie, menant vers plus d'étonnement et de grandeur. Tout ce qui est déjà formé relève du lisible et vaut autant qu'un récit de voyage, tandis que la philosophie, c'est le voyage lui-même.

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* – M.Tsvétaeva - *Враждуют низы, горы - сходятся*.

L'informaticien et le linguiste ricanent en voyant le philosophe patauger au milieu des logiques et des langages. La défense du merveilleux, face à la déferlante mécanique, - c'est peut-être le seul domaine, où le philosophe a encore son mot à dire, à cause de la défaillance du poète. Puisque *la conscience d'avoir frôlé le merveilleux arrive trop tard* – A.Blok - *сознание того, что чудесное было рядом, приходит слишком поздно*.

Une philosophie complète reprendrait toutes les métaphores de l'arbre (*la formule de la vie s'applique aussi bien à l'arbre* - Nietzsche ; *la poésie est création d'un arbre virtuel de références* - Valéry). Mais les partielles, et dominatrices, se consacrent à l'enracinement, à la ramification ou à la cueillette.

La bonne philosophie s'attaque aux mystères pour les traduire en problèmes ; la science produit des solutions aux problèmes ; le poète, dans des solutions, découvre un nouveau mystère. C'est ainsi que le poète est le point zéro du bon philosophe. *Plonger au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau* - Baudelaire. Les autres se contentent de l'ancien, dans la platitude du connu.

La notion de *problème*, c'est-à-dire de requête formulée dans un langage rigoureux, permet de distinguer deux types de beauté : des mystères, c'est-à-dire des étonnements intraduisibles en problèmes, et des solutions des problèmes grandioses. Le monde est beau et par ses poèmes et par ses théorèmes ; on trouve de la beauté aussi bien chez Homère, Dante, Rilke que chez Diophante, Fibonacci, D.Hilbert.

Dans la haute chaîne poétique, il y a un versant lyrique, l'adret, - où l'on cherche l'edelweiss - et un versant philosophique, l'ubac, - où l'on songe aux refuges. Ils ne sont pas deux sommets opposés se renvoyant le même message (*qui habitent, proches, sur les monts les plus séparés* - Heidegger - *die nahe wohnen auf getrenntesten Bergen*).

La philosophie est un art de transformation en arbre vivant de tout ce qui, sans elle, serait voué à servir de matériaux de construction, de clôtures, de nourritures terrestres, de papier à écrire ; elle est le jardinier, responsable non pas de la rhapsodie des fondements, des saisons ou des tentations, mais de la symphonie de la vie. Les ombres et les fleurs sont des caresses de l'arbre, que dispense la poésie. Et il ne faut en exagérer ni la profondeur ni les calories, en voyant dans la vie *un arbre dont les racines, c'est la philosophie, et dont le plus beau fruit est la poésie* - F.Schlegel - *einen Baum, dessen Wurzel die Philosophie, dessen schönste Frucht die Poesie ist*.

La métaphore ailée surclasse largement les syllogismes boiteux – en

pertinence, en honnêteté, en noblesse. Et ceci pas tellement à cause des dons ou intelligences supérieurs des artistes, mais pour des raisons profondes et rationnelles : le soi inconnu, ce foyer de nos angoisses, de nos curiosités ou de nos créations, échappe à toutes les descriptions savantes et ne peut être abordé que par des métaphores poétiques. Toutefois, l'infâme relativisme moderne met les scientistes et les artistes sous la même enseigne, celle de la platitude et de l'indifférence des colloques, manuels ou recueils critiques.

Dans un vrai livre de philosophie, on doit faire appel à une haute musique de poète, à un vaste style d'écrivain, à un profond regard de penseur. Nietzsche fut le seul à atteindre à cette harmonie. Mais dès que les hommes imaginèrent, que seule la dernière dimension justifiât le titre de sage, ils proclamèrent, paradoxalement, la préséance du langage, et leur profondeur universitaire, sans nulle forme musicale, se mua aussitôt en platitude.

Toute philosophie aurait dû n'être que commencements, conceptions, enfantements ; mais ce sont des intermédiaires qui y dominent : *La philosophie commence toujours au milieu, comme un poème épique* - F.Schlegel - *Die Philosophie fängt immer in der Mitte an, wie das epische Gedicht*. Cette philosophie renia sa mère, la poésie ; et la marâtre, la logique, resta mauvais pédagogue. Chez ceux qui pataugent au *milieu des choses* je ne vois ni héros ni dieux ni exploits, mais des avalanches de formules (pseudo-)logiques ; les yeux y règnent et pas le regard, ce créateur d'images épiques.

Il ne faut pas sombrer dans le mystérieux, au point de ne plus voir le visible, mais *voir du miraculeux dans du banal est toujours un signe de sagesse* – R.W.Emerson - *the invariable mark of wisdom is to see the miraculous in the common*. La pire bêtise serait de réduire le miraculeux au banal. Le poète, serait-il le seul porteur de la vraie sagesse, celle de l'omniprésente

merveille ?

Le poète et le penseur disent parfois la même chose, lorsque l'abîme entre poésie et pensée reste béant ; ce qui arrive, quand la poésie est haute et la pensée profonde - Heidegger - *Das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte sind zuweilen das Selbe, wenn die Kluft zwischen Dichten und Denken rein klafft, während das Erste hoch und das Zweite tief sind*. Pour préserver le béni néant volumique, on y adjoindra une étendue nulle, par compression du devenir au profit de l'être, dans un Retour Éternel de l'Un broyant le temps discriminateur. *Sur des sommets séparés à jamais, s'interpellent le poète et le penseur* - Hölderlin - *Der Dichter und der Denker winken einander zu, auf getrenntesten Bergen*.

Heidegger appelle la poésie - musique de l'être. Ce qui est plus juste que penser avec G.Steiner, que : *La philosophie est la musique de la pensée* - *Philosophy is the music of thought*. Il faut mettre en musique le sacrifice du hasard des faits, qui aboutissent à de la pensée, pensée haute, à rapprocher de : *La philosophie est la musique de la hauteur* - Socrate. Le contraire de l'esprit et de la musique est le hasard et la bassesse.

Ce qui est commun à la poésie et à la philosophie : s'attaquer à l'impossible, en exprimant le mystère de la vie par un mystère du langage, tout en en méprisant les problèmes et les solutions.

Face à l'âme - deux interprètes, aux rôles assez proches - le corps et la langue. Le corps perçoit et imprime ce que l'âme exprime et conçoit, mais parfois le corps devient dominateur, comme la langue, et ce qui s'appelle caresse, pour le corps, s'appellera poésie, pour la langue.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue

châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers, souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Dans toutes nos langues, la caresse corporelle, en tant qu'une métaphore, se propage partout où l'émotion a sa place : *toucher – touchant, (be)rühren – rührend, тронуть — тронут*. Il semblerait même, que les bons esprits eux aussi subissent la même contamination : *La plus haute sagesse consiste à savoir comment toucher à l'intouchable d'une manière touchante* - Nicolas de Cuse - *Summa sapientia est haec, ut scias, quomodo attingitur inattingibile inattingibiliter* - on ne sait pas si l'on est en présence d'une pensée, d'une maîtresse ou d'un poème.

Le poète, sensuel et impulsif, peut, sur le registre du cœur, attribuer nos désirs et nos passions - au *corps* et à la *réalité* (ces traîtres-mots), mais le philosophe, sur le registre de l'esprit, ne peut pas ignorer, qu'ils se logent dans l'âme, se servant du corps comme d'un instrument, et que leur magie réside dans leur inexistence dans le réel, inexistence, cette raison de nos meilleures attaches.

La maîtrise des lois du monde ou la maîtrise des mots - laquelle est plus utile, pour évaluer ou goûter le monde ? Quand on lit la langue de bois des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des musiciens, leurs lourdes tentatives d'abstraction ou d'animation, on comprend, que la seconde maîtrise est plus essentielle. Le poète, et donc le philosophe, sans maîtriser le fait, ce nœud isolé, cette branche définitive, en peint, en devine et en recrée l'arbre ouvert et vivant.

La sincérité a un sens pour celui, pour qui son fait et son dit sont identiques, c'est-à-dire inexpressifs. Le créateur poursuit la beauté et se désintéresse de la sincérité. Donc, dans cet adage : *Les paroles sincères ne sont pas élégantes ; les paroles élégantes ne sont pas sincères* - proverbe chinois - le premier morceau concerne le sot, et le second - le poète. Qui se croit sincère ne peut pas être élégant. Qui se veut élégant, *invente* la sincérité des paroles. La sincérité vaut dans ce qui est profond ; l'élégance sied à ce qui est haut.

La solution poétique du sens : la pureté de l'arbre, surgi de l'unification des *idées* problématiques et inconciliables. *Tout le mystère est là : établir les identités secrètes, au nom d'une centrale pureté* – S.Mallarmé.

L'âme doit avoir son propre souffle, indépendant de l'esprit ; celui-ci porte toujours une part mécanique, se fait contaminer par le désespoir, attrape le vertige des profondeurs ; l'âme, elle, doit être pleine de vie, d'espérance, de hauteur. Bizarrement, Kant intervertit les rôles de l'âme et de l'esprit : *L'esprit est ce principe, qui apporte de la vie à l'âme* - *Geist heißt das belebende Prinzip im Gemüte* (dans les traductions françaises homologuées, on procède à une perfide substitution).

Il est très facile d'être philosophe ou poète, il suffit d'avoir son propre regard ou sa propre langue : *La différence ne réside pas dans le contenu, mais dans le genre de regard ou de langue* – K.Marx - *Der Unterschied liegt nicht im Inhalt, sondern in der Betrachtungsweise, oder in der Sprechweise*.

Quand ils parlent de valeurs, le plus souvent, c'est du positivisme ou du négativisme, cohérents et systématiques, débouchant sur l'ennui ou le dogmatisme. Le négativisme devrait n'intervenir qu'en formulation de contraintes, et le positivisme n'apparaître que dans la manifestation du goût.

Mais la même intensité, spirituelle ou artistique, devrait en constituer l'axe entier. La condition incontournable, pour l'entretien de cette construction, c'est la conscience et la maîtrise des ressorts poétiques du langage ; maîtrise, refusée à Parménide, Hegel ou E.Husserl, accordée à Nietzsche, Valéry et Heidegger.

Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites : *my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour Nietzsche, vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* – C.Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être *Prince*, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - Valéry), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

Au centre des soucis du poète et du philosophe se trouve la métaphore, mais à leurs frontières, ils se divergent. Le poète y est attiré par le noble et le philosophe - par le sacré. Le second doit donc être un prêtre et le premier - un prince. Appeler *prince des philosophes* Spinoza (G.Deleuze), le moins poétique de tous les philosophes, est une aberration.

Pour le vilain, la raison et l'expérience réduisent en nous la part sensible à l'illusion. Pour le sage, elles l'élargissent. Pour le poète, elles la rehaussent.

Ni préserver, ni reproduire, mais toucher. On reproduit en volume : haute poésie, affection fine, ironie large. On touche en surface : souffle de la poésie, affection caressante, ironie volatile.

Choisir soi-même ses pierres d'achoppement, c'est l'art de ne pas faire un

dernier pas, l'art de s'arrêter sur le plus beau des avant-derniers et laisser le point d'orgue à l'interprète divin. On ne finit pas ce qui est beau, on l'abandonne. Tout *devenir* réussi rejoindra immanquablement l'*être*, mais le poète ne s'y attardera pas. *En poésie on n'habite que le lieu qu'on quitte* - R.Char. Le poète vibre du chercher, mais l'exhibe par le trouver : *La poésie est la trouvaille verbale de l'être* - Heidegger - *Das Dichten ist ein sagendes Finden des Seins*.

Je porte en moi quatre acteurs : un *homme* épitome, un condensé des *hommes*, un *sur-homme* potentiel et un *sous-homme* actuel (les quatre masques antiques portés par tout humain). Le surhomme serait-il ce *dieu intérieur, sur lequel doit veiller le philosophe* (Marc-Aurèle) ? Et surmonter l'homme mystérieux - quel beau programme pour celui qui vit du rêve ! Avoir surmonté tous les quatre, c'est être poète ; c'est ce que fit Rilke, en *surmontant* Nietzsche !

Il s'agit de se pénétrer de la musique du monde : la mathématique en est la représentation, et la poésie – l'interprétation. Ne pas devenir simple luthier ou photographe.

L'harmonie, les concepts, le mot, la musique, c'est par la chronologie des passages entre ces sphères que le philosophe se distinguent des autres. Le philosophe perçoit tous les bruits vitaux, les transforme en musique, par des mots à égale distance entre le réel et l'imaginaire. Le poète n'entend que la musique, dont la mélodie lui inspire les paroles fidèles. *Le monde, c'est une musique, à toi - de l'accompagner de paroles !* - Pasternak - *Мир - это музыка, к которой надо найти слова !*

Les fonctions principales des contraintes : ne pas dire ce que n'importe qui aurait pu dire à ma place, fuir le nominalisme (*Rien de trop juste !* - J.Joubert), ne pas toucher aux choses exclusivement prosaïques, ne tendre

que vers mes frontières inaccessibles, ne pas laisser les idées se répandre jusqu'à l'inévitable platitude finale, ce qui est propre de la réflexion, qui se propagerait sans contrainte.

L'homme complet serait celui qui est capable de garder le même enthousiasme ou le même dégoût, en cheminant d'une mystique vers une éthique, en passant par une esthétique. Un philosophe, un artiste, un homme de conscience - ce qui paraît être la définition même du poète !

Il n'y a rien à explorer, poétiquement, dans ce que nous devrions ou, encore moins, pourrions être. La seule recherche, visant des réactions concrètes, serait ce que nous voudrions ne pas être.

Commencements, parcours, fins : dans mon adolescence, un corps tourmenté et une âme naissante font de la hauteur poétique la quintessence de l'humanité ; ma jeunesse studieuse me rapproche de la profondeur savante et j'y place le sel de la terre ; ma maturité fait affleurer tout savoir vers la platitude mécanique et je me mets à apprécier l'ampleur philosophique. Heureux celui qui finit par un retour éternel vers ses sources, pour y retrouver son éternelle et infaillible jeunesse.

Rêver, c'est entendre de la musique à travers toute clameur de la vie. Et comme toute vraie création naît du besoin d'échos, on se met à griffonner des pages ou des toiles, car c'est le seul moyen de munir son rêve - du regard, pour répliquer à l'oreille. *On naît poète, on devient tribun* - Quintilien - *Nascuntur poetae, fiunt oratores*.

Aucune chose, en elle-même, n'est en-dessous d'une exigence de hauteur ; c'est le regard qu'on y porte qui en dessine la dignité. Le regard est un arbre interrogateur, et lorsqu'il ne comprend plus aucune inconnue, la chose disparaît et s'identifie à cet arbre, devenu arbre interprétatif. La poésie, c'est la permanence des inconnues ; elle est le dernier recours, pour

avoir une nostalgie des choses mêmes.

La majorité des sages étale devant la raison même des litanies élogieuses. Quelques rares poètes (Nietzsche) en chantent la vitesse (l'intensité), mais c'est son accélération (le vertige) qu'il faudrait mettre en musique. Les dérivées de la raison, plutôt que la raison elle-même. À la raison panoramique opposer le regard hiératique, vertical.

Ce livre fut écrit parmi les ruines du pays du *gai saber* (ou de la *gaya scienza* de Nietzsche), ce berceau de l'Europe poétique, où jadis s'entre-fécondaient le chantre, le chevalier et le libre esprit, une rencontre impensable aujourd'hui, et que j'essayai de reconstituer. À quelle hauteur l'apocalypse peut être gaie (*fröhliche Apokalypse* de H.Broch) ? À quelle hauteur la poésie n'a plus besoin de *science* ? - c'en est le vrai enjeu et non pas : *à quelle profondeur la science devint gaie* - Nietzsche - *aus welcher Tiefe heraus die Wissenschaft fröhlich geworden ist*. La métaphore troubadouresque serait le fameux masque musical, qu'aiment aussi bien la profondeur que la hauteur.

Le château en Espagne est au centre aussi bien de la poésie que de la philosophie ; la poésie y profite de l'absence de toit et la philosophie en consolide les fondations ; la poésie y fait vivre le rêve et la philosophie le justifie ; les deux en font une réalité à part. Les mauvais poètes et philosophes s'enferment en casernes et en bureaux, que les bons réaménagent en ruines et peuplent de fantômes. Les vraies *Regulae philosophandi* devraient se réduire à l'*Ars somniandi.*

La noblesse des propriétaires (de terres, de châteaux, de titres, de prébendes) n'a jamais existé ; elle ne naît que chez les dépossédés (les faibles extérieurement) ou chez les possédés (les forts intérieurement), dans la défaite ou dans le rêve. Au sein de l'humanisme, elle tient la même place, que la poésie - au sein de la littérature.

Le chant est la première nécessité du poète et du philosophe ; et si les plus beaux des chants accompagnent l'indicible ou l'introuvable, ce n'est nullement une fin en soi, mais un constat curieux, qui ne devrait que rendre leurs recherches plus profondes et leur musique - plus haute. *Ce qui peut se dire reçoit sa détermination de ce qui ne peut pas se dire* - Heidegger - *Das sagbare Wort empfängt seine Bestimmung aus dem Unsagbaren*.

La bêtise principale des Anciens, y compris des épicuriens, consiste à vouloir étouffer les désirs ; ils n'en voient qu'une fin - leur satisfaction, tandis qu'il en existe une autre, plus noble, - leur entretien, à l'état d'un feu pur, comme cette fontaine est pure, près de laquelle on meurt de soif. Il ne s'agit pas de tromper sa faim, mais de l'entretenir. *Je n'aime pas les poèmes de la nourriture, mais les poèmes de la faim* – A.Artaud. Qui suit encore ce bel et subtil conseil de Pythagore : *Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus* ? - il les entretiendra à distance ! Le désir, qui n'est pas *vain*, est avidité.

Quelle ligne de parenté m'est la plus chère ? celle que m'insuffle le même feu dans les veines, ou celle qui me rend solidaire dans la poursuite des mêmes objectifs ? le sort ou le choix ? - moi, je penche pour le sang et me détourne des gangs. D'autant plus que le poète, en moi, aime converser avec le sort, et le philosophe s'amuse à unifier tous les choix.

C'est la profondeur de nos sacrifices qui déterminera la hauteur de notre fidélité. Deux éclatants exemples : Nietzsche et Pasternak, renonçant à la musique, pour atteindre les sommets de la philosophie et de la poésie.

L'extase ou la sécheresse, le oui ou le non aux illusions sont des contraintes, que le philosophe se donne, pour ne pas rater ses commencements du jour, dont la forme est faite d'ombres et de rêves. Le sot en fait des buts ou des fonds, lumineux et permanents. *L'esprit le plus parfait est une sèche lumière* - Héraclite, qui peut devenir, le lendemain, des ombres ardentes. *La poésie*

doit être assez sèche pour mieux flamber - Paz - *La poesía debe ser un poco seca para que arda bien*.

Une fois dans leur vrai métier, le philosophe ou le poète, nous arrachent du réel ou de ses *copies*, pour nous charmer ou émouvoir par un *chant* utopique, idéel ou prophétique. Ils culminent en s'échangeant leurs fonds et formes respectifs : *Le philosophe poétisant, le poète philosophant sont des prophètes* - F.Schlegel - *Der dichtende Philosoph, der philosophierende Dichter ist ein Prophet*. Et puisque la forme, chez un bon penseur, précède le fond, Heidegger a raison : *Avant que la chose soit conceptualisée, elle doit toujours être d'abord poétisée* - *Bevor gedacht wird, muß immer zuerst gedichtet werden*.

L'aristocratisme est dans ma façon de sélectionner les meilleurs : les meilleurs des hommes – les amoureux, les meilleurs des amoureux – les poètes, les meilleurs des poètes – les romantiques solitaires. Je dois aboutir à la tour d'ivoire ou aux ruines, si je cherche l'excellence.

Deux beaux *profils* mythiques disparurent des parcours humains - les anges et les rois, les poètes fastueux et les philosophes majestueux. Les logorrhées fangeuses, où rien ne résonne et tout raisonne. Les voies royales ne mènent plus qu'aux ruines et deviennent impasses nostalgiques. *Il n'y a plus de voies royales en géométrie* - dirait Euclide, en songeant à la philosophie.

Je n'aime pas ces profanations, purement verbales, anti-poétiques, du beau terme de *commencement*, que sont l'*être* ou le *néant* (par l'intermédiaire du *devenir* fantomatique), ces spectres interchangeables, sur lesquels se gargarisent Hegel et Sartre. Le commencement est un surgissement d'une émotion, d'une image, d'une mélodie, d'un état d'âme qu'aucun développement rationnel n'épouse ni n'explique ; on ne peut lui rester fidèle qu'en poésie d'enveloppement par un mot inspiré, c'est-à-dire

puissant, ironique, créateur et noble.

Plus je cherche, auprès de mes contemporains, le succès de mes meilleures entreprises, plus mesquine sera la démarche de mon esprit et plus humiliante – la chute finale de mon âme. Installe-toi dans les ruines, la seule demeure, où je puisse rester berger du rêve, de l'amour, de la poésie. La force, la reconnaissance, la rigueur sont les valeurs, prônées par ma partie mortelle ; la partie immortelle devrait ne s'occuper que de mon étoile et avoir le courage d'assister à son évanescence et son extinction. Mais ma sinistre époque, en personne de ses professeurs robotisés, proclame, que la seule bonne philosophie consiste à comprendre, qu'*une vie de mortel réussie est bien supérieure à une vie d'Immortel ratée*.

Lyrisme du son, lyrisme du mot, lyrisme du concept – musique, poésie, intelligence. La corde qui nous rend sensibles à ces vibrations s'appelle âme.

Il faut rester à égale distance rationnelle entre la palpitation et le mot (la note, la couleur, le marbre). L'attrait du mot égalisant l'élan du cœur, dans un bel équilibre. Mais il existent des distances irrationnelles, évaluées par l'âme : *Le poète est plus près de la mort que de la philosophie, plus près de la douleur que de l'intelligence, plus près du sang que de l'encre* - Lorca - *Un poeta - más cerca de la muerte que de la filosofía ; más cerca del dolor que de la inteligencia ; más cerca de la sangre que de la tinta*. Mais tu connais mieux que moi la mécanique des leviers : le cœur pesant plus que la métaphore, le point d'appui ne doit pas être au milieu.

En philosophie, on vise le pathos et la pureté de la pensée, en témoignage d'un esprit ardent. On remplace *pensée* par *sentiment*, *esprit* par *âme*, et l'on pourra mettre *poésie* à la place de *philosophie*. Mais si l'on élimine *pathos*, *pureté* et *ardeur*, en restant en la seule compagnie de *pensée*, on est sûr de déboucher sur une platitude ou sur un ennui.

Tous, aujourd'hui, ne s'occupent que de faire marcher les rouages d'une vie commune ; ils oublièrent la danse, qui ne naît qu'au fond de nous-mêmes, puisqu'ils n'écoutent que le forum. Seuls les poètes se désolent, *quand on n'a plus assez de musique en soi, pour faire danser la vie…* - F.Céline. Tant et si bien que le danseur se mue en calculateur. Nous aurions dû habituer la vie à notre cacophonie dès le plus jeune âge. *Il faut porter un chaos en soi, d'où peut émerger une étoile qui danse* - Nietzsche - *Man muss noch Chaos in sich haben, um einen tanzenden Stern gebären zu können*. La danse est à la marche ce que le chant est à la parole ou la poésie à la prose ou encore l'écriture en hauteur à l'écriture en longueur. Le bruit de fond, face à la musique, de pure forme.

Aucune réflexion, dénuée de noblesse, ne peut être de nature philosophique. Et la noblesse philosophique ne s'éploie que dans deux sphères : dans la consolation humaine, pour amortir nos souffrances et embellir nos solitudes, et dans la plongée dans la musique et le mystère du langage, pour faire entendre la voix d'un amoureux, d'un poète, d'un penseur.

Dans mon enfance, je me gavais de contes de fées et de framboises des bois, je goûtais les mystères mathématiques et les rythmes poétiques, je m'extasiais sur l'Histoire et méprisais l'astronomie. La saturation, puis quelques renversements : l'indifférence pour l'Histoire et la fascination pour la cosmogonie. Je finis par vouloir voir les choses du plus grand lointain, où le temps et l'espace ne font qu'un. Les étoiles me chantent l'éternité ; les batailles me narrent l'avant-hier.

La même noblesse anime les grands poètes ; elle peut se manifester par attachement aux mots (le talent et l'âme), aux courants d'idées (l'intelligence et l'esprit), aux formations politiques (le besoin de reconnaissance et la raison). G.Byron, Chateaubriand, Rilke se contentèrent du premier volet,

Hölderlin, Nietzsche, Valéry y ajoutèrent le deuxième, Hugo, Maïakovsky, Aragon – le troisième. Goethe fut le seul à tenter tous les trois, comme notre contemporain, refusant les titres de poète et de héros, R.Debray.

Pour la transmission, aussi bien dans l'espace que dans le temps, de tout message intellectuel, deux messageries sont utilisables : l'horizontale et la verticale. La première porte le savoir, les lieux, les dates ; la seconde – la musique, le style, la noblesse. Même les plus ardents des poètes sont projetés aujourd'hui dans une platitude monotone, anonyme, aptère, puisque le seul habitant de la verticalité, l'âme, fait désormais défaut.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

L'école éloigne de la vie de rêve et rapproche de la vie d'action. De laquelle nous parle Sénèque : *Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions* - *Non scholae, sed vitae discimus* ? Je suis à l'école haute, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie profonde, lorsque je me sens grandi et libre. *Qui touche au plus profond, s'attache au plus vivant* - Hölderlin - *Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste*. Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. Cicéron tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie* - *Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

La hauteur est ce séjour, d'où rien ne tombe à terre ; il faut y laisser nos plus belles émotions. *Nulle chose ne mérite ton élan, ni de tes soupirs n'est digne la terre* – G.Leopardi - *Non val cosa nessuna i moti tuoi, nè di sospiri è degna la terra* – on y reconnaît le plus germanique des poètes italiens. Une fois constatée l'indignité terrestre, les refuges possibles sont : la vie (le corps), l'art (l'âme), la beauté (l'esprit). Les Italiens et les Russes en appellent à la vie (les premiers acceptant tout, du vulgaire au sublime, et les seconds refusant tout, sauf de vagues projections dans l'avenir), les Allemands veulent ne respirer que la pureté des hauteurs poétiques, et les Français emménagent dans des châteaux raffinés ou dans d'élégants salons littéraires. Seuls les Français appliquèrent l'équation nietzschéenne : la vie et l'art, c'est la même chose !

En hauteur ou dans un beau rythme, on a le souffle coupé, mais la respiration difficile d'un méchant air y est compensée par l'inspiration, due à un bon liquide - le sang, l'encre ou la larme. On y trouve un *climat sans terre*. *Une pensée sans poésie, une vie sans hauteur - c'est un paysage sans ciel, on y étouffe* – H.-F.Amiel.

Les naïfs cherchent la proximité dans la même *longueur* d'ondes, les savants - dans la même *largesse* de vues, les poètes - dans la même *hauteur* du regard.

Topologiquement banal et psychologiquement subtil : un point fait partie de mes frontières, si ma présence se manifeste dans chacun de ses voisinages. L'absence de frontières fera que je ne serai ni clos ni ouvert ; rien à voir avec l'ouverture comme pénétrabilité ou indétermination comme le voient des poètes. Comment qualifier un Ouvert noble ? - mon aspiration vers mes limites inaccessibles. Les yeux s'approprient les limites, le regard les éloigne.

La poésie est l'art d'entretenir la sensation du lointain, même dans la vie la plus proche. Mais cette sensation est, tout entière, dans l'élan initial. Le poète est un Ouvert, fasciné par ses limites intouchables. *Je suis resté poète jusqu'aux limites les plus lointaines* - Nietzsche - *Ich bin Dichter bis zu jeder Grenze geblieben*.

Dans un monde privé de la profondeur des lointains, la poésie brille comme un astre sans atmosphère – Baudelaire. Donc, d'un grand éclat. Dans ce monde, doté d'une profondeur familière, l'atmosphère étouffante serre l'âme, et la poésie y est un lampion éteint.

On peut toujours s'approfondir, s'outrepasser, s'étendre ; mais la hauteur, elle, c'est une impossibilité de progrès et une chance de ne pas régresser en restant immobile. *Décadence de la verve et de la poésie, à mesure que l'esprit philosophique a fait des progrès : on cesse de cultiver ce qu'on méprise* – D.Diderot. La philosophie de la hauteur : désintérêt pour le comparatif dans l'appel banal d'une vie *plus* heureuse, *plus* sensée, *plus* libre. L'homme est en ceci différent de l'animal, qu'il est sensible au superlatif ; le comparatif étant à la portée des moutons et des robots.

Les ronchons de métier, nostalgiques de la plume et hostiles au clavier d'ordinateur, oublient, que la facture, le fait divers ou le compte-rendu noircissaient plus de manuscrits que les lettres d'amour. Les mêmes ahuris glapissent sur la liberté qui recule, tandis que ce qu'il y a à déplorer, aujourd'hui, c'est bien la disparition des nobles servitudes d'âme ou de cœur. Peu importent les outils, le triomphe des sensations grégaires est dû au dépérissement de l'organe, de celui qui nous enivrait, en justifiant et en ennoblissant notre solitude.

Depuis que les Grecs donnèrent la palme à la paix d'âme champêtre,

narrée par Hésiode, au détriment du combat céleste trépidant, *chanté* par Homère, leurs philosophes se mirent à prôner l'impassibilité historique et à condamner les passions poétiques.

Le poète croyait, qu'en perdant sa tête, il ferait parler son cœur ; mais le robot moderne comprit, qu'en se débarrassant de son cœur non rentable, il rendrait encore plus efficace sa tête productrice.

Qu'est-ce qu'une valeur-vecteur ? - l'origine (point de départ, commencement) et l'unité de mesure (exigence, goût, hauteur). Dans l'Histoire, on n'en manqua jamais, mais désormais la tendance générale place l'origine – au milieu du chemin courant, et la mesure quitte la hauteur, remonte de la profondeur et s'installe dans la platitude. Le bon géomètre est un poète qui trouve en soi-même les commencements et ne mesure que les choses impondérables, n'ayant de poids qu'en hauteur.

Dans l'air, poétique et transparent, se reflète l'arc-en-ciel de nos rêves : la rougeur du feu, la bleuté de l'eau, la verdure de la terre.

La hauteur de ton, sans hauteur de pensée, peut trouver sa justification dans la hauteur de noblesse – en poésie, par exemple. Mais aucune noblesse ne peut sauver la hauteur de pensée, sans hauteur de ton, ce qui condamne, par exemple, la philosophie prosaïque.

Là où règne la liberté poétique, domine l'acquiescement et s'occulte la négation. Le premier, explicite et personnel, s'adresse au monde céleste ; le second, implicite et général, évalue le monde terrestre. Le premier se réduit aux commencements ; le second se forme de contraintes. Chez les négateurs déferle une indignation, parfois profonde ; chez le poète se dissimule un mépris, toujours hautain.

Les contraintes que tu t'imposes doivent t'isoler de tout ce qui est bas et te permettre de garder de la hauteur. Plus librement tu t'éloignes de la prose de la vie, plus libre sera la poésie de tes rêves. *Moins de droits extérieurs signifie plus d'intérieurs* - M.Tsvétaeva - *Чем меньше внешних прав, тем больше внутренних*.

Les contraintes sont un prérequis de la noblesse ; c'est pourquoi, celle-ci se manifeste, le plus souvent, dans la musique et dans la poésie. *La gêne fait l'essence et le mérite brillant de la poésie* - Fontenelle.

La sobriété – presque tout (le savoir) pour le scientifique, une moitié (le pouvoir) pour le penseur, presque rien (l'intelligence) pour le poète. L'ivresse - presque tout (le vouloir) pour le poète, une moitié (la noblesse) pour le penseur, presque rien (le devoir) pour le scientifique.

L'ivresse comme départ d'une écriture et arrivée d'une lecture, maîtrise concentrée et consolation dissipante, - ce moyen poétique, pour atteindre un but philosophique. *Il n'y a de vraie jouissance que là où il faut commencer par avoir le vertige* - Goethe - *Es ist ja überhaupt kein echter Genuß als da, wo man erst schwindeln muß*.

Toute évocation prosaïque de la grandeur ou de la noblesse finit dans la platitude ; leur langage durable ne peut être que poétique. La poésie est ce qui empêche le sublime de glisser vers le ridicule.

Le rêve admet deux colorations principales – la romantique et la mystique. Ainsi, en m'installant dans mes ruines, j'en reconstitue, dans mon imagination, soit un château d'ivoire soit un temple. *Architecte, j'eusse construit un temple à la Ruine* - Cioran.

La musique de ta vie ou de ta création naît du frisson, de celui de ton regard

sur ton étoile ou de celui de tes métaphores, les deux – indispensables, pour faire vibrer tes cordes poétiques ou pour faire taire tout bruit prosaïque. *Il faut trembler pour grandir* - R.Char.

Le contraire de la caresse, c'est la violence – verbale, musicale ou gestuelle. La caresse est unique, la violence est commune. La violence rend la tragédie de la vie - banale, la caresse lui apporte de la consolation. Quand on découvre la poésie par Shakespeare ou J.Racine, on pense que *la violence, en poésie, est tout* - G.Steiner - *la violence is all in poetry*. Quand on comprend Tchékhov, on ne cherche que la caresse.

L'évolution de l'aristocrate social : un prince, un privilégié, un riche. Avec l'abolition des titres et des privilèges, il ne lui reste plus que l'argent ; il devient un goujat comme tous les autres. L'aristocrate d'esprit suivit une autre trajectoire : un philosophe, un moine, un poète, un journaliste. Ni la sagesse, ni l'anachorèse, ni la métaphore n'ont plus cours ; il parasite sur l'héritage des Anciens ou commente, dans les gazettes, les faits divers. Ces deux guildes ne s'agitaient que de jour ; l'aristocratisme de la nuit, l'aristocratisme du rêve, ne connut aucune mutation, mais reste invisible à la lumière des lampes.

Le rêve, qui me poursuit depuis mon enfance, – être poète ! Et la terrible déception dans l'impression d'être passé à côté de ce métier des anges. D'autres vocations m'en dévièrent, bien que mon regard sur l'essentiel de la vie gardât des interrogations et vibrations poétiques. Ah, si Valéry avait raison : *Être peintre, c'est chercher indéfiniment ce qu'est la Peinture* !

Mets à tes Commencements l'élan ou la caresse. Ni des choses immanentes ni des savoirs transcendants, ces objets d'étude prosaïques des scientifiques. Le philosophe et le poète doivent s'occuper du chant du sujet.

Un constat, qui t'afflige d'abord et te console par la suite : avec l'âge, la poésie, en tant que genre, perd tout son attrait, pour se réduire au moyen de rendre tes états d'âme, par une espèce de musique silencieuse.

La matière principale des poètes et des philosophes, ce sont leurs états d'âme. Le simple mortel se nourrit de faits spatiaux et d'événements temporels. Le rêve universel et la vie courante.

La musique de la poésie n'est ni dans les rimes ni dans les rythmes ; elle est dans la proximité de son message avec les pulsions de notre âme : *La transmission de nos états d'âme pourrait être la vraie cible du discours poétique* - Heidegger - *Die Mitteilung der Befindlichkeit kann eigenes Ziel der dichtenden Rede sein*.

En Intelligence

L'intelligence se loge souvent dans un mufle et abandonne un poète. Il y a le même taux d'aristocrates dans les chaumières que dans les colloques d'épistémologie. L'aristocratisme est l'intelligence de l'âme élective, tandis que la goujaterie résulte de plus en plus souvent de l'intelligence des muscles communs.

L'artiste sans intelligence, le scientifique sans horizon philosophique, le philosophe sans firmament poétique sont pitoyables. Mais le talent poétique n'a besoin d'aucun complément, pour être admiré.

Le poète devrait penser en vers et non pas versifier ses pensées. Le poète dans l'âme dit "*Je fleuris*" comme les autres disent "*J'imagine*", "*Je crée*", "*Je produis*".

L'esthète fait de l'esprit, le penseur l'invente, le poète le fuit. Plus discrète est la place de l'esprit, plus crédible est le transfert du sens. L'image est la langue qu'on tire à l'esprit.

Dans toute œuvre d'art, il y a une facette temporelle, portant la sensibilité, et une facette spatiale, reflétant l'intelligence. Sur la première, la musique l'emporte sur le récit, en qualité des échos de notre âme. Sur la seconde, le bâti poétique, plus que la construction philosophique, excite notre esprit.

Tant de pseudo-poètes, cherchant auprès de l'algèbre un viatique à leur poétique inexistante, tant de lamentables pseudo-romanciers, à la plume

grisâtre, mobilisant l'*ontologie* ou la *phénoménologie*, pour étaler leur prétendue intelligence.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - Rousseau) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs *preuves* ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la «métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part* - Valéry), et que le poète, par son jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

La poésie est une représentation qui se réduirait à une ré-interprétation permanente. Moins on a besoin de remonter à la représentation, plus pure est la poésie. C'est pourquoi il ne faut pas s'offusquer du fait, que, pour représenter l'univers visible, le poète est en-dessous du peintre, et, pour représenter l'univers invisible, - du musicien.

La métaphore règne aussi bien en poésie qu'en prose et en philosophie ; elle s'attaque, respectivement, au langage, à la représentation ou à la réalité. Les plus connues des métaphores de la réalité : Dieu (pour tous les angoissés), l'Être (de Parménide à Heidegger), l'Idée (Platon), les catégories (Aristote), la perfection (de Spinoza à Valéry), la pensée (Descartes), la chose en soi (Kant), la volonté (Schopenhauer), l'intensité (Nietzsche).

Platon, en reprenant les poèmes de Pythagore et Parménide, les dilue avec de l'ennuyeux bourrage abductif, mais en préserve le fond poétique ; la sobriété critique d'Aristote et Kant prouva, quelle profondeur conceptuelle on peut tirer de la hauteur métaphorique ; enfin, vint Heidegger, poète-philosophe, dont le récitatif de l'oubli de l'être n'est que le lamento de

l'oubli de la métaphore.

L'une des plus belles preuves du fond poétique de l'homme est l'énigme des premiers littérateurs, historiens ou philosophes, qui, tous, furent poètes ! *Dire et chanter était autrefois la même chose* - Strabon. Et c'est pourquoi les premiers philosophes écrivaient en aphorismes, cette forme poétique de la véritable sagesse.

L'intensité d'un écrit naît mieux d'une caresse musicale que d'une violence verbale. Ni le jargon ni la doxa ni le savoir ne peuvent atteindre ce qui se concentre dans une mélodie. *En intelligence, comme en poésie, compte non pas le quoi, mais l'intensité* - H.Hesse - *Es kommt beim Denken, ebenso wie beim Dichten, nicht auf das Was an, sondern auf die Intensität*.

En tout art, on trouve du calcul caché, mais si la méditation technique exclut la préméditation artistique, je n'aurais rien à partager avec les poètes, je resterais avec les géomètres : *Il faut se faire une optique, une vision logique, sans rien d'absurde* - Cézanne - on y reconnaîtra la raison des longueurs d'onde et des lignes, on n'y trouvera plus l'absurde du beau.

La mathématique part d'un but, dont la solution découle de l'harmonie et de l'élégance des définitions nouvelles, de ces contraintes initiatiques ; le commencement de la poésie et de la philosophie se trouve dans des contraintes, c'est-à-dire dans un sentiment ou dans un goût, pour lesquels un bon regard trouvera toujours des buts harmonieux et élégants. La maxime est un genre, qui cherche un compromis : elle n'est que définitions, mais ne véhicule que le sentiment et le goût.

Les philosophes insensibles à la poésie (les légions de professeurs), ou les poètes impuissants en prose (comme Baudelaire, A.Rimbaud ou S.Mallarmé) font douter de l'universalité de leur don. Les poètes *complets*

mettent de la poésie en tout, y compris dans la prose : Shakespeare, Goethe, Pouchkine, Lermontov, Hugo, Rilke, Valéry, Pasternak. La poésie comme genre ayant sombré, la poésie comme tonalité discursive ne peut plus se pratiquer qu'en philosophie.

Trois mondes : le silence du réel, le bruit du mental, la musique du poétique. Et la poésie est de la musique pure, ayant fait foin de la réalité ; et elle est le point de départ de la bonne philosophie, qui nous fait découvrir, que cette musique est l'écho le plus fidèle, quoique paradoxal et étrange, de la perfection du monde réel, son point d'arrivée. La prose des choses, traduite en poésie des mots.

Ce qui est poétique naît des contraintes assez intelligibles. La marche, comme la prose, s'ensuivent des moyens et des buts trop visibles. *Pourquoi la danse est-elle belle ? - parce qu'elle n'est pas libre, parce que son sens est dans une contrainte esthétique* – V.Zamiatine - *Почему танец красив ? - потому что несвободен, потому что его смысл в эстетической подчинённости*.

La poésie, comme l'arrière-plan de tout art et donc de l'âme, trouve dans la mathématique son homologue dans le domaine de l'esprit : la mathématique est la poésie des sciences.

La poésie est le seul lieu, où les cadences des pensées et les ondes des sentiments subissent le même sort, pour devenir de la musique du même ordre. Le poète, contrairement au philosophe, n'a pas besoin de filtres ; il amplifie ou transforme, pour nous inquiéter et non pas pour nous consoler.

Une tentative de lecture de Nietzsche : la poésie peint le devenir fugitif, tandis que la philosophie scrute l'être immuable. Comment rapprocher ces

deux mondes ? - en donnant au premier la stature du second et en munissant le second de l'intensité du premier. Rencontre entre la volonté d'artiste et la puissance de penseur, les deux mondes devenant le même : le devenir héberge le retour, l'être s'incarne dans l'éternité.

En témérité des liaisons, le physicien est souvent poète. Le quark, exhibant sa couleur et son arôme ! L'incertitude quantique : je suis onde et je suis matière ! Un *chaosmos* ! C'est ainsi que je devrais voir ma lumière ou mon livre ! Mieux vibrer à l'évocation d'une onde, plutôt que d'un corpuscule (*poésie, percevoir l'onde plus que le corps* - Valéry).

Avec la poésie, quand la compréhension en a chassé le noyau prosaïque, la perplexité devant les bribes *inutiles* et incompréhensibles peut continuer à agiter l'âme, quand bien même la tête se sentirait frustrée devant l'*utile* évaporé. La poésie répugne aux tableaux et se fait de fragments, de *beaux détails*.

Pour briller dans le simple il faut du génie, tandis que le talent suffit pour briller dans le compliqué. La poésie est dans la simplicité, et la philosophie – dans la complexité. C'est pourquoi on a tant de génies poétiques, les philosophes ne dépassant jamais le niveau d'un talent.

La platitude est un antonyme de l'élégance, elle en est une projection unidimensionnelle, tandis que l'élégance peut être hyperbolique (la poésie), parabolique (la philosophie) ou elliptique (la mystique).

On lit leurs *Traités*, estampillés par la Logique et non visités par la poésie, et à la fin on apprend, que *il n'est permis de philosopher que poétiquement* - Wittgenstein - *Philosophie dürfte man eigentlich nur dichten*.

Devenir regard – se sentir créateur des choses vues, un état intellectuel,

proche de l'inspiration des poètes. *Inspiration : cette intrigue de l'infini, où je me fais l'auteur de ce que j'entends* - Levinas.

La poésie ramène ses objets à la perception musicale, comme la philosophie – à la conception réelle ; la science n'y a aucune place. *Entre science et philosophie il y a quelque chose du rapport, que je vois entre musique et poésie* - Valéry – vous, qui voyiez dans la science un pouvoir et non pas un savoir, vous y déployez un regard d'artiste, au lieu d'employer les yeux de scientifique.

Une bonne chronologie : l'émotion consacre le commencement, au milieu gouverne la raison et à la fin, se dégage l'esprit. L'essentiel est toujours joué au commencement. Goethe le voit autrement : *À la fin doit régner la sensation, au milieu - l'esprit, au début - la raison* - *Am Ende soll die Empfindung, in der Mitte die Vernunft, am Anfang der Verstand vorwalten*.

Toute vraie philosophie a pour commencement et fin - la poésie, c'est-à-dire l'extraction de musique de toute clameur de la vie. *Là où s'arrête la philosophie, doit commencer la poésie. La poésie sans la philosophie est vouée à la platitude, la philosophie sans poésie - à la barbarie* - F.Schlegel - *Wo die Philosophie aufhört, muß die Poesie anfangen. Poesie ohne Philosophie wird oberflächlich, Philosophie ohne Poesie wird barbarisch*. L'une se sert davantage des instruments à vent, et l'autre leur préfère les cordes. La poésie est haute ou elle n'est pas ; la philosophie, qui ne cherche que la profondeur, se retrouve dans la platitude.

Le poète comprend, que, sur son arbre, la mécanique des idées doit être subordonnée à la musique des mots, l'immobilité profonde des racines – au mouvement vers le haut des cimes : *La prose appelle la pensée, la poésie, ma foi, devrait être un peu niaise* - Pouchkine - *Проза требует мысли и мысли, а*

поэзия, прости господи, должна быть глуповата. Dans la jungle de la pensée, la prose est peut-être un bon botaniste et même un bon guide, mais sa loi, loi de la jungle des mots, est dictée par la poésie.

Chacun porte en soi une corde poétique : le créateur-esprit souffle le thème et la mesure et choisit les instruments, l'âme y introduit la mélodie et fournit l'interprète. *La poésie est une expression de la pensée, entre la langue parlée et la musique* – S.Mallarmé. Quand l'âme est poétique, l'interprétation se fait souffle-à-souffle. Et si une pensée naît, par hasard, de la poésie, ou de la musique, c'est par un effet de bord d'une traduction mot-à-mot. Dans la langue originaire, la pensée est l'invité de dernière minute.

La prose est modération en sons ou en ferveurs ; la poésie est leur exacerbation. L'élan sans musique, la mélodie sans essor nous rappellent trop la vie difforme. *Idée poétique est celle qui, mise en prose, réclame encore le vers* – Valéry.

Le poète, en divaguant, est surpris par ces Visitations non annoncées, les autres prennent de vagues Annonciations pour de vrais miracles. *Est poète celui à qui la difficulté inhérente à son art donne des idées et ne l'est pas celui auquel elle les retire* – Valéry.

Où es-tu, chemin de la rencontre du poème et du théorème ? - Heidegger - *Zeigt sich ein Pfad, der in ein Zusammengehören des Dichtens und des Denkens führt ?* Ensemble, on ne peut que les lire. Une fois clivés, le poème se danse en pointillés d'images ; le théorème se condense en un point d'ancrage. Ton poème hors chorales vaut mieux que les théorèmes de morale (Spinoza et Hobbes).

La philosophie ne formula jamais rien de sérieux sur la logique ; en revanche, elle a son mot à dire sur la poésie, à commencer par reconnaître,

que ses propres moyens, pour traiter ses seuls domaines légitimes - la consolation et le langage - ne peuvent être que de nature poétique. Et elle devrait faire taire la vieille antienne : *la Sorbonne n'a aucun droit sur le Parnasse* (*Sorbonnae nullum jus in Parnasso*).

L'essence de la poésie, c'est la forme, mais son contenu, conscient ou inconscient, est philosophique ; l'essence de la philosophie, c'est le contenu, mais, pour être durable, sa forme doit être poétique.

La lecture d'Héraclite ou Platon : leur logique enfantine n'empêche pas leur poésie à vous atteindre ; la lecture de leurs collègues contemporains : une lourde pseudo-logique, qui vous envahit sans aucune promesse poétique - une terrible conséquence de la traduction d'images fluides en concepts secs.

Théoriquement, on peut imaginer un être vivant, muni d'un tel cerveau et de tels sens, qui ne permettraient aucune représentation sensée de la réalité ; seule cette abracadabrante hypothèse justifierait le scepticisme. Mais la vie, visiblement, est un miracle, qui va dans un sens opposé au soupçon et favorable à la foi, c'est-à-dire à la poésie, puisque, entouré de dieux, tout homme devient poète.

Le point commun entre la poésie et la mathématique : la forme engendre le contenu - un mystère de l'âme, un mystère de la raison ; la réalité se pliant, Dieu sait pourquoi, - devant la liberté. L'imagination est ascendante (vers l'intonation) en poésie et descendante (vers l'intuition) - en mathématique, et D.Hilbert oublie d'en donner le sens : *Celui-là abandonna la mathématique et devint poète ; il manquait d'imagination pour être mathématicien* - *Der hat die Mathematik aufgegeben und ist Dichter geworden, für die Mathematik hatte er zu wenig Fantasie*.

Il n'y a rien à réfuter chez un Spinoza - c'est du verbiage gratuit, prétentieux et creux ; mais essayez de réfuter Nietzsche ! - c'est toujours passionnant et exige une grande rigueur ; pourtant, c'est lui qui se moquait le plus des rigoristes, comme Platon - des poètes ; mais c'est bien chez ces deux-là qu'on trouve de la rigueur et de la poésie.

Tout discours philosophique, que son auteur le veuille ou pas, ne peut être sérieusement interprété qu'en tant qu'un poème. D'où l'ennui de Parménide et l'émotion d'Héraclite. Viser la connaissance, c'est adhérer au clan des raseurs jargonautes. Surtout parce que la connaissance philosophique n'exista jamais. En plus, sans le talent poétique, c'est se condamner à être imitateur ou acolyte. Avec le talent, tout langage devient musique, et tout objet devient étoile.

La raison fournit un système de notation ou de signes ; elle n'a pas de voix propre. Les négations de la raison, que sont le charlatanisme, la superstition ou le fanatisme, prétendent émettre une voix inouïe, appuyée sur des signes inaudibles. Mais la poésie applique les notes de la raison, pour produire de la musique, qui est au-dessus de toute voix.

Tout bel enfant, en philosophie, se réclame d'une naissance miraculeuse ; ce qui les distingue, c'est le métier présumé de leur père – un scientifique (Hegel) ou un poète (Nietzsche). Des *enfants de la vierge réflexion* (*Jungfraukinder der Speculation* – J.G.Hamann) ou des *enfants de l'avenir* (*Kinder der Zukunft* – Nietzsche). Des arbres, à généalogie établie ou à établir.

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictoires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des

hypothèses, d'enchaîner des déductions. Cet art resta inaccessible à tous les philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

Montrer, c'est faire appel aux contraintes ; démontrer, c'est suivre un parcours. Le parcours, c'est presque tout en mathématique ; les contraintes, c'est presque tout en poésie. Garde celui-là à ton esprit ; impose les secondes à ton âme. L'esprit sait ce qu'il *peut* narrer ; l'âme se doute bien de ce qu'elle *doit* chanter.

Non seulement le *hard* informatique dépasse déjà notre cerveau en puissance et en intelligence du calcul (le parallélisme d'exécution des arbres décisionnels, dont nous sommes incapables), mais le *soft*, lui aussi, commence à nous humilier et en profondeur des représentations et en rigueur des interprétations. Ah, si cette infériorité pouvait nous détourner de la voie de robotisation, dans laquelle nous sommes pitoyablement engagés, et nous remettre à notre vocation première – la poésie !

C'est Heidegger qui sentit mieux que quiconque la nature triadique de notre regard sur le monde : le mystère poétique de l'être, le problème philosophique de l'étant, la solution temporelle et technique de l'être-là. Évidemment, à la place de ce mot trop galvaudé d'*être* il faudrait mettre un autre, de la famille de *réel* ou *parfait*.

Toute tentative de philosopher, quels que soient tes dons de plume, est et ne peut être que de la poésie (*de la poésie sophistiquée* - Montaigne). *La philosophie devient poésie, sous l'enthousiasme d'un génie* - Disraeli - *Philosophy becomes poetry, in the enthusiasm of genius* - elle l'*est* même sans enthousiasme ni génie ; c'est la poésie qui devient philosophie, dans l'abattement du verbe. *La poésie sera de la raison chantée* - Lamartine.

Je ne connais pas un seul mathème, qui aurait été compris par un philosophe ; pourtant ils sont nombreux à le revendiquer ; en revanche, tous les schèmes philosophiques valables se réduisent aux poèmes. Le nombre, l'infini, la continuité, l'élément neutre ou nul, l'ouvert, l'équivalence, la mesure – aucun philosophe ne comprit jamais le sens de ces mathèmes.

Le cas unique d'une merveilleuse rencontre entre la poésie et la philosophie (avec une vie *réelle* absente) - le cas Nietzsche. À titre anecdotique - ses deux éblouissantes biographies : la poétique - de S.Zweig, et la philosophique - de Heidegger.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques (Hegel, Marx) ou abusés par les sciences rigoureuses (Spinoza, E.Husserl). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse (Nietzsche), langagière (Valéry), stylistique (Cioran).

La maîtrise : savoir bâtir un réseau cohérent de concepts, savoir formuler de bonnes requêtes, savoir donner un sens à l'interprétation de ces requêtes. D'où ses trois facettes : l'intellectuelle, la poétique, la philosophique.

La dernière étape du raffinement conceptuel d'une représentation, pour la rapprocher au plus près de la réalité, s'appelle objet ou relation mathématiques. Et puisque la philosophie est une projection de nos réflexions sur la réalité, son ontologie doit se réduire à la mathématique. *La mathématique est pour la philosophie est ce que la musique est pour la poésie* - F.Schlegel - *Die Mathematik verhält sich zur Philosophie, wie die Musik zur Poesie*.

Trois sortes d'intelligence : représentative (conceptuelle), constructive (technique), interprétative (stratégique). Elles se doublent d'une épreuve langagière : le méta-langage des concepts, l'accès et la maîtrise de bons

outils, la faculté de changer de langage. Ce sont des épistémologues, des experts et des décideurs.

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses, des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent ramages d'un même arbre* - H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes*.

Est métaphysicien celui qui admet, qu'au-dessus des commencements du sensible et des finalités de l'intelligible règnent les contraintes du réel, appelées, maladroitement, l'Être. Mais dominent les adeptes des sentiers battus, des parcours, des inerties, des routines intermédiaires. À l'être poétique qui fait danser, ils préfèrent le devenir prosaïque qui ne fait que penser.

Le philosophe pense, qu'en creusant les choses, il atteint une identité verbalisable de plus en plus respectable. Mais leur fond est aussi sans poésie que leur surface. La poésie, c'est la manière de s'éloigner des choses et de peindre la hauteur avec des couleurs empruntées aux choses. Les choses, c'est-à-dire la science, peuvent être exclues de la philosophie : *Tout ce que peut espérer le philosophe, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires* – G.Bachelard - apporter une *forme* poétique *maîtrisée* au *fond* scientifique *intuitit*, celui-ci ne servant que de garde-fous, pour ne pas proférer de trop grosses sottises.

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes philosophique, scientifique ou

poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que je suis, je dois préciser que je pense *en tant que*.

La compréhension est, pour l'esprit, ce que l'accommodation est pour les yeux ; elles procèdent par élimination de l'inactuel, par tamisation du bruit débouchant sur le son. Les ressources de la poésie se trouvent essentiellement dans l'inactuel, dans l'inutile, qui échappent aux mailles de la compréhension.

Des vulgarisations de la poésie : la foi - des signes des choses sont des choses ; la philosophie - la raison des choses est leur seul intérêt ; l'art - le chemin vers le divin passe par des choses. La poésie - ne pas s'attarder sur la chose visible ou intelligible, se faire regard lisible.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique (Hegel et sa *synthèse*), ni métrique (Nietzsche et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (J.Derrida voit en philosophie *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* – O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

Les coupures épistémiques surgissent dans l'espace plutôt que dans le temps, notamment dans les passages : le monde - la représentation et la représentation - le langage. Les connaissances a priori, transcendantales (*Bedingungen der Möglichkeit von Erfahrung* - Kant), non langagières, interviennent dans le premier, tandis que toute la poésie et toute l'intelligence interprétative se retrouvent dans le second.

Toute caractéristique du contenu peut être complètement rendue par une forme, astucieusement imaginée ou inventée, par l'esprit ou par l'âme. Ainsi,

une fois qu'on s'est débarrassé du contenu, on est exclusivement dans les arts des formes, c'est-à-dire soit dans la science, donc dans la mathématique, soit dans la poésie, donc dans la musique.

L'*essence* a trois interprétations différentes : dans la réalité - matière ou vie ; dans le modèle - points d'attache et connaissances utilisables ; dans le discours - accès aux connaissances et aux objets (*Bemächtigung der Dinge* - Nietzsche). Mais entre ces trois *sujets* en nous - le *physique*, le *mathématique* et le *poétique* - il y a un mystérieux accord. La mécanique quantique et la théorie des nombres exhibent une troublante ressemblance de leurs modèles, nés des soucis totalement disjoints.

Valéry se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots indéfinissables en combinaisons agréables*. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les «définitions» des plus acharnés adeptes de la rigueur - Spinoza, Hegel, Wittgenstein - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par Aristote et Kant.

La (re)quête du monde est à l'origine de tout discours philosophique ; chez les journaliers intellectuels, la quête se formule par les yeux, qui ne quittent pas les objets, ce qui *est* ou ce qui *fait* ; ce qui compte dans les requêtes poétiques, c'est l'écoute de leurs propres fibres et la maîtrise langagière de l'extériorisation de leur musique interne, de ce qui *devient*. Les premiers cherchent, imitent, développent ; les seconds trouvent, inventent, enveloppent.

Ni Platon ni l'Aquinate ni Heidegger ni Sartre ne formulent de concepts ontologiques opératoires - que des intuitions poétiques ou théologiques. Que Aristote est si rigoureux avec *ergo* saute surtout aux yeux, quand on constate, que ni Descartes ne se donne la peine de définir ce qu'est *cogito* ni Heidegger - ce qu'est *sum*. La liaison entre la réflexion et l'ontologie est affaire des métaphores.

Tout se modélise dans une représentation complète : la substance, l'essence, l'existence. On peut donc en chasser, techniquement, aussi bien le mot que la réalité, c'est-à-dire la métaphore et la sensation.

Le sensible : ce que je vois, entends, sens, goûte, touche ; l'intelligible : le regard, la mélodie, l'arôme, le goût, la forme. L'homme des sens, le trivial, est dans le premier ; l'homme de l'essence, l'intellectuel, - dans le second ; celui qui les relie, l'homme du sens, est le métaphysicien ou le poète.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - F.Schlegel - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente*.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel

Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

En dehors du savoir, on ne peut parler de l'être que sous forme de prières ou poèmes, car l'être ne nous est accessible que par le savoir. Le savoir est l'être modélisé. Le philosophe dissertant sur l'être, et qui ne serait ni prêtre ni poète - est en proie à la logorrhée. *Prier est dans la religion ce que penser est dans la philosophie* - Novalis - *Beten ist in der Religion, was Denken in der Philosophie ist*.

De Spinoza à E.Husserl , ces insipides et lourdes tentatives de faire de la philosophie une science rigoureuse, de lui apporter de l'*étendue* en la faisant parler le langage des mathèmes ; tandis que seul celui des poèmes promet de munir de *hauteur* son semblant de *profondeur*. Poétiser et philosopher sont des synonymes - être au-dessus du temporel, croire en simultanéité avec la vie et non pas à l'anonyme : *D'abord vivre, et philosopher - après* – *Primum vivere deinde philosophare*.

La science commence et finit dans la réalité, matérielle ou humaine. Au milieu - la mécanique universelle. La philosophie commence et finit dans la poésie. Au milieu - l'homme existentiel. *La poésie est le début et la fin de la philosophie* - Hölderlin - *Die Dichtung ist der Anfang und das Ende der Philosophie*. Mais la philosophie des débuts et des fins est plus réelle que la réalité.

Philosopher, c'est créer des liens entre représenter, questionner et interpréter, avec les trois exagérations possibles : poétique, analytique, logique, dont seule la première est temporelle et personnelle. Ce qui est intemporel et abstrait est prédestiné à la machine.

Le modèle correspond à un étant ontique, que l'être ontologique valide ; mais les critères de validation suivent soit la nécessité, soit la rigueur, soit l'élégance, soit l'expressivité. De l'algèbre à la poésie. Et toute création

passe, inévitablement, par les deux.

Le (non-)savoir socratique a trois significations : le libre arbitre des représentations (*phantasia*), l'infini des requêtes (*erotima*), la versatilité des interprétations (*exegesis*). La topique, la poétique, la critique.

Les échéphiles, humiliés par la machine, se consolent, en se mesurant les uns aux autres. Mais que vont devenir les mathématiciens, le jour, où la logique mathématique sera parfaitement modélisée par la machine, qui maîtrisera l'espace (géométrie), le temps (analyse) et leur représentation (algèbre) et qui saura formuler et démontrer des théorèmes ? Les médiocres se requalifierons en programmeurs ou comptables, et les meilleurs retourneront à la poésie, qui fut à l'origine de la science.

L'origine des concepts (objets ou relations) d'une représentation est triple : des espèces-constantes de la réalité, la langue, le libre arbitre. Trois clans, qui n'en reconnaissent qu'une seule, sont, respectivement : les platoniciens, les philosophes analytiques, les poètes. Avec leurs dominantes – la science, le bavardage, la musique. Vue sous cette angle, la philosophie ne peut être que de la poésie.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le talent.

Le soi absolu (Kant, G.Fichte, Hegel) serait une pure liberté, source d'une vaste et profonde philosophie transcendantale ; mon soi inconnu est, avant tout, source de contraintes, pour que mon esprit parte de mon âme, dans un courant poétique, dont le premier souci est de garder la hauteur de source.

La rigueur des valeurs face à la vigueur des vecteurs.

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations (Descartes), de requêtes (Valéry), d'interprétations (Nietzsche). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons dans les deux autres sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le *cogito* (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

Le sophiste, doté d'un talent poétique, a de bonnes chances de devenir philosophe ; sans ce talent, tout raisonneur dégringole dans le sophisme. Heidegger ou Sartre.

La valeur de Platon et de Heidegger se situe hors de la philosophie – dans l'élégance des métaphores ou dans l'amusement philologique. Les philosophes cathédralesques, dépourvus de ces qualités *littéraires*, sont ridicules dans leur lourde défense de l'*idée* platonicienne ou de l'*être* heideggérien, dans lesquels l'imagination poétique doit dominer largement toute gnoséologie et toute ontologie.

Toute partie du réel peut être confiée soit à nos yeux soit à notre regard, soit à un examen rationnel soit à une (re)création artificielle. Dans le premier cas, les mots et/ou les concepts développent suffisamment les choses dociles, c'est le cas de la science et de la vie au quotidien. Dans le second cas, les mots et/ou les concepts ne font qu'envelopper les choses insaisissables en s'en émancipant (*émancipation* aurait dû signifier – renoncer à la mainmise sur les choses ou les actes par les *mains*, au profit

de la tête), c'est le cas de la philosophie et de la poésie.

Chez les philosophes apoétiques, Descartes, Spinoza, Hegel, je ne trouve aucun sujet qui ne serait pas abordé par le poète aphilosophique Valéry ; chez celui-ci - des idées en belles phrases, chez ceux-là - de ternes phrases et de ternes idées ; les meilleurs des philosophes sont ceux qui reconnaissent, que la philosophie doit être *ancilla poesiae*, comme en témoignent Héraclite, Nietzsche, Heidegger.

Dès qu'on prend pour *pensées* l'idée platonicienne, le cogito cartésien, le conatus spinoziste, l'éternel retour nietzschéen, on est charlatan. En reconnaissant leur vrai statut, celui des métaphores, nous devenons libres à les interpréter comme bon nous semble. Les pensées, c'est chez les poètes qu'il faut les chercher – Rilke, Valéry, Pasternak, R.Char.

Le philosophe prend acte des réponses des scientifiques et des poètes, mais reformule leurs questions, trop étroites, avec les premiers, et trop vagues, avec les seconds ; la profondeur des objets interrogés et la hauteur du regard interrogeant indiquent si la question est philosophique ; et l'ouverture des réponses esquissées en déterminera le degré d'intelligence.

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientistes des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse (Platon, Sénèque), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique (Spinoza, Hegel, E.Husserl). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque (Heidegger) ou intensité poétique (Nietzsche).

Contrairement à l'intelligence artificielle, notre cerveau ne contient pas de

représentations, câblées, une fois pour toutes, par la voie conceptuelle ou langagière ; il les reconstitue à chaque interprétation d'un discours ou d'un fait, pour en comprendre, justifier ou générer le sens. Que ce soit la mathématique ou la poésie, qui en est le contexte, cet effort suit la même démarche ; si l'arbre interprétatif ne diffère pratiquement pas de l'arbre affirmatif, on est plus près de la mathématique, et s'il est presque nouveau, on est en présence de la poésie.

L'élégance est omniprésente en mathématique ; la mathématique est, en tout point, un reflet de la Création ; donc, la réalité, partout, peut être rendue admirable, il suffit d'inventer de bonnes représentations, de bons axiomes, de bons interprètes. L'harmonie entre un contenu profond et une forme haute est le signe commun de la mathématique et de la poésie (y compris de la bonne philosophie).

Nos pensées ont trois sources : la scientifique (les représentations), l'empirique (les réflexes appris ou innés), la poétique (le langage). La pensée est d'autant plus pure, qu'une seule source la détermine.

Tous les nietzschéens ont une vision mécaniste de l'*éternel retour* ; pourtant, le père de cette jolie métaphore (et de cette misérable *pensée*), se désavoue lui-même, avec cette flagrante bêtise pseudo-mathématique : *Tout processus infini doit être périodique* - Nietzsche - *Ein unendlicher Prozess kann gar nicht anders gedacht werden als periodisch*. Celui qui ignore la théorie des suites devrait être interdit de réévaluer les valeurs.

Les ambitions intenables, qui expliquent l'éclipse prochaine programmée de la philosophie académique : être une science, explorer la vérité, élaborer les concepts fondamentaux de la vie, développer les pensées fondatrices en vastes systèmes cohérents. Le scientifique en rira, et le poète n'en gardera que les noms d'Héraclite et de Nietzsche. Toute philosophie, sortant du cadre poétique, est nulle.

Poète, riche en émotions inéchangeables, frappe sa propre pensée, en valeur d'échange ; à charge aux autres de la convertir en biens du cœur. *L'homme s'appauvrit en pensées dans la mesure qu'il s'enrichit en sentiments* – Chateaubriand. La pensée la plus savante, dépourvue d'empreinte poétique, se range vite parmi la poussière des musées ou bibliothèques. Le sentiment le plus naïf laisse dans le cœur tant de notes, que seule une pensée pénétrante peut extraire.

La philosophie est un petit chapitre dans le livre de la poésie. Seuls les charlatans en logique, psychologie ou linguistique le nient. *Plus le penseur poétise, plus il est penseur* – R.Musil - *Ein Denker ist um so denkender desto er dichtender ist*.

Le lyrisme est peut-être ce qui, le mieux, apporte au problème un scintillement du mystère, et à la solution - un éclat du problème. *Le sujet créateur perçoit les objets comme des inconnues ou problèmes lyriques. Pour lui, ce ne sont pas les objets qui existent, mais bien les problèmes. Les objets ne sont que des problèmes résolus* – Pasternak - *Предметы приходят как лирические неизвестные, как лирические задачи к субъекту творчества. Существуют не предметы, а задачи. Предметы же есть лишь выполненные задачи*.

L'introduction de variables dans notre discours, que je prône aussi bien pour l'intelligence que pour la poésie, a une importance, comparable à l'introduction de la variable cosmologique dans la théorie relativiste : un univers figé qui s'avère être en expansion permanente, pour s'étendre aux limites du concevable. Le poète et le philosophe, eux aussi, devraient penser davantage aux limites dynamiques qu'aux constats statiques.

Dans tout discours, la part purement langagière est entrelacée avec les couches conceptuelle et poétique, la référentielle et l'expressive ; quand ces deux dernières sont trop misérables, ne conduisant ni à un approfondissement fécond ni à un rehaussement musical, on peut appeler ce discours exclusivement langagier, c'est le silence, dont parle Wittgenstein ; dans un discours intellectuel ou poétique, au contraire, après l'unification avec des idées ou images, disparaît le langage (Valéry). Entre la maxime verbale et la pantomime musicale se joue la création humaine.

La mathématique : les mots *étant* des choses ; la poésie : les mots *devenant* des choses. S'abstraire du temps, s'abstraire de l'espace.

Tout discours est un arbre avec deux ramifications principales : l'intelligence et le lyrisme, le savoir et le valoir. On l'évalue par unification avec un autre arbre – de l'interlocuteur, du lecteur, de l'observateur. Plus de branches nouvelles présente l'arbre unifié, plus intéressante est la rencontre. Entre Européens, on gagne surtout en richesse dans le second ramage. Mais, en revanche, celui-ci reste stérile dans le croisement avec le Chinois, son lyrisme nous étant inaccessible, inunifiable. Il reste, dans ce cas, de pénibles reconstructions des feuilles pragmatiques. La fraternité ne peut germer que dans l'irrationnel.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni Kant, ni Hegel, ni Nietzsche, ni Wittgenstein, ni Heidegger n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand Valéry fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Dans le regard sur les *composants* de l'homme ou de l'ordinateur - sur l'âme et le corps, *res cogitans* ou *res extensa*, le logiciel et le matériel, il y a des parallélismes frappants, mais des divergences ne sont pas moins frappantes, et elles concernent et la représentation de connaissances et l'interprétation de *requêtes*. Chez l'homme, rien de comparable avec la primauté informatique de la représentation ; tout y est réduit à des (ré)interprétations fulgurantes. Mais dans l'exécution, le contraste est encore plus saisissant : l'équivalent du langage-machine, chez l'homme, semble être un langage de tropes, d'un niveau infiniment supérieur aux langages en logique ou orientés-objets ; les hiérarchies y sont inversées ! L'homme fut poète-né, avant de sombrer dans l'imitation de la machine !

Dans une langue, comme en mathématique, il y a très peu de constantes, notées toujours par les mêmes symboles (mots) ; c'est pourquoi tout bon et honnête philosophe devrait introduire ses écrits, comme le fait tout mathématicien (*Soit X désigne…*) : *soit Penser, Être, Idée désignent…* Toutes ces tentatives ayant lamentablement échoué, on est obligé de lire en toute philosophie, même dans la bonne, - des exercices poétiques, ratés ou réussis.

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

Le sage est dans l'image, et le poète - dans la requête ; représenter avant d'avoir trouvé le langage et d'interpréter ; chanter avant d'avoir trouvé le sens, avant la pitié et avant la honte. *Un signe, tels nous sommes, dépourvus de sens. Sans douleur nous sommes ; et, dans l'étrangeté, presque perdîmes le*

langage - Hölderlin - *Ein Zeichen sind wir, deutungslos. Schmerzlos sind wir und haben fast die Sprache in der Fremde verloren*.

Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots – Valéry. Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agît de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiot du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

La branche philosophique allemande est une branche de l'arbre poétique : *Pour la bénédiction de la langue la plus spirituelle, le destin punit l'Allemand par la malédiction de vivre hors d'elle : penser après lui avoir parlé, agir avant de l'interroger* - K.Kraus - *Das Fatum hat den Deutschen, für den Segen gedankenreichster Sprache, mit dem Fluch bestraft, außerhalb ihrer zu leben ; zu denken, nachdem er sie gesprochen, zu handeln, ehe er sie befragt hat*. Ailleurs elle n'est qu'un treillis d'un graphe mécanique, dont les gardiens, ou développeurs, n'hésitent pas à proclamer : *L'âge des poètes est achevé ; il est nécessaire de dé-suturer la philosophie de sa condition poétique*.

Vision de femme : abstractions innées, à travers lesquelles on fait passer toute particularité. Vision d'homme (et de poète) : dans toute particularité voir de l'absolu, avec d'innombrables angles d'éclairage, de décantation, de généralisation, de rapprochement.

Sans l'intelligence, les hommes auraient pu continuer à croire vaguement en poésie, en fraternité, en souffrance. Mais la lucidité rigoureuse les transforme de plus en plus en salopards transparents et efficaces. Les dieux les menaçaient de foudres, les calculs permettent surtout de fabriquer des paratonnerres et d'authentiques indulgences.

Tous les emplois sont soumis, aujourd'hui, aux tests de l'intelligence. Je tremble pour l'art, qui s'adjugeait le privilège de défier les syllogismes. Les poètes, musiciens et peintres, ayant perdu la foi en verbe, ton et note, se faufilent dans des miasmes métaphysiques, où tous les premiers rôles sont déjà accaparés par des scolâtres de l'ennui professoral.

Ce qui irrite nos philosophes, c'est que les informaticiens primitifs les dépouillent de leur vocabulaire, alambiqué et filandreux, pour le rendre robuste et opératoire. Les philosophes *professionnels* prétendent détenir un savoir de la vie, supérieur au savoir de la nature. Ils auraient dû se consacrer à leur vrai métier, celui des frontières, par exemple entre le savoir et le non-savoir, entre le connaissable et l'inconnaissable. On ne peut opposer au savoir que la poétique.

La philosophie n'est que de l'art. En plus, - de l'art poétique, où seule compte la musique. Quand est-ce qu'on verra le premier philosophe titulaire paraphraser ce musicien : *Il faut débarrasser la musique de tout appareil scientifique* ?

Ces chimères – *ego, je, moi, sujet, conscience, être-là, mêmeté, ipséité* ; aucun discours sérieux autour d'elles ne fut ni cohérent, ni étonnant, ni éclairant ; seules des métaphores pourraient en dessiner des frontières ; mais il ne reste plus de poètes chez la gent philosophale. Mon couple de soi, le connu et l'inconnu, cherche à y pallier, en mettant la créativité artistique au-dessus

du travail académique.

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en *créer* du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour *produire* de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en *fabriquer* de l'illisible.

Le poète est dans les vibrations, nées de son regard sur l'horizon ou le firmament ; son talent en produit des mélodies ; le miracle de l'art y fait surgir des pensées insoupçonnées. Les journaliers verbaux tentent de suivre le chemin inverse.

Quand l'intelligence ou le goût veulent prendre la *forme* d'une passion, leurs *contenus* deviennent de la sophistique ou de la dogmatique. Et le rêve, c'est l'entente entre la profondeur sophistique et la hauteur dogmatique, la puissance ironique de l'âge mûr justifiant l'impuissance lyrique de notre enfance. *La rigueur d'adulte est de la sophistique sur nos folies de jeunesse* - Kant - *Der Mann der Gründlichkeit wird der Sophiste seines Jugendwahns*.

La pensée ajoute de l'inconnu à une représentation ; la poésie découvre de l'inattendu à une interprétation. Et la philosophie, qui est leur fusion, devrait en faire un système, qu'un informaticien austère appellerait système de gestion de bases de connaissances ; la pensée y pencherait sur la consolation, et la poésie s'y affirmerait en tant que triomphe du langage libre.

Devant un poème imprimé, un analphabète ne reconnaîtrait ni lettres ni mots ni sons ni rimes ni mélodies. *On aurait beau errer dans un cerveau, on n'y trouverait pas un état d'âme* - Valéry. Pourtant, dans le même organe se gravent et les traits d'esprit et les coups de cœur et les états d'âme – il suffit d'en maîtriser la graphie et de disposer d'un bon éclairage.

La pensée philosophique, généralement, est très éloignée et de la magie lyrique et du savoir scientifique, ce qui la condamne à n'être que du galimatias. Hélas, en affrontant des sujets philosophiques, pour pallier à cette carence fatale, les scientifiques manquent de hauteur et les poètes – de profondeur.

On *doit* définir la philosophie non pas sur un seul registre, mais sur trois : ses commencements – mon soi, universel et narcissique, non soumis à l'Histoire ; ses parcours – mon talent, mon savoir, mes goûts ; ses finalités – ma consolation, mon tribut au langage. Elle doit donc être haute (donc personnelle, noble, stylée) et profonde (donc ouverte, intelligente, exaltée). Aucune place à y accorder aux catégories des rats de bibliothèques - la vérité, l'être, la liberté, la science. La philosophie est un art poétique.

Le bon résultat d'une recherche est soit une découverte (aboutissement d'un chemin), soit une invention (renvoi aux nouveaux commencements). Selon leur objet, il y aurait trois sortes de recherches – la recherche de la réalité (les sciences dures), la recherche de la représentation (la mathématique), la recherche du langage (la poésie). Les découvertes se font surtout dans la première ; les deux dernières devraient viser surtout des inventions. La philosophie serait une tentative d'unifier ces trois regards sur la condition humaine.

Sans la poésie, il n'y a pas de haute philosophie, exactement comme sans la

mathématique, il n'y a pas de physique profonde.

Les maximes sont la poésie de la philosophie ; on en trouve même chez des non-poètes, comme Aristote et Kant. *La philosophie dispose de sa propre poésie, qui, en fin de compte, en est sa raison d'être* - L.Chestov - *В философии есть своя поэзия, которая и составляет её raison d'être*.

Dans un bel écrit poétique, le sens est embelli par le son, et le son est ennobli par le sens.

L'oraculat et le savoir, comme buts, ternissent la poésie. Et puisque tout philosophe académique professe leur culte, il n'y a pas de poètes parmi les sages prophétiques ou géométriques, et donc – pas de bons philosophes.

En philosophie, l'intelligence consiste à savoir tracer les chemins entre la réalité, la représentation, le langage et l'interprétation. Je ne connais qu'un seul personnage qui excelle sur cette voie – Valéry. Avec la réalité, il est cartésien ; avec la représentation – ontologue ; avec le langage – cogniticien ; avec l'interprétation – penseur et poète. En se moquant du jargon des professeurs et de leurs savoirs fantomatiques, il s'appuie sur son intuition et son insatiable curiosité.

Ni la science ni la religion ne sont rivales de la philosophie ; celle-ci n'en a qu'une – la poésie.

La sagesse est la faculté de maintenir l'étonnement, pieux et éclairé, devant le mystère qu'on entrevoit dans la matière et dans les esprits. Le mot même de *philosophie* (et non pas *caté-sophie*) désigne l'*élan*, vers la sagesse, plutôt que sa possession, - l'exacte contraire de la science. La philosophie, sans abandonner la vénération du mystère, le réduit à l'état d'un admirable

problème ; la science part déjà du problème et se contente de sa solution. La philosophie vise l'inconnaissable, et la science – l'inconnu. La qualité philosophique se mesure par la hauteur de sa poésie ; la qualité scientifique – par l'adéquation des représentations avec la réalité. La (bonne) philosophie est l'expression des états d'âme personnels ; la science cherche un consensus universel.

La science développe avec des yeux universels, l'art enveloppe avec un regard particulier. Mais la grande mathématique est présente dans les deux, explicitement ou implicitement. *Tout dispositif poétique repose sur un fait mathématique enveloppé* – Valéry.

Aujourd'hui, les mathématiciens forment une espèce de secte ésotérique, pratiquant, au sein de leur compagnie, une rigueur de la forme logique et, en dehors, - des balbutiements sur le fond philosophique. Et dire que le grand Galilée portait le titre de philosophe, se lançait dans la critique de Pétrarque, du Tasse, de l'Arioste et présentait les résultats de ses calculs comme caprices mathématiques, telles poésies ou rêveries.

Si, pour être appréciée, une pensée doit être comprise, elle saura enrichir le savoir (et s'appellera vérité), elle pourra appauvrir le vouloir (et s'appellera prose).

Il n'existe pas de fond proprement philosophique ; il est commun à tous les hommes du bon sens. Le seul juge de la qualité y est l'intelligence. En revanche, un *bon* philosophe se distingue surtout par la forme, qui ne se donne qu'au talent ; la rigueur y est un très mauvais guide, seule la poésie peut s'en charger.

En Style

Les métaphores sont une marchandise (matière première pour les uns, produit clé-en-main pour les autres), dont la demande, aujourd'hui, chuta spectaculairement (et l'offre suivit servilement). C'est l'aubaine pour celui qui s'obstine à produire des perles en pure perte, sans peur de rengaine ni de contrefaçon, pour celui qui peut se passer de la réalité. Je sais que *le destin funeste de la métaphore - la chute dans le réel* - Baudrillard - comme toute *aléthéia* poétique aboutit, tôt ou tard, à une *doxa* prosaïque.

Sans déséquilibre initial - pas de poésie ; sans équilibre final - pas de beauté. *Les étoiles ne se reflètent que dans des eaux sans trouble* - proverbe chinois. La poésie est l'art de porter, d'entretenir le vertige des chutes ou des essors, les pieds sur une corde raide, les mains sur la charge salvatrice de la première émotion.

Vu d'en bas, la poésie, c'est l'imposture d'une perspective sans mouvements latéraux et d'une hauteur dédaignant le volume. Semblable à la lecture de l'Histoire, à l'horizontale d'une destinée individuelle. En tout cas, *la poésie est plus haute que l'Histoire, car la première peint le général, tandis que la seconde narre le particulier* - Aristote. Mais ce qui compte, c'est que la poésie brille par la qualité de la peinture et non pas par la généralité ; et l'Histoire est fade à cause du genre narratif lui-même et non pas à cause des particularismes.

Le plus vivant en nous se passe de formes et de cadences apprises, se plaît dans un chaos vocal, ressenti comme bruit, par une inertie mécanique, ou comme musique, par une création organique. Par une oreille routinière, la

sortie de l'inertie sera interprétée comme un mensonge de culture ou une barbarie de nature. L'art s'unifie avec la vie, lorsque la part de la musique, entendue dans une vie profonde ou créée dans une poésie haute, est la même.

L'artiste, c'est le présent vivant du passé ; le journaliste - l'avenir schématique du présent ; le philosophe - le passé mystérieux du présent, l'attouchement à la source, la justification de la poésie.

Ne crois pas le poète, qui dit que tout lui est merveilleux. Le poète doit être absent du non-merveilleux, comme le saint l'est du non divin et le héros - du non grand.

Tous les pré-socratiques furent des poètes, l'hexamètre et non pas le syllogisme est leur élément naturel. Platon commença à injecter de la prose discursive dans l'écrit rhapsodique, qui aurait dû rester essentiellement poétique, pour faire parler nos sens, et le fastidieux Aristote acheva cette chute vers un verbalisme insipide du bon sens.

Aucune représentation, aucune interprétation du soi inconnu n'est possible, et l'on veut pourtant en entériner l'irrécusable présence. Il semblerait que les seuls exercices passablement réussis relèvent de la poésie, mais au prix d'un certain hermétisme : *L'obscurité qu'on reproche à la poésie ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit qu'elle explore, nuit du mystère, où baigne l'âme humaine* - Saint-John Perse.

L'universalité et l'éternité se manifestent le mieux dans la poésie - qui l'a dit ? - un rimailleur en manque de lecteurs ? - non, le plus fort cerveau de tous les temps, paraît-il (*le maître de ceux qui savent* - Dante - *il maestro di color che sanno*, ce que d'autres contestent : *le pire des sophistes, exécrable jouet des mots* - F.Bacon - *pessimus sophista, verborum vile ludibrium*), - Aristote ! Mais

dès que le poète penche pour la preuve, au détriment de la musique, il devient aussi borné et impermanent que l'historien.

L'art de l'éternel est dans la musique, l'objet central d'une bonne philosophie, qui ne peut être que poétique : *Seul le philosophe est poète* - Nietzsche - *Nur der Philosoph ist Dichter*. Par un malentendu terminologique, pauvre Platon, cet authentique poète, n'entendant goutte à la mathématique, n'invitait à l'Académie que des *géomètres*, (ceux qui savent évaluer les choses terrestres). Lui, qui n'offrait aux hommes que des mythes, s'en prend à ses confrères : *Je mets au défi les passionnés de la poésie de montrer, qu'elle est non seulement réjouissante, mais aussi bénéfique à la vie humaine ordonnée*. Mais peut-être le chaos et le spleen sont les seuls éléments, dans lesquels la poésie ne se noie pas.

Heidegger, qui voit en poésie *un éveil du regard le plus vaste* - *ein Erwachen des weitesten Blickes*, inverse les rôles et se trompe de dimension : c'est un haut regard qui éveille notre fibre poétique ; tout ce qui n'est que vaste prend fin dans la platitude.

La hiérarchie des regards sur l'écriture : j'arriverais toujours à me défendre, face à un logicien, un historien, un philologue ou un philosophe ; le seul jugement, que je redoute et que j'accepte d'avance, est celui d'un poète.

Dans l'effort, lié à tout art, il y a une part mécanique, une part réfléchie et une part inspirée. L'équilibre entre les trois dévoile l'artiste. Les mécaniques de la poésie ou de la musique sont des plus risibles, ce qui les expose au ricanement du sot, qui n'a ni l'intuition d'une idée ni le goût d'une prémonition.

La poésie est un nouveau langage, que la vie intérieure du poète fait surgir. Mais elle est aussi une vie nouvelle, qu'un langage extérieur insuffle.

Ce que produit l'imagination du poète, trouve un écho immédiat dans la nature, externe ou interne. Le goujat part toujours de la nature, qui ne se reconnaît plus dans cette imagination de caisse enregistreuse.

Origine de la poésie - partir de la lettre et se rire de l'esprit. Rendez-vous cryptogames avec les mots, les Muses. Tolérance avec les idées, les prostituées.

Le peintre dessine l'arbre ; le musicien en fait sentir les saisons, les joies et râles ; l'écrivain y découvre la vitalité des racines et l'éphémère des fleurs. L'artiste est dans la rencontre avec l'arbre ; les autres - dans l'évasion. *Si la poésie ne pousse pas aussi naturellement que les feuilles sur un arbre, elle ferait mieux de ne pas surgir du tout* – J.Keats - *If Poetry comes not as naturally as the Leaves to a tree it had better not come at all*.

L'homme-éponge : une lente et continuelle aspiration, suivie d'une longue expiration ; l'homme-écho : nulle expiration sans la compagnie d'une aspiration. Mais c'est seulement l'homme-poète, l'homme d'inspiration, qui fait sentir le souffle.

Toute âme est poétique, tandis que les cœurs nous divisent en contemplateurs et en acteurs. L'esprit, comme le cœur, peuvent faire des vers, mais l'âme seule est poète. L'art n'est qu'une belle contrainte, que l'esprit respecte et le talent lui donne les moyens ; le cœur, qui s'y plie, bat pour réveiller l'âme de poète.

En dehors de *traduire*, traduire une voix et une langue, qui ne sont pas les miennes, je ne peux pas donner un sens quelconque à *créer*. Être dans l'état de demande de messages (me sentir *ange*), ne pas m'attarder dans celui de la réponse (ce que veut le diable). Poétiser, c'est traduire des messages

(voix) cryptiques.

La bonne mémoire transmet icônes et idoles, de l'amnésie naissent spectres et fantômes. La poésie a grand besoin d'oublis.

Le discours est d'autant plus poétique que sa perception se passe de représentations. Pour se rapprocher de la musique, qui est le seul art se passant totalement de toute représentation.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

On est en présence de la poésie, quand l'inexpliqué d'une image ne la compromet pas.

Le contraire de la poésie, c'est l'intimité, la familiarité, la sensation d'un lieu à soi. C'est pourquoi la poésie est l'exil, la migration, l'errance. Et les ruines sont une solution du problème de la Tour d'ivoire bâtie par le mystère des sans-abri.

La poésie est un langage de la faiblesse, de la superficialité et de l'ivresse. Un poète dans l'âme ne peut chanter que défaites et hauteurs. Il est idiot du village, dès qu'il veut être sobre et profond : *Dès qu'un poète se réveille, il est idiot. Je veux dire intelligent* - Cocteau.

Être poéteux, c'est ne voir que le beau. Être poétique, c'est voir de la poésie partout. Être poéteux, c'est m'élever jusqu'à la beauté, qui me frappe. Être poétique, c'est tout élever jusqu'à ma hauteur. Avoir de la hauteur, être à la hauteur. Être poéteux, c'est mourir faute d'images ou de couleurs viables. Être poétique, c'est insuffler la vie dans des tableaux effacés. Être poéteux, c'est refuser aux constats l'accès au désir. Être poétique, c'est réveiller le désir dans des constats. Être poéteux, c'est demander au moment unique : *Suspends ton vol*. Être poétique, c'est trouver dans chaque instant quelque chose, qui mérite d'être suspendu. Survol anaphorique sans envol métaphorique.

La poésie relève de la transfiguration, quand les formes banales s'étoilent d'une lumière, dont on ignore la source, qui peut se trouver aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du poète.

Les quatre éléments offrent à la poésie ses quatre facettes : la poésie de la terre - le mythe, la poésie de l'eau - le naufrage, la poésie du feu - le romantisme, la poésie de l'air - la musique.

Travail du rêve libre (versifié) dans les éléments : allitérations du solide, assonances du liquide, rimes de l'aérien, paronymes de l'ardent.

Le poète n'est pas enfant de l'harmonie, c'est l'harmonie qui naît du poète ! L'harmonie du scientifique a pour porteuse la perfection de la réalité, à laquelle il réussit à donner une interprétation ; l'harmonie du poète - l'appel de l'irréel, qu'il munit de musique.

Préférer l'étincelle à l'éclairage public, la perle – aux colliers, l'inspiration – à la respiration -, telle est la pose poétique : danser, ne pas s'abaisser jusqu'à la marche, chanter, sans tomber dans le récit, rompre, plutôt qu'enchaîner. *Le poète ne doit pas traverser au pas un intervalle qu'il peut franchir d'un saut*

- J.Joubert.

Le chant du poète anime le silence du cœur, comme le sens divin remplit le vide de l'esprit. Le chant est aussi éloigné du bruit sensible, que le sens - de la représentation intelligible. Et Chateaubriand se trompe de source : *Les poètes sont des oiseaux : tout bruit les fait chanter* - la musique naît dans l'âme, qui, chez le poète, est toujours neuve : *Cette 'âme nouvelle' devrait chanter et non pas narrer !* - Nietzsche - *Sie hätte singen sollen, diese "neue Seele" - und nicht reden !*

Le bruit, dans la littérature, ce sont des objets trop criards ; on le réduit en leur préférant des relations entre innommables ; la poésie est une dissolution musicale de représentations ; avec la seule intensité on atteint le stade suprême, en découvrant, que *l'intensité est silencieuse* - R.Char.

La poésie - s'arracher à la routine du rapport chose-mot, pour redécouvrir la consistance primordiale ou initiale des couleurs, des arômes et des mélodies. *Le sens, dont on munit les choses, leur donna de l'âme, de la hauteur, de la proximité, mais les priva de couleurs* – Pasternak - *Введённый в вещи смысл одушевил их, возвысил, сделал близкими и обесцветил*.

La prose vaut par son fond, et la poésie - par sa forme ; mais un aphorisme, ce n'est qu'une frontière entre une forme finale et un fond initial ; sa valeur n'est donc accessible qu'à celui qui aime la perfection de la forme et maîtrise la naissance du fond.

La musique, c'est le langage des finales, de l'abouti et de l'irréversible ; on écrit bien des sérénades ou des nocturnes, mais même des matines finirent par représenter la nuit ; la musique prend donc le contre-pied de la philosophie et de la poésie, qui sont des hymnes des commencements et

des aubes.

La poésie fut à l'origine de tous les genres littéraires, puisque l'homme naît poète ; c'est la cité qui le rendit prosaïque. *Enfin un Philosophe, ne pouvant se plier aux règles de la poésie, hasarda le premier d'écrire en prose* - Condillac. Il se détourna de ce qui reproduisait des rythmes - que ce soit le cœur ou la raison - pour se vouer à l'arythmie, à l'arithmétique, à l'algorithme. Et cette nouvelle espèce contribua pour l'extinction de l'originelle.

On renonce au développement suite aux contraintes que s'impose un bon goût : *La profondeur du sage est dans l'indifférence pour le développement* - G.Benn - *Entwicklungsfremdheit ist die Tiefe des Weisen* - ou une bonne obsession : *Ma passion est de parler sans développer. Dès que je me mets à développer la pensée, à laquelle je crois, je cesse de croire au développé* - Dostoïevsky - *Страсть моя - говорить без развития. Случись, что я начну развивать мысль, в которую верую, я сам перестаю веровать в излагаемое*. Que le bel instant s'arrête - tel est le désir, que réveille l'art statique. L'art dynamique est une aberration. Le roman est une aberration, et la maxime - le seul héritier légitime de la poésie.

Héraclite se serait moqué des dialogues socrato-platoniciens ; J.Joubert arrachait les pages *discursives* de tous les livres, y compris de ceux de son ami Chateaubriand ; Nietzsche riait des pâles chinoiseries kantiennes ; Valéry baillait sur les *marquises* de Proust ou sur les *cinq heures* de Bergson. La philosophie est une matière littéraire ; la littérature ne vaut que par son côté poétique ; la poésie est un hymne à la musique ; la musique est faite de métaphores mélodiques et rythmiques ; la métaphore verbale s'identifie avec la maxime.

Ceux qui cherchent des échos ne produisent que du bruit ; tout écho de la

musique, émanant de l'artiste, ne peut être que du bruit. La musique ne provoque que des états d'âme inimitables – héroïques, nostalgiques ou lyriques ; le bruit vise des idées ou des actes reproductibles.

Avoir l'esprit de philosophe, l'âme de poète et le cœur de musicien – tel est le profil idéal d'un écrivain. Nietzsche, Valéry, Pasternak – les plus belles illustrations !

L'art est musique et regard, et non pas mutisme ou cécité : *La Peinture est une Poésie muette et la Poésie une Peinture aveugle* – L.de Vinci - *La Pittura è una Poesia muta e la Poesia une Pittura cieca*. La poésie, c'est la peinture (*la poésie est comme la peinture* - Horace - *ut pictura poesis*), qui, en se détachant du bruit d'atelier et du silence de musée, se mettrait à parler en musique. *Si la poésie est une peinture qui parle, la peinture est une poésie muette* - Cicéron - *Si poema loquens pictura est, pictura tacitum poema debet esse*. Et quand elle est complétée par une philosophie, la hauteur de sa musique s'anime de l'intensité du regard.

Le pire des holismes littéraires est le bourrage raisonneur, en largeur (complétude, liaisons). *Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire* – Voltaire. Il faut savoir s'arrêter en profondeur - laisser le lecteur s'appesantir sur le dernier pas, qu'on ne fait pas soi-même. *Quand on n'a pas de talent, on dit tout. L'homme de talent choisit et se contient* - Quintilien. Ou bien on cherche à conter, à tout dire par algorithme ; ou bien à chanter, viser tout en rythmes. Démuni de poésie, on en cherche des ersatz : l'action, la vérité, la liberté : *La première des libertés est la liberté de tout dire* – M.Blanchot. Du tout au rien ou du rien au tout - les itinéraires de ceux qui ne visent pas le ciel. Les meilleurs sont dans l'éternel retour sur le soi-même imaginaire, retour fait de commencements d'intensité égale.

Du feu et de l'eau, de la terre et de l'air, le poète arrive à la cinquième essence, la quintessence de tout, l'homme ! *Le poète épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences* – A.Rimbaud.

Rêver et chanter les valeurs, dont on ne veuille ni traduire ni dévoiler le vil prix. *Au contraire d'un numéraire représentatif, le dire - avant tout, rêve et chant, - retrouve chez le Poëte sa virtualité* – S.Mallarmé.

L'auteur se sent être tout ensemble source, ingénieur et contraintes – Valéry. La source est le mystère du premier pas, l'ingénieur agence l'enclenchement des pas successifs, les contraintes en déterminent la cadence ou la palpitation. L'oreille reconnaissante, l'oreille concentrée, l'oreille recueillie. On voit, que c'est un poète qui parle et s'écoute.

La poésie est le penchant pour la vie et pour la femme, dans ce qu'elles ont de pur-sang – Pasternak - *Поэзия посвящена слушанью жизни и женщины в глубочайшей их первопородности*. Le racisme des formes poétiques se concilie difficilement avec le métissage des fonds. Le pur-sang relève du mystère ; le quarteron le brise en problème ; et les sans-pedigree se banalisent en solutions. Dans la vie et dans la femme, entendre la musique primordiale, à travers le bruit et le papotage difforme, - est une tâche du poète.

Dans une œuvre d'art il y a une sorte de fusion entre deux choses : la précision de la poésie et la fièvre de la science pure – Nabokov - *In a work of art there is a kind of merging between the two things, between the precision of poetry and the excitement of pure science*. D'où elle tient le mètre et l'intensité. On en intervertit les sources et l'on obtient du journalisme.

Les mêmes profondeurs visitent tous les hommes, mais c'est le talent, c'est-

à-dire la hauteur, qui détermine si les tentatives de les rendre resteront platitudes ou se solidariseront avec des envolées. *La véritable rupture a lieu entre description et poésie* – M.Foucault. Quand on a expurgé une œuvre de *descriptions*, ce qui reste devrait être de la poésie. C'est pourquoi, après le filtrage de vos livres, je me retrouve les mains vides. *Écrire n'est pas décrire, peindre n'est pas dépeindre* - G.Braque.

La hauteur ne peut être qu'inventée ; la platitude est bien réelle. *C'est l'excès de la signification suggérée, c'est le fait de transformer le courant sous-terrain en un courant de surface, qui nous abaisse jusqu'à la prose* – E.Poe - *It is the excess of the suggested meaning - it is the rendering the upper instead of the under current of theme, which turns into prose*.

La métaphore est au centre et de la philosophie et de la poésie ; mais chez le philosophe-prosateur, elle est vêtue et chargée de paillettes conceptuelles ; elle est nue, coquette et sensuelle, chez le poète.

Dans le réel, il n'y a aucune trace de poétique ; la poésie est de la traduction et non de l'imitation (la mimesis de Platon et Aristote) ; traduction artistique d'un message mystique, inarticulé ; notre soi inconnu est mystique, et le soi connu – poétique ; la rencontre entre eux, la traduction du premier dans le langage du second, c'est la création.

Pour les artistes, l'art se rapprocha dangereusement des Solutions, pour les ministères de la Culture - du Problème. Sans attouchement du Mystère il risque de se muer en artisanat.

L'art-mystère est la création ; l'art-problème est la beauté ; l'art-solution est la poésie.

On s'identifie avec l'art qu'on veut pratiquer ; on pratique l'art qu'on peut admirer ; on admire l'art avec lequel on doit s'identifier.

Quand on ne voit plus le mystère profond de la nature ni ne ressent la haute beauté de la culture, il reste la civilisation robotique. Par inertie, celle-ci tente de poétiser la prose du monde ou de prosaïser la poésie de jadis, mais les résultats sont juste bons pour décorer les bureaux ou salles-machines. L'art n'est possible que là où il y a entente entre l'admiration de la nature et la gloire de la culture. Dans le monde des célébrités audio-visuelles et des compétitions envieuses, l'art est condamné au dépérissement. Les projets mécaniques rendent superflus les sujets organiques.

Rôle, scénario, produits – tel est le cadre robotique, commun aux betteraviers et philosophes (écoles, conférences, publications). Le poète n'a plus de place dans ces réseaux glaciaux ; l'esprit ne sait plus se muer en âme.

Toute la philosophie se réduit à quelques aphorismes, puisqu'elle, comme la poésie, manipule des images et nullement des concepts. Tout le reste n'est que logorrhée. *Développer une phrase-image, c'est arrêter l'élan d'une imagination* - G.Bachelard.

Ni confession ni testament, prosaïquement réalistes, mais commencement, poétiquement inventé, - telle devrait être l'essence d'un vrai art. *Tout graphème est d'essence testamentaire* - J.Derrida – quand on ne se soucie que de ses héritiers, on peut être sûr de sa déshérence.

J'attends la même chose de l'art et de la philosophie : mystère et abstraction, rêve plutôt que réalité, fond numérique et forme poétique. Je vois que Th.Mann définit ainsi la musique : *La musique est miracle du nombre, l'art le plus éloigné de la réalité et en même temps le plus passionnel, abstrait et mystique* - *Die Musik ist Zahlenzauber, die der Wirklichkeit fernste und zugleich passionierteste der Künste, abstrakt und*

mystisch - donc, tout art, toute philosophie doivent se réduire à la musique.

Le poète a beau oublier le réel et pratiquer ainsi l'*innocence de la création*, la lourde réalité des mots et des actes le rattrape, lui fait ressentir le gouffre avec ses images impondérables et le plonge dans une angoisse, qui rend son verbe encore plus libre et vibrant.

Sans une dimension musicale, l'art est impensable. Mais on ne crée jamais la musique (par son esprit) sans porter en son âme, au préalable, une autre musique, inconsciente, intérieure, personnelle. Sans celle-ci, on peut produire des comptes rendus, de la philosophie académique, mais on n'enflammera jamais les âmes. *Le secret de l'écriture réside dans la musique involontaire dans l'âme* - V.Rozanov - *Секрет писательства заключается в невольной музыке в душе*.

L'origine de la créativité littéraire : les étiquettes langagières, attachées aux objets (abstraits ou concrets) cessent d'être des constantes et deviennent variables ; c'est le degré de liberté du poète.

La musique et la pensée remplissent un texte poétique : la première porte le plaisir et l'ivresse, et la seconde apprend la marque du breuvage, son cépage, son terroir.

Dans la poésie russe domine la musique du son (c'est une hauteur, réservée, normalement, au chant) ; dans l'allemande – la musique du sens (c'est une profondeur, tâche plutôt philosophique) ; dans la française – les deux musiques sont présentes, ce qui est peut-être la solution la plus harmonieuse, mais la platitude la guette.

Dans l'art de la Russie domine l'émotif, dans celui de l'Allemagne – le musical, dans celui de la France – le sublime. De leur rencontre naît la

poésie. L'Anglais qui veut se moquer de tout cela, se retrouve dans l'ironique.

Le sérieux a sa place en politique, en économie, en sciences ; partout ailleurs, surtout en philosophie ou en poésie, c'est la naïveté qui conduit aux discours détachés, joviaux, ironiques. La naïveté, adoubée par l'intelligence, est amie de la sagesse.

Là où le changement d'expression change la pensée s'arrête la science et commence la poésie (et donc une bonne philosophie). Chercher, en philosophie, des invariants purement intelligibles, résistant au sensible, est une tâche impossible, que se donnaient des rats de bibliothèques et que voulait leur imposer le trop bon Valéry, exaspéré par le verbalisme philosophique.

Le philosophe qui n'est capable ni d'élans hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

D'après la forme de son discours, la philosophie peut prendre l'un des trois aspects : la réflexion, l'intuition, la tonalité. La première philosophie est banale et impersonnelle, la deuxième – logorrhéique et inutile, la troisième – poétique et hautaine. Mais le fond en est le même – nos misères et nos musiques.

En philosophie, la raison ne joue pas un rôle plus important qu'en serrurerie ; les connaissances n'apportent pas plus de rigueur au discours philosophique qu'au discours amoureux ; la sagesse ne distingue pas plus un philosophe qu'un comptable. Le philosophe est un talent, né d'une liaison entre un style poétique et une intelligence caressante.

Tout ce qui a déjà un nom, des coordonnées et des dates est bon pour un récit, mais se prête mal à la poésie. L'exclure est l'une des contraintes les plus prometteuses d'un art noble, qui est aspiration vers l'atopique et l'atemporel.

Seul le poète se doute de l'existence des firmaments ; les horizons ou les profondeurs s'offrent aux autres doués ; le non-touché par la grâce est condamné à la platitude, c'est-à-dire à la réalité. La grâce est dans le langage ; le savoir - dans la représentation, ou dans l'apparence ; l'inertie – dans la réalité. *L'artiste place l'apparence plus haut que la réalité* - Nietzsche - *Der Künstler schätzt den Schein höher als die Realität* - mais le poète va encore plus haut. Mais – trois mystères : celui de la matière, celui de l'intelligence, celui de la musique.

Les philosophes-poètes savent munir le devenir de mélodies et l'être – de couleurs et de formes. Chez les prosateurs, l'être est grisâtre et le devenir – silencieux ou cacophonique.

L'attitude philosophique : reconnaître que la première fonction du langage est poétique et que la consolation humaine doit s'appuyer non pas sur les faits, mais sur les rêves – le poète, qui l'adopte, poétise sur le mode philosophique. Philosopher en métaphores conduit au même résultat.

Tous modifient et interprètent le monde, et si peu le chantent ou peignent. Les notes et les pinceaux sont plus rares que les formules ou les outils. Les hommes d'action ou les scientifiques *veulent* et *peuvent* rester dans l'objectivité ; le poète, et donc le philosophe, *doit* rester subjectif.

Les métaphores échouent à cause des rapprochements conceptuels trop vagues ; les pensées échouent du manque d'imagination verbale. *L'écrivain doit avoir la précision du poète et l'imagination du savant* - Nabokov - *A*

writer should have the precision of a poet and the imagination of a scientist.

Les mots d'un discours renvoient soit aux objets soit aux relations ; quand les objets y sont consensuellement (dans l'usage) associés aux relations, tous les mots y sont rationnels. La poésie, en invoquant des relations irrationnelles, permet d'entr'ouvrir le mystère divin irrationnel.

Les seuls génies, à la fois poétiques et prosaïques, - Goethe, Hugo et Pouchkine. Aucun autre poète ne maîtrise la musique des mots discursifs. Chateaubriand, Nietzsche et Nabokov ne sont bons qu'en prose.

La poésie – la musique peinte et statufiée.

La première source de l'ennui, dans la littérature et la philosophie, ce sont la banalité du style et la vulgarité du langage ; la seconde – les tristes litanies sur le savoir et la vérité. L'écrivain, et donc le philosophe, doit être poète et chanter l'extase des beautés nées ou des consolations naissantes, ou, à défaut, - *la vérité des passions et la vraisemblance des sentiments* - Pouchkine - *истину страстей и правдоподобие чувствований*.

La France traça la trajectoire de la poésie européenne à sa naissance : de la mauresque ibérique exubérante aux tendres troubadours et au Pétrarque amoureux (qui s'attarda en Provence).

La science : une logique incontournable plus une méthode de validation objective. La philosophie n'offre aucun signe, qui lui permettrait de s'approcher de ce modèle ; elle est composée de discours poétiques sur des sujets, où aucun consensus n'est pensable. Si tu n'as pas le talent poétique ou si tu veux exposer tes *preuves*, tu ne peux pas être philosophe. Les *méthodes*, même la pascalienne, n'y apportent rien.

L'esprit d'espèce, esprit prosaïque, scrute l'Être philosophique, l'âme de genre, âme poétique, cerne le Devenir poétique. *Né de l'appel du devenir, le poème s'élève de son puits de boue et d'étoiles* – R.Char.

La poésie – l'*enveloppement* musical d'une image, d'un état d'âme, d'une impression, d'une mélodie ou d'un rythme. Leur *développement* discursif, inévitablement, sera de la prose, qui est un métier à part ; c'est dans ce piège que tombèrent Baudelaire et A.Rimbaud, dans leurs exercices hors rimes et mesures.

L'ennui du genre discursif est dans la mécanique des rapports entre causes et effets, contrairement au genre aphoristique, dans lequel s'exprime une prédestination originaire et organique. Valéry applique la même définition au poème : *Le poème apparaît des fragments, un commencement prédestiné de quelque chose*.

La maxime – la musique et la démesure ; la poésie – la rime et la mesure. La première a une dimension de plus ; elle est de la poésie hyperbolique.

Je ne suis pas moi-même, en exhibant des choses, leurs places, leurs liens, leurs poids ; je ne me reconnaît que dans l'élan vers ce qui existe bien avant les mots ou les pensées. *On n'arrive à peindre poétiquement que les élans* - Mandelstam - *Единственное, что поддаётся поэтическому изображению, - порывы*.

Le but de la philosophie est le Beau verbal et la consolation face au fatal. Donc, au moins la moitié relève de la poésie : *Le but de la poésie, c'est le Beau, le Beau seul, le Beau pur, sans alliage d'Utile, de Vrai ou de Juste* – Verlaine.

Dans les sciences, l'universel se forme dans la profondeur ; dans l'art, il

choisit plus souvent la hauteur. *Chez certains poètes, l'universel est affaire de la hauteur intérieure* - G.Steiner - *In some poets, universality is a matter of intrinsic height*.

C'est la crédibilité égale de leurs contraires qui prouve la médiocrité des poses ou des pensées. La médiocrité des négations, en revanche, est souvent signe d'intelligence, d'élégance et de noblesse. La beauté poétique ou intellectuelle se repose sur un flagrant déséquilibre - qui est en même temps une fermeté - entre ce qui s'affirme et son opposé. *Le poète est l'homme de la stabilité unilatérale* - R.Char.

Goethe ne voyait la littérature *cosmopolite* (et non pas *universelle*, comme on traduit d'habitude *die Weltliteratur*) que dans quatre pays européens. Au sens abstrait, cette littérature n'exista jamais ; au sens concret, elle ne pouvait toucher qu'une poignée des polyglottes : ils étaient des milliers au XVIII-e siècle, des centaines – au XIX-e, des dizaines – au XX-e. Au XXI-e, il n'y a en pas un seul. Cette défunte rejoint le néant de Dieu, de la poésie, de la tragédie. Quant aux littératures nationales, en Europe, elles sont toutes sorties de Dante.

La bouche est là pour la communication terrestre, et la langue (anatomique et intellectuelle) – pour le goût dans la jouissance des nourritures célestes ou dans la composition de la musique. Le poète ne communique pas, il chante – devant Dieu, de préférence. *Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute, l'intelligence rêve* – Valéry.

Les narrations de minauderies sirupeuses des duchesses, d'aventures promotionnelles des fonctionnaires, de stratagèmes rusés des gangsters font appel à la même misère littéraire et apportent la même gloire aux yeux de la même couche sociale, au même pouvoir d'achat. Et l'explication de cette calamité n'est pas dans le constat que Dieu ou l'homme sont morts,

mais dans celui que le poète est mort, chez l'écrivant et chez le lisant.

Que le sens et la forme d'un discours poétique soient fictifs et arbitraires ne me gêne pas ; ce qui compte, dans ce cas, c'est ma capacité de construire un arbre interprétatif, dont l'unification avec ce genre de poème engendrerait quelques fleurs, fruits, ombres ou remous musicaux dans le feuillage. En cas d'échec, soit je suis à court d'imagination, soit le poème est nul.

Il y a des arts du continu – la peinture, la musique, l'architecture, et les arts du discontinu – la poésie, la philosophie. Les tentatives de rendre discontinues la peinture (abstraite) ou la musique (atonale) ou rendre continue la philosophie (systémique) sont des incongruités, des profanations ou des balourdises.

Le dernier grand écrivain français est mort il y a un quart de siècle. Il est fort probable, que même dans un siècle, il garderait ce statut. Mais l'homme de plume est chanceux, son deuil est récent, comparé à la peinture et à la musique, qui le portent depuis plusieurs quarts de siècle.

La poésie ne devrait ni parler, ni suggérer, ni dissimuler, ni se confesser, mais uniquement – produire de la musique des mots, des images, des pensées, des états d'âme. La musique se passe de nos analyses, pour aller tout droit à l'âme.

Théoriquement, il serait injuste d'accuser la prose de ne produire que du bruit, tandis que la poésie ne composerait que de la musique ; on peut imaginer des développements, continuellement géniaux, d'un bel accord de départ ; mais la pratique montre que les liens successifs entre perles ne sont presque jamais perles eux-mêmes, ce qui, inévitablement, engendre des ramassis inexpressifs, une cacophonie, incompatible avec la musique, -

c'est bien du bruit.

Créer des événements ou en être témoin ? - la littérature ou l'Histoire (étymologiquement, *histoire* remonte à *témoignage*). Soigner la forme imaginaire des réquisitoires ou plaidoiries, ou bien tenir au fond véridique des témoignages ? Réveiller le vouloir, faire naître le devoir, affirmer le valoir, faire preuve du pouvoir, hic et nunc, ou bien compléter le savoir du passé ? Les historiens antiques furent poètes et non pas chroniqueurs.

La réalité est fastidieuse ; la connaître n'apporte rien à la qualité d'une écriture ; le livre, narrant, précisément, les faits, les pensées, les goûts de son époque ne peut irradier que l'ennui. La valeur d'un écrit se mesure par l'écart, allégorique ou métaphorique, par rapport aux soucis du jour courant.

Le style journalistique existe non seulement dans la presse, mais aussi dans les sciences, en philosophie, en poésie ; plus que cela, il y domine, il devint une langue à part. Le public ne veut plus lire que dans cette vilaine langue ; je ne m'en doutais pas, lorsque je me mis au *français*. Personne n'entend – dans les deux sens du mot – ce que je dis ; et je ne dis pas ce que le public attend.

Ce qu'ils appellent *art* moderne est au service des marchands, qui, à leur tour, suivent la demande des hommes d'affaires. Tous les phares de la beauté sont éteints. *L'art est au service de la beauté, et celle-ci est le bonheur de maîtriser la forme* - B.Pasternak - *Искусство служит красоте, а красота есть счастье обладания формой*. La forme artistique, organique, devint forme mécanique, robotique.

La poésie et la philosophie ne furent possibles que grâce aux loisirs que pouvaient s'offrir des âmes sensibles ou des esprits aigus. L'extrême

professionnalisme moderne étouffa les âmes et étriqua les esprits ; l'étroite et sobre profondeur succéda à la vaste hauteur et à l'enivrante intensité.

Tu constates que l'art et la hauteur quittent le ciel et rejoignent la terre ; tout lyrisme mort, les termes désuets, l'infini et l'éternité, ne font plus battre les cœurs, ils battent les cadences des machines. Ta nostalgie t'empêche de croire tes yeux qui lisent : *L'artiste est l'éternité, dont la hauteur pénètre nos jours* - Rilke - *Der Künstler ist die Ewigkeit, die die Tage von oben durchdringt*.

Dans tout ce qu'on continue, aujourd'hui, d'appeler, par inertie, littérature, il est facile d'accéder au sens, mais le rêve y est introuvable. Tout est narré, rien n'y est chanté. Au moins, personne ne se détache du réel avec plus de mépris ou d'indifférence que moi. Et personne ne crée autant de mélodies pour les songes que moi – et je suis tristement seul comme quelqu'un qui serait catalogué – *sans profession*, fredonnant mes chants entre mes quatre murs, sous les ponts, dans les collines arides et désertiques. La solitude est le seul naufrage, intransformable en salutaire surnage.

Dans la musique littéraire, la philosophie devrait servir de contre-point à la poésie : les questions devraient constituer un fond vague, tandis que les réponses devraient avoir une forme nette ; la profondeur devrait donner de l'épaisseur à la hauteur du style. La recherche de la question, derrière une réponse déjà prononcée, devrait être plus fréquente que l'inverse, qui est si souvent banal ; l'idéal serait d'en pratiquer un cycle.

Le talent d'artiste : maîtriser l'équilibre – et même l'interchangeabilité – entre la poésie, l'intelligence et la noblesse.

La poésie la plus pure – lorsque le sentiment s'y met à danser ; la philosophie la plus noble – lorsque s'y met à danser la pensée.

Toucher aux choses grandioses (profondes ou ampoulées) est une obligation de la philosophie, mais sans la musique ni la poésie, cette approche ne peut être que soit ridicule soit ennuyeuse soit pédante, ce qui exclut de la liste des grands les non-musiciens : Aristote, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel.

La création scientifique produit des vérités et des lumières ; la création artistique – de la musique et des ombres. La prétention des philosophes de relever de la première catégorie (d'Aristote à Heidegger) est intenable ; la philosophie ne peut être que de l'art poétique.

Il est donné à tous, peut-être, d'entendre parfois un chant intérieur ; mais il faut être poète, pour le traduire en musique des mots, images, idées.

Briller, simultanément, sur ces deux facettes littéraires, le fond et la forme, semble être un privilège exclusif des seuls poètes, comme Rilke et Pasternak. Valéry et Tchékhov brillent par le fond, avec une forme assez conventionnelle ; Nietzsche et Cioran brillent par la forme, avec un fond trop vague ou trop facile.

Je ne pus jamais être éponge ou fontaine. *Le poète est la genèse d'un être qui projette et d'un être qui retient* - R.Char. Ce que j'absorbe descend dans une sèche profondeur, et ce que j'émets est une haute source, ignorant ses destinées en aval.

Les finalités, même les plus nobles ou grandioses, sont, en gros, communes à tous. À côté des professionnels des moyens, les fabricants d'avenirs radieux sont des charlatans. Aux deux, je préfère les artistes-amateurs des commencements, les poètes et les philosophes, qui savent faire des moyens et des finalités – des contraintes, pour exclure les banalités.

Valéry, en affirmant que, en poésie, le français ne chante pas, est trop injuste. Les carences rythmiques évidentes sont compensées, en français, grâce à l'harmonie sonore et aux mélodies élégantes. La tricherie purement rythmique est impossible en français – et tant mieux !

Rendre un climat convient à la musique, rendre un paysage – à la peinture ; la poésie devrait se concentrer sur le premier et ne confier au second que des cadres. Or, il y a trop de paysages, chez Dante, et pas assez de climats. Seul le romantisme se voua aux climats uniques et ardents ; mais l'art moderne, et même la philosophie, se tournèrent vers la reproduction de paysages mécaniques.

Tant que les étoiles restent hors de portée des engins spatiaux, elles garderont leur symbolisme poétique : l'ardeur de l'élan d'un poète vers leur hauteur chimérique forgera la force de son génie. *C'est de tous les instants, nourris d'inaccessible, que vient la puissance d'un poète* - Cioran.

Tout ou *parties* – tel est le choix qui se présente à ton regard sur toi-même (ou même sur tout homme). C'est aussi un test de ta liberté, ou, plus précisément, de ta capacité de distinguer entre la liberté d'un *tout* statique et celle des *parties* créatrices. Presque tous – romanciers, philosophes, scientifiques – penchent pour *tout* (totalité, unité, bloc, conglomérat, ensemble). Les rares – des poètes ! - restent sceptiques face aux parcours préprogrammés et monolithiques et vouent un culte aux seuls commencements (*parties* indépendantes !), provenant des sources imprévisibles, où surgissent soudain des états d'âme, des mots, des mélodies. Voici pourquoi tout aphoriste doit être poète.

Toute représentation, qu'elle soit savante ou rudimentaire, est composée de concepts ; ils sont soumis à la logique chez le scientifique ; ils ne sont que

des matériaux de verbiage chez les discursifs – romanciers (madeleines ou boîtes d'allumettes) ou philosophes académiques (vérités ou connaissances) ; chez le plouc, ils sont indiscernables des mots. Le poète leur assigne le rôle d'un fond auxiliaire (un mythe que chacun reconstitue à sa guise), pour mieux ressortir une forme verbale – la pesanteur au service de la grâce.

Le mode discursif, c'est de la transpiration entretenue ; l'inspiration n'est attendue que par l'aphoriste ou le poète. Ton attente déçue, le renversement te menace : *Quand s'en va l'inspiration, arrive la dissertation* - R.Debray. L'inspiration s'arrête à l'incitation et ne va pas plus loin que les incipits.

Les mots peuvent traduire l'impression que nous recevons de n'importe quel art, sauf de la musique. L'expressivité des mots est le critère le plus sûr d'une intelligence ; c'est pourquoi aucun art n'est commenté par tant d'imbéciles que la musique. Les commentaires d'un poète ne décrivent que l'état de sa propre âme.

La notion de caresse peut être trouvée dans tous les arts : la caresse musicale consiste, peut-être, dans les nuances du timbre – neutre, pur, tendre, perçant ; la caresse picturale – dans l'harmonie de la composition ; la caresse littéraire – dans le rythme stylistique ; la caresse poétique – dans la mélodie des vers. Dans tous les cas, la caresse naît de la musique de l'âme.

Chez un poète, le débordement sentimental provoque un appel d'air, un vide verbal, un manque musical qu'assouvissent d'harmonieuses métaphores.

L'écriture idéale : le chant des mots et l'accompagnement musical des idées

– il faut être, à la fois, poète, musicien, philosophe – Nietzsche, B.Pasternak. Les 'séparatistes' – la hauteur verbale de Nabokov et la profondeur intellectuelle de Valéry.

Poétiser, c'est augmenter le nombre de sens (de chemins d'accès) de tes productions (qui sont des arbres) par l'introduction d'inconnues (variables). Plus tu progresses dans cette direction, plus tu t'approches de la musique, qui est un arrangement de seules inconnues (les constantes ne jouant qu'un rôle instrumental), faisant naître dans chaque écouteur le sens, propre à sa sensibilité et à ses attentes.

L'envie d'écrire en vers chatouille toutes les plumes acérées. Mais le don poétique et le don intellectuel se rencontrent rarement chez une même personne. Les porteurs du premier s'inspirent des mélodies, sans songer aux pensées ; les possesseurs du second débordent de pensées, auxquelles ils aimeraient apporter une tonalité poétique. Les vers des premiers induisent des pensées insoupçonnables, supérieures à celles des intellectuels. Les vers des seconds éconduisent leurs pensées au rang des platitudes.

La musicalité d'un écrit se reconnaît par ses mélodies poétiques, par ses rythmes intelligents, par son harmonie talentueuse, par sa tonalité ironique, par son timbre sensible. Mais les mots n'ont pas la fidélité des cordes ; dans un écrit musical, le langage déforme plus qu'il ne forme.

Pour le poète la musique est rythme, pour le solitaire – mélodie, pour le philosophe - harmonie.

En Isolement

Les plus enthousiasmants des écrits sortent de tant de mortifications de l'amour-propre, des luttes dégradantes avec le mot résistant et coriace, de la honte devant tant de déchets. La honte avalée purifie tant de mots, maculés de doute. Maint souvenir des ruines pittoresques ne sait plus s'il remonte à l'architecture d'Augias ou bien à son fumier. Tant de sol déracinant et méconnaissable, tant de firmaments étriqués ou clos, pour nous faire croire, que *le poème éclot telle étoile ou rose* - M.Tsvétaeva - *стихи растут, как звёзды или розы*. Le génie est un arbre solitaire, qui ne doit rien aux forêts ou champs, où le hasard l'avait fait pousser. Et ce navrement de Malraux avec son *Le génie est inséparable de ce dont il naît* !

Si mon but n'est que la traversée du désert, alors même si je suis chargé de tableaux ou d'idées, je disparaîtrai dans des caravanes, sans espoir de faire naître un mirage ni d'atteindre une oasis. Mon but doit être l'état, dans lequel naissent des mirages.

De mes trois patries adoptives - *unheimliche Heimaten* (Freud) - il ne me reste que trois exils sans issue, trois nostalgies sans partage : poésie allemande, âme russe, esprit français. *Mal du pays sans pays* - Nietzsche - *Heimweh ohne Heim*. Il m'arrive de regretter de ne pas être Juif, comme P.Celan ou G.Steiner, pour me recroqueviller dans une neutralité distante.

Le progrès : l'évidence du progrès de l'espèce nous occulte l'immuable équilibre sommaire des individus. Ceux-ci, de tous temps, furent de deux catégories : les aristocrates (poètes et philosophes) et les goujats. La progression remarquable des derniers se neutralise par la foudroyante

régression, en qualité et en nombre, des premiers. Bientôt, aucune brebis galeuse ne compromettra l'avance du troupeau.

Il est normal, qu'en ne scrutant que l'étendue de l'horizon, je me sente nain et que j'aie besoin des épaules de géants ; il faut être ange, pour viser la hauteur des firmaments solitaires. c'est-à-dire, il faut être poète, que Heidegger veut réduire à l'étendue : *La poésie est une unité de mesure, qui seul donne à l'homme la mesure de l'étendue de son être* - *Das Dichten ist Maß-Nahme durch die der Mensch erst das Maß für die Weite seines Wesens empfängt* - la poésie est l'invention d'unités de verticalité et non pas de platitude.

Jadis, être de trop dans le monde des hommes affairés poussait le poète à s'accrocher d'autant plus fermement au monde du rêve. Aujourd'hui, à l'image des fonctionnaires ou traders, le poète, lui aussi, ne réclame que sa part du gâteau économique. Le monde n'est plus qu'un plat village sédentarisé, sans déserts ni montagnes ni ermitages, sans brebis égarées.

Au-dessus de l'équilibre, il y a l'harmonie ; au-dessus de la balance il y a la lyre - Hugo. Je reste seul avec cette recette et je deviens poète ; je la porte aux autres et je deviens cynique ou démagogue. Un jour, il faudra choisir entre solitude musicale ou multitude sépulcrale : *On finira par avoir assez du cynisme, et on voudra vivre musicalement* - Van Gogh - le cynisme, lui, peut être musical, c'est le bruit mécanique, équilibré et cadencé, qui étouffera la musique.

L'homme est le berger de l'Être - Heidegger - *Der Mensch ist der Hüter des Seins*. La brebis galeuse étant écartée des pâturages, cet homme, ce vagabond devenu sentinelle du néant (Pascal) ou surveillant du devenir (Marx), est condamné à n'avoir sous ses yeux et dans ses rêves que le troupeau. De gardien de son frère, l'homme devint citoyen de la termitière.

Pas de berger, qu'un troupeau ! - Nietzsche - *Kein Hirt und eine Herde !*. Pourtant, il aurait pu être *vigile du mystère*, être poète.

La philosophie est un genre poétique au champ subtil de tropes et ayant pour centre l'homme seul. Ce qui rend ridicules les *prosateurs*-philosophes mettant au centre une (pseudo-)logique, que seul maîtrise le mathématicien, ou une (pseudo-)intelligence, que seul pratique sans pédanterie le poète-né. Mais pires que les prosateurs sont les *logiciens* : *Les philosophes sont ceux qui proposent pour notre temps des énoncés identifiables* – A.Badiou - la peste sur votre temps et vos énoncés ! La philosophie devrait rechercher en tout de la musique intemporelle et mystérieuse !

Une esthétique calculable et jetable, telle est la réplique du technicien à la grogne du poète : *Un monde par essence esthétique va cesser d'obéir à des prescriptions esthétiques, telle est la barbarie de la science* - M.Henry. Elle est au gouvernail d'un navire, à la navigation préprogrammée. Apprends à ne pas compter sur les voiles empruntées, mais sur ton propre souffle, même si tu étais condamné à garder ton immobilité au fond d'une cale, où t'ont abandonné tes ex-compagnons de route.

Dans les fichues profondeurs des faux poètes, qu'elles soient infinies ou définies, on ne tombe que sur des cloaques irrespirables. *La poésie ne plonge pas dans l'infini, pour trouver du nouveau, mais au fond du défini, pour y trouver de l'inépuisable* – P.Claudel. C'est dans la hauteur solitaire qu'on respire de l'éternellement nouveau, en s'enveloppant de son vide inépuisable.

Il traîne toujours trop de zéros dans les chiffres de la vie. Seule, l'élévation à la puissance en dispense.
Formule de la solitude : *un* à la puissance *moi* = *X*.
Formule de l'héroïsme : *infini* à la puissance *toi* = *moi*.

Formule de la poésie : *zéro* à la puissance *moi* = *infini*.
Formule de la philosophie : (*moi* plus *toi*) à la puissance *infini* = *zéro*.

La poésie est affaire de l'élite peu partageuse ; la philosophie est de la poésie vulgarisée, à portée des machines ou des ingénieurs et à valeurs à faire partager. *Il existe bien la pensée ou le sermon collectivistes, il n'existe pas de poésie collectiviste* - H.Hesse - *Es gibt wohl kollektivistische Gedanken und Predigten, aber es gibt keine kollektivistische Dichtung*.

L'homme, qui le sent le mieux, que *rien n'est plus proche que la patrie* (Pythagore), est celui, dont la patrie s'appelle exil, ce lieu qu'il habite. Toute bonne philosophie devrait avoir soit l'exil - pour le fond, soit la poésie - pour la forme.

Côté plaisant de l'état d'exil endémique : je ne m'adresse à mes patries perdues qu'en poèmes. Peut-on rédiger une requête, un bon de commande ou une réclamation à l'encontre d'un fantôme ?

Dans la solitude, tout ce qui fut conçu comme demeure est perçu comme refuge ; la poésie, elle aussi, n'échapperait pas à cette métamorphose : le poète sans abri ne doit pas se réfugier dans le mot, mais en vivre.

Le regard le plus borné est celui qui s'adresse à un clan ; il faut, au contraire, se tourner vers tous ou vers personne, c'est-à-dire vers ce qui n'existe pas. Tous : ton frère en souffrance ou une créature d'un Dieu inconnu ; personne : un poète sans forme ou un rêve sans fond.

On met en commun ce qui a déjà trouvé une forme consensuelle ; les choses, auxquelles je tiens le plus, restent difformes et n'attendent que mon pinceau ou ma caresse ; ce sont des fleurs qui n'ont pas encore trouvé leur bouquet ; c'est pourquoi je préfère mes prises discrètes de parfum aux mises concrètes en commun. Là où les polissons voient de la géométrie décorative, le poète voit un tableau divin, polit ses perles, sans songer aux

colliers, ou butine son miel.

La musique me rend exilé de tous les pays, mais la poésie, tel un arbre, m'accueille, et je parviens, à travers ses arômes ou ses ombres, à embrasser son sol, même si je m'égare dans ses racines et m'embrouille dans ses voiles. La poésie est patrie des déracinés et terre promise des désancrés.

Vivre couché ou caché, pour vivre debout et heureux - depuis Épicure (*vis caché*), cette coquetterie est propre de ceux qui baissent les yeux pour mieux attirer sur soi ceux des autres. *Se cacher pour vivre, c'est piller une tombe* - Plutarque. Dès qu'on agit, on n'est plus soi-même ; toute action est un masque : *Je m'avance masqué* - Descartes - *Larvatus prodeo*. Pour mieux te verser, cache ta source (si, par malheur, tu la connais). À comparer ce calcul tourné vers l'avenir, avec un regard, sur le passé, d'un poète : *Celui qui s'est bien caché a bien vécu* - Ovide - *Bene qui latuit bene vixit*. Et en plus, l'homme même serait, hélas, ce qu'il cache (Malraux), tandis que *les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent* - Valéry.

Le message poétique naît soit du mot (du dialogue), soit de l'esprit (de la harangue), soit du regard (du monologue). Du don, du travail, du rêve. Se saouler, ciseler, s'isoler. Je reconnais n'avoir ni don ni zèle, - que des ailes.

Les Platon, Descartes, Hegel ont tant d'imitateurs, d'acolytes, de plagiaires, reproduisant le même contenu, les mêmes schémas, le même ton. Autour d'Héraclite, St-Augustin, Nietzsche – un vide ; aucune voix comparable, faussement solidaire, ne brouille le contact direct, sans intermédiaires, avec leur poésie, leurs passions, leur langue. La stature d'un grand se devine d'après la virginité d'accès à leur musique ; le *brouhaha des minables* (*lärmendes Gezwirge* – Nietzsche) se filtre et se réduit si facilement au silence.

De château en château, de Bohème en Espagne, - vers les ruines, tel devrait

être le parcours d'un regard nomade. Les étapes à éviter, seraient : le forum, la foire, le théâtre. Les meilleurs fondements - le souterrain, le cabanon, la caverne.

Le talent arrange la rencontre de la solitude et de la noblesse, qui sont à l'origine et de la musique et de la poésie. La solitude en exclut l'hypostase collective, et la noblesse – l'hypostase communicative ; il n'y reste que la face de Dieu, devant laquelle aurait créé le poète-musicien.

À étudier l'homme, de l'extérieur, je m'ennuie, - pure perte de temps et fatale dissipation de tout lyrisme. Tout ce qu'il imprime dans l'extérieur - ses actes, ses choses et ses idées – il l'exprime mieux à travers son intérieur – ses désirs, son ton, ses mots. Sinon Robinson, au moins Adam peut exprimer toute la nature humaine et tout son génie, sans la moindre présence de choses ou d'assemblées de sages. Le plus fastidieux des partis est le parti pris des choses. La chose est un support mécanique, un bruit des raccords ; le mot, c'est un corps organique, une musique des accords. De l'entrée de Jésus dans Jérusalem, on peut oublier l'âne, le mûrier et les palmiers, mais on devrait garder en mémoire les larmes du Rédempteur.

Les mots, dont je me sers ici, n'effleurèrent pas, hélas, mon enfance. Mais mes idées, non plus, ne lui doivent rien. Pourtant, ses appels retentissent sans arrêt à mes oreilles. Ma fidélité à mon enfance se traduit par ma révérence au seul ton, qui serait en unisson avec ces appels, - celui des contes de fées nostalgiques. Sinon, je m'intéresserais aux luttes, aux vérités, aux libertés, à tous ces sujets ampoulés et utiles et qui ne m'inspirent, Dieu soit loué, que de l'ennui ou de l'indifférence. La solitude forge des poètes ; ceux, qui la choisissent, deviennent révolutionnaires, ceux qui la subissent – moines.

Rêver d'un cénacle de poètes, qui m'apprécient, et ne même pas réussir à rameuter une foule de lecteurs - même ma solitude a des déceptions

grégaires.

Ce qui explique l'origine de l'extinction de la poésie, c'est qu'on ne parle plus que des *autres* ! *Tout ce qu'on dit de soi est un poème* – A.Suarès. Ou, peut-être, le courant de soi changea de lit, en évitant désormais l'âme et en n'irriguant que la cervelle. Ce censeur-interprète filtre tout sel poétique et ne livre aux soifs médiocres que des procès-verbaux insipides, à destination des misérables, qui connaissent leur soi numérique et ignorent leur soi onirique. Le soi inconnu – l'inspirateur de tout poème, même du poème du monde.

Être poète n'est pas une ambition que j'ai, c'est ma manière à moi d'être seul – F.Pessõa. Le bien et la poésie, cette pudeur des solitaires, une fois exhibés en foires s'échangent contre toute prose indifférente ou impudique. *La solitude plaît aux Muses ; la cité est hostile aux poètes* - Pétrarque - *Solitudo placet Musis, urbs est inimica poëtis*.

Le mot poétique devint prière silencieuse depuis que d'autres ne communiquent qu'en litanies ou sermons. *La poésie est une solitude… et nous sommes des moines, qui échangent des silences* – Cocteau. Mais attention : le silence tout seul, sans la prière, peut être forumique : *C'est en nous qu'il nous faut nous taire* – L.Aragon.

Les penseurs et poètes professionnels se sont multipliés, surtout grâce aux mariages arrangés avec des héritières du lucre et de l'actualité. *Le penseur devient plus rare et le poète - plus seul* - Heidegger - *Je seltener Denkende, je einsamer Dichtende*. On les cherchait, jadis, dans les mansardes et les tours d'ivoire, qu'ils quittèrent, pour s'installer dans des bureaux, où ils accumulent des vérités qui courent les rues. Les têtes terrestres succédèrent aux âmes célestes.

Dans ses ruines, le poète n'est encombré ni par la loi ni par la machine ni par l'idée. *L'homme d'idées et de machines, auteur de poèmes et de lois, est un inlassable créateur de ruines* - O.Paz - *El hombre, inventor de ideas y de artefactos, creador de poemas y de leyes, es un incesante creador de ruinas*. Dans ces ruines, le poème lui offrira un toit, pour admirer les étoiles. Et que le créateur de ruines, à partir de n'importe quelle demeure, chaumière ou château, m'est plus cher que celui que *le Seigneur nourrira dans le désert et appellera le restaurateur des demeures en ruines* - la Bible - la paix restaurée ou l'inquiétude des ruines, pour les touristes ou pour les ironistes.

Tout ce qui est *vécu* profondément, même la solitude, finit par végéter à la surface. *La solitude est le fond profond de la condition humaine* - O.Paz - *La soledad es el fondo último de la condición humana*. Le seul moyen d'y échapper est de *rêver*, même de la communauté universelle, - en hauteur. La condition humaine évolue : au poète succéda le mouton, le robot s'apprête à prendre sa place.

Le soi inconnu ne nous quitte jamais, mais, bercés par notre soi connu, libres mais sans racines, nous perdons notre rêve poétique au profit de notre réalité prosaïque. *L'exil et la prison portent à la poésie. Parce qu'on veut rentrer, chez un chez-soi perdu* – R.Debray. La poésie est la patrie de tous les exilés : de pays, de sentiment ou de regard.

L'exil et la solitude m'éloignent des soucis prosaïques autour du Vrai, réveillent les hautes cordes, poétiques et créatives, du Beau, me laissent en compagnie du Bien profond et irréalisable. Bref, des rêves, inventés et personnels, évincent la réalité, collective et véridique. Les meilleurs diseurs de vérités furent toujours des rats de bibliothèques.

Deux *narrations* dominent dans l'Histoire : celle de la souffrance du faible et celle de la gloire du fort ; il y manque le *chant* du solitaire, où il ne serait

question que de sa noblesse, et non pas de sa faible gloire ou de sa forte souffrance.

Quand un individu ne dépasse la foule qu'en étendue intellectuelle, il vit le drame (externe et bien plat) de sa supériorité ou de son mépris ; mais lorsque un individu se place en hauteur, sans contact immédiat avec la foule, il vit la tragédie (interne et fatale), tragédie du gouffre qui sépare le rêve de son soi inconnu et la réalité de son soi connu. Le poète, hautain et ironique, est toujours plus intelligent que le profond philosophe, idéaliste ou existentialiste.

Un peu de lucidité suffit pour découvrir, en tout lieu et à tout instant, des abîmes de mon futur ou des ruines de mon passé. Les hommes grégaires font appel au courage, pour échapper à ces visions de solitaires et se débarrasser du vertige de l'abîme et de l'élan des ruines. Le courage, se jouant sur les places publiques, est fossoyeur de la poésie.

Deux genres d'homme du troupeau – le robot ambitieux, qui formule les buts terrestres, et le mouton soucieux, qui réclame les moyens terrestres. Mais le solitaire, le poète, l'amoureux, le fier ou l'humble, s'enivre de ses buts et moyens, plutôt célestes que terrestres, mais ne vit que de l'élan de ses commencements.

Il n'y a plus de frontières entre la foule et l'élite officielle ; la seconde est de plus en plus émanation, complice et symbole de la première. Il n'y a plus de solitaires, plus de poètes. *Poète, fuis la gloire populaire ; et que la liberté te guide où tu vivras tout seul* - Pouchkine - *Поэт! не дорожи любовию народной. Живи один. Дорогою свободной иди*.

Pour écrire dans un langage des ombres, il faut une lumière ; le choix est simple – l'éclairage du présent ou ta propre étoile hors du temps. Et, dans

ton livre, on se trouvera en plein jour affairé ou l'on y rencontrera la nuit. *Le poète entre dans le silence. Ici, le mot avoisine non pas avec un rayonnement, mais avec la nuit* - G.Steiner - *The poet enters into silence. Here the word borders not on radiance, but on night*.

De tous les temps, les poètes furent les seuls des artistes à ne pas profaner leurs dons, en flattant le *prince* de ce monde qu'il s'appelât roi, peuple ou foule. *Du seul au seul se transmet l'art, en hauteur d'arc-en -ciel, par-dessus la foule* - Rilke - *Die Kunst geht von Einsamen zu Einsamen in hohem Bogen über das Volk hinweg*.

Le développement des idées m'ennuie, puisqu'elles sont, le plus souvent, communes, à partager. Je tente de rester en compagnie de ma seule âme, dont les états me servent de matière pour ma musique ou pour ma peinture. *La représentation poétique des états d'âme est plus émouvante que toute analyse purement intellectuelle* - H.Hesse - *Die dichterische Darstellung seelischer Geschehnisse ist ergreifender als jede nur intellektuelle Analyse*.

Je ne vois que deux profils de lecteur qui apprécieraient mon écriture : le personnage tchékhovien, sachant ce que sont la tragédie et l'espérance, et Valéry, comprenant la place du langage en poésie et en philosophie.

La haute poésie, la profonde philosophie, la vaste science semblent aussi incompatibles que le rythme de Beethoven, l'harmonie de R.Wagner, la mélodie de Tchaïkovsky. Les sommets, les gouffres et les déserts favorisent l'isolement, la solitude.

Au bout de quelques générations, tout ce qui s'adressait aux masses (élites ou foules) perd sa valeur émotive et laisse indifférente la génération courante. La grande poésie se maintenait grâce aux solitaires, qui y trouvaient l'écho de leurs rêves ou de leurs chagrins. Aujourd'hui, la vraie

poésie s'éteignit faute de solitaires.

Ce qu'elle doit

Mes impératifs sont dictés par la géographie, l'éducation, la physiologie, le hasard. Rien d'absolu ne s'y incruste ; c'est pourquoi savoir ce qu'il ne faut pas faire y est plus judicieux que savoir ce qu'il faut faire ; appliquer des filtres plutôt que chercher des amplificateurs. Ce sont des jeux, où la connaissance de règles l'emporte en efficacité sur les enjeux. Il faut une forte dose de résignation, pour accepter des contraintes extérieures, sans trop piétiner les contraintes intérieures.

Le devoir accompli détermine ma place dans le monde. Si ma vraie vie est ailleurs, je ne dois pas trop me soucier des rangs et des galons.
En affrontant le devoir, je ne serai ni ange ni bête, mais un sage alliage de mouton et de robot.

À la Douleur

Mon enfance – famine et vermine ; mon adolescence – tangage et vagabondage ; ma jeunesse – étude et solitude. Et contes de fées, poèmes, pathèmes, mathèmes – en ornement et cadre.

Le poète aime le printemps pour les chimères qui naissent et l'automne - pour celles qui se meurent. Les fleurs à peine nées et les fleurs à peine mortes. Chanter apparitions, pleurer disparitions - le contraire de Nietzsche : *être sans pitié pour ce qui est faible ou mourant* - *unerbittlich sein gegen alles, was schwach und alt an uns ist*.

La tragédie doit transiter par la mélancolie, par cette soif, née du conflit entre le vouloir lyrique, le devoir empirique et le valoir aristocratique. C'est pourquoi les comédies tragiques, *vécues* par les personnages de Tchékhov, sont au-dessus des tragédies comiques, que *jouent* les repus du pouvoir (Job, Andromaque ou Hamlet) et les repus du savoir (Faust ou Manfred).

On ne peut plus imaginer un auteur, qui aurait du succès avec ses épanchements mélancoliques ; l'attente générale se converge vers l'hilarité picaresque. Le mode nostalgique des héros et des poètes (et même de Chaplin ou de de Funès) est mort, puisqu'il n'y a plus ni héros ni poètes. Les hommes retinrent la leçon de l'éducateur des robots : *Par mal, j'entends toute forme de tristesse* - Spinoza - *Per malum intelligo omne tristitiæ genus* - le bien mécanique déborde de jovialité.

Même les maîtres intemporels, en désespoir de cause, se remettent au temps : *Le temps rend meilleurs les poèmes comme les vins* - Horace - *Si*

meliora dies, ut vina, poemata reddit. Sois prêt à jeter à la mer ta meilleure bouteille, avec ton meilleur poème, - une âme à sauver plutôt qu'une sève à aimer. *Mes poèmes, tels ces vins précieux, se bonifieront avec le temps* – M.Tsvétaeva - *Моим стихам, как драгоценным винам, наступит свой черёд*.

Jadis, la poésie de l'art apportait aux cœurs, bronzés ou brisés, un *complément de l'âme*, nous permettant de ne pas succomber au poids de la raison prosaïque. Mais, visiblement, la vie fut prédestinée à se réduire aux algorithmes ; il s'agit, désormais, à dresser un bûcher funèbre pour nos rythmes d'antan, pour nos livres et nos étoiles : *La Loi de la vie se grave dans des machines et non plus dans des livres* - Volochine - *Законы жизни вписаны не в книгах, а в машинах*.

La poésie est morte ; il est temps d'en oublier les épitaphes et d'en écrire la biographie posthume. La défunte suivante sera l'âme, mais il n'y aura plus de nécrologistes éplorés ni de notaires s'intéressant au testament d'une migrante ininsérable.

Encore tout récemment, il y avait cent fois plus de raisons de se lamenter des misères matérielles ; pourtant il y avait cent fois plus qu'aujourd'hui de voix spirituelles, appelant le chant, la danse, le poème. Le lyrisme individuel, c'est de la résignation ; l'indignation collective enfante de comptables.

Le métier de consolateur, ou de paraclet, ne connut jamais d'extinction, mais, de tous les temps, il ne fut qu'une deuxième profession ; la première, chronologiquement, fut exercée par : le poète, le prêtre, le philosophe, le prince, l'ingénieur, le boursicotier.

La vie : soit elle est un combat vaudevillesque, et j'y étalerai mes idoles - des managers, des amuseurs publiques, des mâles ; soit elle est un miracle tragique, et je m'y agenouillerai devant le poète, le savant, la femelle.

Les premiers soucis d'un homme évolué furent autrefois : une planche de salut (la philosophie) et une bouteille de détresse (la poésie). Mais depuis que l'esquif social devint insubmersible, le dernier homme ne s'intéresse qu'aux tarifs et au confort des cabines-cellules. L'auto-pilote éteignit l'étoile. La chaudière rendit caduc le souffle.

Et la poésie et la philosophie se réduisent à la musique ; avoir vécu en sage, c'est donc le souci permanent de ton oreille et de ta voix, et l'humble reconnaissance, que : *l'espace entre la vie et la mort n'est rempli que par la musique* – M.Rostropovitch - *между жизнью и смертью нет ничего, кроме музыки*.

La représentation et l'interprétation, chez le philosophe, sont comme le diagnostic et la thérapie, chez le médecin. *L'interprète, c'est le médecin qui considère les phénomènes comme des symptômes et parle par aphorismes. L'évalueur, c'est l'artiste qui considère les «perspectives» et parle par poèmes. Le philosophe est artiste et médecin - en un mot, législateur* – G.Deleuze. Ce Lycurgue crée des lois, en chantant l'incurable, en n'opérant que les plaies pittoresques, en vivant de l'étouffement naturel et en peignant la respiration artificielle.

La superstition anti-poétique : dans une paix d'âme, croire en irréalité de la mort, s'accrocher, par l'action, au réel de la vie ; la foi poétique : trembler, dans son esprit, devant la réalité de la mort, vibrer, dans son âme, pour l'irréel de la vie, c'est-à-dire pour son rêve.

À chaque facette de l'existence – sa science : la mathématique (et non pas la philosophie) de la vérité, l'histoire (et non pas la sociologie) de l'humilité, la géographie (et non pas la statistique) du désespoir, l'astronomie (et non pas la géologie) de l'ironie, la chimie (et non pas l'anatomie) de la douleur, les

langages (et non pas la géographie) de la poésie.

Toute vie est une histoire de chutes : de l'extase (passion, poésie), vers l'enthousiasme (bonheur, harmonie) et vers l'ataraxie (équilibre, création). Par le travail implacable de la raison, toute justification d'une hauteur acquise s'érode et s'effondre. Et le but de la philosophie devrait être d'inventer de nouvelles raisons de s'immobiliser à la hauteur courante, de ne pas s'agiter. Plotin, Nietzsche, Cioran - pour la marche la plus haute, non-numérotée ; Épicure, Pascal, Dostoïevsky - pour l'avant-dernière ; Platon, L.Tolstoï, Valéry - pour la dernière.

Si l'on farcit une pièce tragique avec des renvois aux concepts pompeux, cérémonieux et abstraits – la gloire, le péché, la grandeur – on obtient du J.Racine et du P.Corneille, qui inspiraient à Valéry *le dégoût de ces confusions entre la mystagogie, la falsification du rêve* - la plus dégoûtante des falsifications étant le langage conventionnel, monotone, évident, clanique, codifié. Toute vraie tragédie doit pouvoir se dérouler sur une île déserte, dans la conscience d'un homme solitaire, et ne rien devoir aux chutes des ambitions ou aux manigances des méchants ; de la poésie ou de la compassion, c'est ce qu'on trouve chez Shakespeare ou Tchékhov.

La poésie se nourrit de souffrances ; et si elle est morte aujourd'hui, ce n'est pas à cause des gazés d'Auschwitz, mais à cause du poids que prirent les fabricants de gaz et de la facilité de leur recyclage en fabricants d'engrais, de chansons, de logiciels, de films.

Seul un repu ou un débile peut ne pas redouter la solitude, la douleur, la non-reconnaissance. Mais cette angoisse paralysante ne se transforme en un frisson créateur que chez le poète.

La réalité est le domaine de référence de toute philosophie, sans que celle-ci s'y plonge ou y soit compétente. Toute philosophie *du* réel, et en

particulier de l'être, est vouée à l'ennui, si elle ne se réduit pas à la poésie. La bonne philosophie doit s'occuper de nos maux et de nos mots, inspirés et vécus par et dans l'imagination.

L'espérance naît de l'admiration ; l'une des admirations les plus profondes surgit d'un désespoir bien peint ; cette tâche incombe à l'esprit philosophique et à l'âme poétique. L'admiration basse est liée à la vénération de l'héroïsme, ce contraire de l'esprit et de l'âme.

La philosophie devrait chercher à réconcilier l'esprit et l'âme ; tout en donnant raison au hurlement de l'esprit – *horror, horror, horror*, elle trouverait un contre-point irrésistible dans la musique de l'âme – *joie, joie, joie* - une consolation lyrique dans l'irréparable tragique.

Jadis, l'art permettait de se détacher de l'horreur et de la pesanteur d'une vie pénible ; aujourd'hui, il meurt, puisque la vie devint facile, agréable, comblant les besoins de la majorité. Qui encore peut comprendre cette étrange lamentation : *Le souci cosmétique – par la philosophie, l'art, la poésie – autour d'une vie misérable qui se fane* - G.Spaeth - *Жалкую увядающую жизнь хотят косметицировать философией, искусством, поэзией*.

Est philosophe celui qui sait se mettre au diapason de l'œuvre de la mort. *La philosophie est une méditation de la mort* - Érasme - *Philosophia meditatio mortis continua est*, comme la musique. À l'opposé se tient le poète, celui qui s'accorde avec la vie. Est sage celui qui sait se servir de l'un comme du contrepoint de l'autre.

L'équilibre de Goethe, l'héroïsme beethovénien, c'est juste bon pour passer quelques soirées de velours ou de morgue, mais c'est l'immense frisson éperdu de Nietzsche, honteux devant ses déroutes en poésie et en musique, qui me met dans une véritable tonalité artistique, celle d'une débâcle finale, belle et horrible.

Pour un habitué des bancs des accusés, l'acquittement lui fait retrouver de bons repères et, ce faisant, se perdre. La noblesse d'âme fond à la lumière libre. Faut-il s'exercer à la peine capitale ? *La mort est la fin d'une prison obscure, pour les nobles âmes* - Pétrarque - *La morte è fin d'una pregione oscura al'anime nòbili*. Toi-même, tu sus réconcilier la liberté douillette d'une tour d'ivoire avec l'inconfort d'une caverne, puisque, pour l'inscription sur ta propre tombe, tu hésitas entre *Magnus Poeta* et *Philosophicus*.

Plus je m'approche du Pôle Nord, plus j'y oublie l'absence de longitudes et mieux j'y fête la hauteur du feu boréal, visible même des épaves. *Être soi-même, c'est le pôle, où il n'est plus d'horizon* - A.Suarès. Ce n'est pas un brise-glaces que j'appellerais, mais un sous-marin, car, sous ces latitudes, même si le naufrage est profond, le bonheur est vaste et le regard est haut : *Je vis au fond de lui comme une épave heureuse* - R.Char - le poète laisse voguer ses poèmes ; la forme leur donna la voile, mais c'est du fond qu'on contemple mieux leur étoile.

On fit plus de progrès en anesthésiants qu'en altimètres, et la beauté devint objet anachronique des fouilles et des ruines. *La souffrance devient belle, quand, au lieu d'être supportée par ton insensibilité, elle est portée par ta grandeur d'âme* – Aristote. La pire des insensibilités réside non pas dans le corps, mais dans l'âme défaillante. Le bien se dissout dans la loi, le beau s'affadit dans la paix d'âme. Le règne du seul vrai, ce sont les crépuscules de l'homme-poète.

La guerre contre autrui et la paix avec soi-même - source de la plus grande des hontes. *Je ne sais si c'est la guerre ou la paix que je demande à Dieu, et la honte en est tout aussi grande* - Pétrarque - *Né so se guerra o pace a Dio mi cheggio, ché 'l danno è grave, et la vergogna è ria*. *Bellum omnium contra omnes*, ce fut le cas jadis ; désormais, c'est *pax omnium cum omnis*. Le sage

vise la paix avec autrui, et il trouvera toujours une *causa belli* contre soi-même. *Des conflits avec autrui, nous retenons la rhétorique ; des conflits avec nous-mêmes - la poésie* - Yeats - *Of our conflicts with others we make rhetoric ; of our conflicts with ourselves we make poetry*.

Pour que ta conscience soit ample et ton cœur – profond, la souffrance est nécessaire - Dostoïevsky - *Страдание обязательно для широкого сознания и глубокого сердца*. Elle est encore plus nécessaire, pour que mon âme soit haute. Ce qui arrivera à mon amour, à mon talent, à mon intelligence, prendra, irrévocablement, une coloration tragique, et je chercherai des consolations, dont la durée sera maintenue par la conscience, l'épaisseur – par le cœur, et l'intensité - par l'âme. Le poète vit d'intensité.

Un créateur, fatalement, devient mélancolique à cause de ses propres ombres ; le consoler, c'est de lui apporter de la lumière. Si, en plus, tu es poète, tu chercheras, dans le bruit ou l'indifférence de la vie, à en extraire des mélodies et des mystères. Et d'ailleurs, ce sont deux seules tâches d'une bonne philosophie et même de la poésie : *Nous sommes nés pour la lumière, pour la musique et la prière* - Pouchkine - *Мы рождены для вдохновенья, для звуков сладких и молитв*.

Mon cœur, un jour, cessera de battre. Si cette certitude imprègne ma vie, deux sentiments peuvent en surgir : l'absurdité cynique (de l'existence) ou l'espérance lyrique (de l'essence), se moquer de la Création ou faire confiance au Créateur.

La mélancolie est plus proche de l'espérance que du désespoir ; et puisque toute poésie noble est mélancolique, Cioran a tort : *Entre la poésie et l'espérance, l'incompatibilité est complète*.

Habités surtout par le réel, les hommes succombent au désespoir ; même Valéry voyait le *but suprême de l'artiste* dans le *désespérer*. Tourné vers le rêve du passé, le poète rencontre l'espérance du présent.

Pour moi, spectateur, l'extinction des âmes chez les hommes n'est qu'un mélodrame ; la perte de vitalité de mon âme à moi est une tragédie, pour l'acteur que je suis. Un talent perdant son élan, une passion se morfondant dans un infâme équilibre, une voix adressée à Dieu et qui chercherait, bassement, des oreilles vulgaires – tant de rôles que je serais amené à jouer sur une scène de moins en moins obscure, devant mon soi inconnu, dramaturge lucide et juge inclément. *C'est pour cela que me torture le problème de la durée de mon âme* - Unamuno - *Por esto me tortura el problema de la duración de mi alma*.

Au royaume des rêves, la consolation est lyrique et finie ; elle est tragique et infinie au royaume du réel. Dans le premier, on dit *au-revoir* au rêve évanescent et appelé à renaître ; dans le second, on dit *adieu* à la vie qui s'arrête sans répit. Le rêve est fait de commencements ; la vie ne quitte pas des yeux - la fin. Mais dans les échecs, la nature de la consolation s'inverse : tragédie pour le rêve, elle n'est que déception pour la vie.

La recherche de consolations, à travers ses propres abstractions métaphoriques, - telle est la vocation philosophique. Les *philosophes* attitrés en sont dépourvus et pratiquent deux ennuis professoraux : remâcher les discours des Anciens ou afficher la *passion de la vie*, qui s'opposerait aux abstractions de l'esprit. Mais leur vie est celle des rats de bibliothèque contractuels. La belle vie ne ressort que sous la plume du poète et, en particulier, du philosophe. Les non-poètes ne devraient jamais entrer dans les cavernes des philosophes.

Le sage aptère choisit entre la sieste et l'angoisse ; le poète enveloppe de

rêves la première et développe en hauteur la seconde.

À l'Action

Dans l'art, l'action s'oppose à l'image. La musique - pure action sans images ; la peinture - pure image sans action ; la poésie - image se muant en action.

C'est la *mimesis* (*représentation*, en grec), la noble imitation, qui est source de toute création (avec l'*herméneutique* - *interprétation*), et lorsque ce qu'on imite est action on l'appellera poésie, la *poïesis*.

La liberté est hésitation et hasard ; c'est pourquoi mon acte, mon sentiment, ma pensée ne sont pas moi, mais *de* moi. Le moi mystérieux ne se réduit à rien de connu ; il est ce que l'inspiration est pour le poète. Il est la source de la création, qu'on pourrait appeler méta-savoir : *Le savoir se confond avec la poésie du soi absolu* - Schelling - *Die Wissenschaft löst sich in der Poesie des absoluten Selbst*.

La maxime est faite pour bercer le rythme de mes rêves et non pas pour tracer l'algorithme de mes actes. Personne n'est ni poète ni philosophe - par ses actes ; on ne l'est que par son chant.

Les grands projets que forme un homme : c'est la femme qui les lui inspire, c'est la femme qui l'en empêche. C'est pourquoi elle était plus proche du rêve : beau sujet que nous chantions au lieu de mettre nos projets en chantier. Le calcul est naturel ; la femme et la poésie sont invention même ; le goût du paraître et le dégoût pour l'être ; Baudelaire (*la femme est abominable parce que naturelle*) ne le comprit pas.

Je remarque assez tôt, que la noblesse de mon regard me visite presque

automatiquement, dès que j'exclus du cercle des choses capitales - l'action et le succès. Mais je finirai par comprendre, que c'est aussi la prémisse obligatoire de la pensée tout court, de la pensée nécessairement noble : *L'effort poético-spirituel, pour la maîtrise du verbe de l'être, se déroule au-delà de combats et d'armistices, hors toute réussite ou déroute, sans prêter attention à la gloire ou au bruit* - Heidegger - *Der dichterisch-denkerische Kampf um das Wort des Seins spielt jenseits von Krieg und Frieden, außerhalb von Erfolg und Niederlage, nie berührt von Ruhm und Lärm*.

La source, l'action, le sens - telle semble être le sens *dynamique* de la Trinité : *Il y a un seul Dieu le Père, de qui tout procède, un Seigneur Jésus-Christ, par lequel tout se fait, et un Esprit-Saint, dans lequel tout s'accomplit* - St-Grégoire de Nazianze - un admirable équilibre syntaxique (balayant au passage le *Filioque*) - appréciez l'enchaînement de *de, par, dans* - mais une sémantique des plus lâches : le Père-source, le Fils-outil, l'Esprit-réceptacle ? Je placerais le récipient - dans le Père, l'instrument - dans l'Esprit et l'origine du premier pas - dans le Fils. Mais que ne pardonnerait-on pas au patron des poètes !

La philosophie n'apprend ni à penser ni à parler ni à agir, elle est loin des voies, elle est une voix, qui tente à réduire à la musique intellectuelle tout bruit réel. Toutefois, dans le dit il y plus de sources musicales que dans le fait, et Sénèque : *La philosophie apprend à agir, non à parler* - *Facere docit philosophia, non dicere* - y est doublement bête. L'action du philosophe consiste à séparer le *fait* du regard et à ne peupler celui-ci que de ce qui peut être *dit*. Théoricien aux yeux de l'homme d'action, le philosophe est praticien aux yeux des aèdes et bardes.

Pour dédaigner de marcher, il faut avoir des ailes. Mais si tu as envie de marcher, oublie que tu as les ailes. Et Nietzsche se trompe de chronologie

des apprentissages : *Qui veut apprendre un jour à voler doit d'abord apprendre à marcher* - *Wer einst fliegen lernen will, der muß erst stehn lernen*. Comme la prose naquit jadis d'une poésie exténuée, la marche est de la danse perdant de son envol.

On peut être obsédé au même point soit par des solutions (les moutons), soit par des problèmes (les robots), soit par des mystères (les poètes). *La tâche du philosophe n'est pas du tout la résolution de problèmes, mais la peinture d'une vie, surchargée de mystères et de problèmes* – L.Chestov - *Дело философов вовсе не в разрешении проблем, а в искусстве изображать жизнь как можно более таинственной и проблематичной* - surtout, de mystères de la souffrance et de problèmes du langage.

Rien de philosophique ne peut être traduit en actes pour être relu, apprécié et approuvé. Socrate et Sénèque auraient pu choisir une friandise ou un stylo, au lieu de cigüe et rasoir, sans rien trahir de leur philosophie. Ne sont philosophiques que les livres (Sartre). Contrairement à la poésie, qui se faufile jusque dans nos appétits et galéjades.

Dans une action, ce qui mérite d'être examiné est, paradoxalement et exactement, ce qui est son stricte opposé – la réflexion théorétique et l'expression poétique (*gnosis* et *poïesis*).

L'esprit suffit pour entendre un poème, cette musique nommée et datée ; seule l'âme peut entendre la poésie, cette musique atemporelle et atopique. *Le poème merveilleux est l'affaire des profanes, la poésie mystérieuse et invisible est une recréation de mystes* - Platon.

L'écriture, la poésie et la philosophie nous furent données par des rêveurs ahuris et passionnés - Prométhée, Orphée ou Narcisse - et que profana,

bêtement, le calculateur Icare, en tentant de traduire ces rêves musicaux dans les actes mécaniques. Nos héros nous apprirent aussi la multiplicité du visage féminin, à travers Pandore (la fatalité des maux), Eurydice (la fatalité de l'avant-dernier pas), la nymphe Écho (la fatalité du reflet et de la solitude).

Le même soupir chatouille toutes les lèvres : le technicien le *traduit* en *solutions*, le journaliste le *représente* en *problème*, le poète l'*interprète* en *mystère*.

L'utile n'est ennemi du poète qu'à cause de l'étiquette portant son prix d'échange. L'inutile est une non-marchandise sans poids affiché, ce qui pousse le mesureur à inventer des balances.

Qu'est-ce qu'une contrainte intellectuelle ? - ne pas toucher aux objets vulgaires, s'en interdire des commentaires, refuser le sérieux, face à l'indéfinissable, n'en admettre qu'un angle poétique ; ne pas s'étendre sur la *nécessité de la contingence* peut avoir eu des *pourquoi* fort différents.

Les étapes de mon mûrissement, face au désir : le maîtriser, le calculer, le rêver, le peindre – héroïque, intelligent, poétique, créateur.

Le commencement compte, entre autres, par la surprise et l'espérance, qui, même déçues, génèrent des harmonies et des rythmes. Celui qui sait faire durer cet étonnement et cette attente s'appelle poète ; celui qui se met à vivre des buts, et même du chemin, est voué à devenir machine.

Qu'est-ce que l'acte, que devrait provoquer une maxime ? - une mise en mouvement de mes fibres poétiques, aboutissant à une impression musicale. Est-ce que Valéry - *La formule n'est jamais qu'un commencement – et il faut en arriver à l'acte* - voulait dire la même chose ? Le commencement est le *tout* de l'action de l'aphoriste, et l'acte n'est qu'une *partie* de la

réaction du lecteur. Un résultat d'unification de deux arbres.

Poésie, *travail* en grec. (Regardez ces jargonautes modernes aigrefins s'extasier devant la formule soi-disant platonicienne : *Tout ce qui mène du non-être à l'être est de la poésie* ! La visibilité ! Même la *Dichtung* allemande peut s'entendre comme *condensation*.) Verdict contre la fainéantise, réhabilitation du travail. Et si tout le reste n'était qu'extraction de mensonges, usinage d'illusions, service rendu au diable, diffusion de contrefaçons…

En poésie, le faire, c'est la musique, et le dire, c'est l'intelligence. C'est ainsi qu'il faudrait comprendre Dante : *Que le dire soit fidèle au faire* - *Che dal fatto il dir non sia diverso*.

Difficile d'imaginer l'être, qui serait hors l'espace et le temps. Pourtant, c'est ce que visent, sous des angles différents, le scientifique, le poète et le penseur. À l'instar des dieux, ils agissent dans l'être ; c'est l'homme banal qui n'agit que dans le devenir, que seul le créateur sait munir d'une consistance de l'être. À l'opposé se trouve l'action, ni savante ni poétique ni spirituelle. *Si les dieux sont parfaits, pourquoi ont-ils besoin d'agir ?* - Épicure.

On a beau n'être que virtuel, nos actes n'en émettent pas moins des messages - des attributs sans identité. Avec les seuls attributs, créer une identité, tel est l'objectif de nos productions artistiques : *Des chats sans ricanement, j'en ai vu plein ; mais le ricanement sans chat !* - L.Carroll - *I've often seen a cat without a grin ; but a grin without a cat !*.

En littérature, l'action s'oppose à la reproduction. *Je prends la plume pour l'avenir de ma pensée, non pour son passé. Je parle bien, si je bâtis en même temps que je parle* - Valéry. Les autres copient le présent des choses. La forme architecturale future du bâti résulte de la résolution de contraintes

présentes, tandis que le passé du but n'en donne qu'un fond utilitaire. Dans la conception, charnelle ou poétique, on ne connaît point l'enfant à naître.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

L'*action* et l'*otium* - les formes de vie du marchand ou du poète ; mais leurs fonds se retrouvent dans les rejets : la *nég-ation* ou le *neg-otium*.

L'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. *Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie* - Nietzsche - *Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter*. Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. Ne pas attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

Quand ils voient un problème, ils essayent de le résoudre par une ingénierie. On entend le récit de ce problème, tandis que je voudrais entendre la musique du mystère sous-jacent. *Ce n'est pas qu'ils ne puissent pas voir la solution ; c'est qu'ils ne peuvent pas voir le problème* - G.K.Chesterton - *It isn't that they can't see the solution. It is that they can't see the problem*. Par ailleurs, les yeux ne servent qu'à voir la solution ; pour voir

le problème, mieux valent les connaissance ; seule l'âme peut continuer à voir le mystère ; et l'intelligence ou la poésie nous munissent d'un regard, qui, dans la solution acquise devinent un nouveau mystère.

L'acte s'adresse à autrui, le poème surgit de l'écoute de mon soi inconnu, de l'artiste, et entre les deux, c'est mon soi connu, l'artisan, qui crée, doute et se déchire. *L'acte et le poème me donnent raison. L'entre-deux me condamne* – M.Tsvétaeva - *Die That und das Gedicht geben mir recht. Das Zwischen beschuldigt mich*. L'actuel et le virtuel ont honte du rituel métamorphosant, qui est l'entre-deux.

Les larmes que je n'aurai pas versées, les mots que je n'aurai pas trouvés, les gestes que je n'aurai pas osés – c'est ce qui colorera mes derniers jours. *Le plus précieux, dans les poèmes comme dans la vie, est ce que tu rates* – M.Tsvétaeva - *Самое ценное в стихах и в жизни - то, что сорвалось*. C'est un problème de voisinage : le succès m'insère parmi les autres, l'échec me laisse seul avec moi-même. Une bonne topologie consisterait à donner le meilleur prix (comme une bonne analyse - la meilleure métrique, c'est-à-dire la plus grande distance) à ce qui me touche. Dans la vie banale, comptera ce qui pesa ou s'exprima, pour mon esprit ; dans la vie secrète, je ne garderai que l'impondérable et l'indicible de mon âme. *D'une vie ne reste que ce qu'elle n'aura pas été* - Cioran. On *fait* par l'esprit et par le muscle, et l'on *est* – par l'âme ; un bonheur et une utopie impossibles – que mon faire coïncide avec mon être.

Ne peut être poétique que ce qui ne peut être possédé, c'est-à-dire échangé. Poésie - manque de monnaie d'échange, don ou vol. Me tout donner, c'est me priver de ma soif vitale. Posséder, jouer sur des vases communicants ; ne rien posséder, s'occuper d'un vase vide en matériaux crus.

Quand Apollon, au lieu de tendre son propre arc, guide les flèches des autres, il n'inscrit pas un nouvel exploit herculéen, mais s'inscrit en apprenti d'abattoir. Héracle et Odysseus ne laissèrent, derrière eux, qu'un arc sans flèches. *Les poètes sont des Antée, qui touchent le sol avec leur talon d'Achille* - S.Lec.

Le talent poétique, c'est l'art de fabrication d'outils servant à fabriquer d'autres outils. *La matière poétique, c'est une auto-réflexivité – une chaîne d'outils, se formant en chemin et s'extrayant les uns des autres, au nom de l'unité du mouvement lui-même* – Mandelstam - *Поэтическая материя, обращаемость, - серия снарядов, конструирующихся на ходу и выпархивающих один из другого во имя сохранения цельности самого движения*.

Chez un poète, dès que sa cervelle marche, ses images dansent ; dans son verbe libéré, on entendra son chant libre ; la poésie des défaites naît de la prose des contraintes vaincues. *L'inspiration - savoir se mettre en état de marche* - Pouchkine - *Вдохновение - это умение приводить себя в рабочее состояние*. Le bon danseur est un calculateur caché.

Les reliques du poète sont hors tout flacon, invisibles comme l'ivresse. *Tout vrai poète est un Croisé. Il s'agit de reprendre le Saint Sépulcre aux infidèles, aux gens de la horde, de lettres et de métier* – A.Suarès. Là où la horde, lettrée et professionnelle, s'installe, aucune Résurrection n'est à attendre. Le poète ne croit qu'en furtives Annonciations, et même là, après toute visitation de l'ange, il doit se garder de ne pondre qu'un œuf.

Ceux qui ont *beaucoup de choses à dire*, le plus souvent, ne savent pas *faire* ; le désir de faire ne se traduit dans un *dit* original que par un don et par un goût. *Dans tel poème, je n'ai pas voulu dire mais voulu faire, et ce fut*

l'intention de faire qui a voulu ce que j'ai dit – Valéry. Et le prosateur et le poète sont travaillés par les appels langagier et mental, par la messagerie et par le message, mais le premier veut *dire* son message, en pensant commander aux mots, tandis que le second *fait* son message, en se laissant guider par des sons, images, intuitions. *Écris ce qui se fait et non pas ce qui se dit* – C.Pavese - *Conta quello che si fa, non che si dice*.

Subordonner les œuvres à ce qui produit les œuvres et ce qui produit les œuvres à ce qui est capable de les produire – Valéry. Cette hiérarchie subordonne le Père et le Fils au Saint-Esprit, le créateur et l'inspirateur - au poète ! Dans l'œuvre ne compte que la face musicale : l'âme du compositeur et ses notes.

L'artiste est celui qui voit une distorsion imposée dans l'acte et une droiture imposante dans le mot, il devrait donc être et philosophe et poète.

Demeurer-dans-le-monde (Heidegger - *in-der-Welt-Sein*) est l'attitude la plus anti-vitale ; rien n'éloigne du monde comme l'art ; rien ne nous y ramène plus sûrement qu'une œuvre d'art (Goethe). Mais la *poïésis*, réduite au *travail* sans inspiration, fait qu'on ne prône, aujourd'hui, que l'être-à-l'œuvre (*am-Werk-Sein*).

La philosophie est la seule branche de la poésie qui soit utile ; dès qu'on commence à s'interroger sur l'utilité de la poésie, on devient prosateur ou … philosophe. La poésie brillait surtout aux époques, où son inutilité indiscutable fut flagrante. L'utilité de la philosophie est double : nous consoler, hypocritement, ou dessiner, habilement, des frontières entre la réalité, la représentation et le langage. La poésie, elle, nous désespère ou se noie dans le pur langage.

Dans leur être, les hommes se valent, tous ; c'est d'après leur devenir que

l'on peut les diviser en hommes de l'inertie et en hommes de la création. Et puisque l'immense majorité des hommes relève de la première catégorie, la proclamation ampoulée : *on n'est pas poète (homme libre, femme, maître), on le devient* est une sottise. Au Commencement était l'être, et le créateur incarne les commencements.

Les questions philosophiques sont des pierres précieuses brutes ; les philosophes académiques rôdent autour, en se demandant ce qu'est leur non-être, quel est le degré de leur contingence, comment leur perception par le sujet affecte l'inter-subjectivité etc. - il en fait un misérable concept sans éclat ; un poète les taille par son style, les sertit dans un écrin d'intelligence, les fait briller dans une lumière verbale – il en fait un bijou.

Certains poètes veulent en finir avec la Création et tout enfourner à nouveau dans le Verbe – S.Lec. Leurs antipodes en finirent avec la Résurrection en plaçant tous leurs vœux dans l'Action.

Le culte de l'acte cupide instaura partout une paix d'âme ; les états d'âme sont rayés des messes et raillés par les masses. La cléricature d'antan, connue par sa *trahison* face à la raison, fut auréolée d'ombrageuses et faramineuses défaites ; celle qui lui succéda, en revenant au giron du raisonnable, brille par ses triomphes transparents et grégaires. Le poète a honte de ses tranquillités.

Mouton robotisé : il énonce, docte, pour la n+1-ème fois, la *façon de marcher* et ainsi *enrichit son esprit*, en se gargarisant de sa *rigueur*. Poète : sa *danse* imprévisible, sans pareil et *libre,* met à nu son *âme*.

Toute la littérature moderne est dans l'action et l'événement, dont on cherche à extraire une impossible poésie. De même, les boutiquiers seraient poètes de l'échange. Est poète celui qui a envie de repartir de

zéro ; toute action est au milieu, jamais au début. Et puisque penser, c'est le parcours et non pas le commencement, l'homme d'action pense plus qu'un homme de rêve. Et F.Pessõa - *Penser, c'est hésiter. Les hommes d'action ne pensent jamais* - confond *penser* avec *rêver*, quoique rêver, ce ne soit pas hésiter, mais être aussi sûr de son rêve que de la réalité.

Rien n'est fait aujourd'hui pour le son, le nom d'une chose, tout se fait pour la chose. Y renoncer pour son nom - privilège des poètes. Les autres ignorent le sacrifice et ne connaissent que l'échange.

On n'apprécie plus que ce qui est mûr, par l'épreuve des marchands et des saisons. C'est pourquoi le cultivateur pullule et le poète trépignant se fait rare. Les cours des fleurs s'effondrent, le navet étant plus porteur.

Jadis, même le prosateur le moins inspiré se considérait tenu à réserver une place à l'homme de rêve et aux abstractions sentimentales. Aujourd'hui, même les maîtres ne s'identifient qu'avec l'homme d'action ou avec de mornes abstractions professorales.

Jadis, le monumental pouvait se manifester par le juste glaive, par l'art rebelle, par le génie scientifique passionné ; aujourd'hui, on ne peut opposer à la médiocrité ambiante que de l'action administrative, en l'associant, sans espoir de retour, à une grandeur dérisoire. Ne plus pouvoir agir poétiquement – tel est le verdict de cette modernité prosaïque.

Pour devenir impérissable, il faut atteindre le stade de mythe ; le style mythique, ce sont les ruines. C'est le seul style qui sauve la grandeur des édifices, des poèmes et des gestes. Et c'est la transformation de nos tours d'ivoire en salles-machine, qui efface toute grandeur de nos mémoires héroïques.

Tout savoir factuel et déductif sera bientôt câblé, il sera à portée de tout concierge, avec l'ordinateur incrusté dans sa montre. Le vrai casse-tête sera le contrôle du savoir dynamique : qui aura le droit de déclencher des avalanches événementielles ? Le poète, ayant cessé d'être passeur de mots, se retrouvera dans l'emploi nouveau de codeur de mots de passe et de dépoussiéreur de touches.

Jadis, le poète tenait à sa réputation de meneur des initiés, à sa mystagogie ; aujourd'hui, comme tout le monde, il veut accompagner la marche du peuple, il pratique la déma-gogie. De la poésie chantante il glissa vers la poïesis marchante – vers l'action.

La pose esthétique relève de mon libre arbitre, elle est donc de nature sophistique ; la position éthique témoigne de ma liberté, elle est donc de culture dogmatique. Quand je suis artiste, fier esclave de mon regard rêveur, je suis sophiste ; quand je suis un raisonneur orgueilleux, acteur de mes visions, je suis dogmatique. L'homme du rêve est dans la pose ; l'homme d'action est dans la position.

L'action fut un plat journalier, créant des conditions favorables pour nous vouer à la profondeur du sentiment ou à la hauteur du rêve. Aujourd'hui, les rôles s'inversèrent, et la platitude règne aussi bien dans les muscles que dans les cœurs. *La Civilisation des machines s'inspire de son principe essentiel, qui est celui de la primauté de l'action* – G.Bernanos.

Très peu d'actes témoignent d'une hauteur d'esprit ; dans tout acte on peut entrevoir une part de bassesse. La hauteur est une dimension, réservée au rêve, dicté par le cœur, ou à l'écriture (de mots ou de notes), soufflée par l'âme. C'est pourquoi les belles paroles de Tsvétaeva : *Tous ceux qui parlent comme moi agissent avec une horrible bassesse ; toux ceux qui agissent*

comme moi parlent avec une terrible hauteur - *Все говорящие, как я, поступают ужасно низко, а все поступающие, как я, говорят ужасно высоко* - n'expriment qu'un chaos sentimental, se prêtant bien à la poésie mais non à la pensée.

Exercices de circonstances - c'est ainsi que Voltaire et Valéry voyaient la poésie. Bander, de temps en temps, mon arc et ne pas craindre de rejoindre l'au-delà sans vider mon carquois. L'essentiel n'est ni dans les flèches, ni dans les cibles, mais dans l'attouchement de certaines cordes et leur bonne tension. *L'espoir, c'est la flèche qui vole, tout en restant au fond du carquois* – Kierkegaard.

La poésie est une consolation magique, celle qui substitue au dégoût du réel le goût du rêve, tourné au passé imaginaire.

Tant de niaiseries autour de la métaphore de *chemin*, préexistant ou construit en marchant, tandis que ce qui compte, c'est si ton étoile l'illumine et si tes pas forment une danse personnelle ou s'inscrivent dans une marche collective. Les plus lucides des partisans des chemins de l'être, de la vérité, de la connaissance finissent par reconnaître, qu'au pays de la poésie, ces chemins ne mènent nulle part (Heidegger).

À la Cité

Tant qu'on avait besoin de pilotes et de timoniers, le poète, subrepticement, en profitait, en offrant ses services en mer de l'Étrange ou aux passages infestés de sirènes. Mais aujourd'hui, où toute embarcation est insubmersible, où toute cargaison flotte et toute profondeur est bien sondée, où toute Fata Morgana est assagie et tous les mats portent des pavillons victorieux aux couleurs de Plutus, - le poète ne peut prétendre qu'au rôle d'un passager clandestin.

Le communisme ne peut être désiré que par des poètes, imposé – que par des assassins, maintenu – que par des débiles.

Le chaos d'une âme barbare et l'harmonie d'une âme poétique, se sentent offensés par la règle démocratique. Le démocrate de raison met dans le même panier la barbarie et la poésie ; par exemple, il pense que les plus grandes calamités du siècle dernier ont pour origine une barbarie - la soif de pouvoir, l'intolérance, la brutalité – tandis que ce fut bien une poésie - la grandeur, le déni de la force marchande, la vision eschatologique de l'homme.

Dans la réussite, les savants d'antan se retrouvaient en compagnie des poètes. Aujourd'hui, dans celle des managers et des sportifs. Aujourd'hui, la spéculation scientifique éloigne de la culture aussi sûrement que la spéculation immobilière.

La tyrannie se faufile à travers la prétention de l'incapable (doux rêveurs, assassins ou poètes) d'imposer l'illisible (la charité, la noblesse). Le capable (disciple d'Hermès) l'évince dans une émulation transparente arbitrée par

la foule.

Plus les hommes s'agitent, plus ils deviennent libres. Plus l'homme s'agite, et plus il est esclave. Le tumulte chasse le poète : du forum - dans le premier cas, de ton propre cerveau - dans le second.

Tout regard sur le nazisme ou le stalinisme, qui n'y décèle pas une part du lyrisme allemand ou russe et tente de les réduire aux *tentations totalitaires*, est creux. Le ressort commun de ces deux monstres est une *tentative pathétique* de substituer au mesquin le grandiose. Une passion, pas une structure. Qui fait monter Wagner et Bakounine, en 1848, sur le même côté des barricades.

Dès qu'on libère l'homme de ses attaches nationales, pour le faire adhérer à l'universalité, il ne se précipite pas sur la poésie de ses voisins, il a hâte de s'attacher à la seule loi vraiment universelle, celle du marché.

Votre infâme inégalité matérielle engendre votre infâme égalité des goûts : vos poètes sont indiscernables des épiciers. L'aristocratie aurait plus de chances parmi l'égalité matérielle, où le goût du poème ne devrait rien à la graisse du repu ni au fiel du raté. *La racine et la source de l'amour s'appelle Égalité* - Maître Eckhart - *Die Wurzel und die Ursache der Liebe ist die Gleichheit*.

Mon sens de l'universalité : je suis sur ma planète, quand je suis avec un poète de Moscou, avec un étudiant de Marbourg, avec un *félibre* de Provence, avec un pope d'Athos, avec un *lazzarone* de Naples, avec une *guapa* d'Estrémadure. Plus je monte vers Bruxelles, Hong Kong ou New York, plus je me sens extraterrestre.

Le triomphe de la vérité, le déclin des utopies - les premières raisons du règne actuel de la grisaille dans les têtes. L'imposture des hommes du rêve, aspirant à plus de fraternité, de compassion, d'émotions, est définitivement balayée par la déferlante bien justifiée des hommes d'action, clamant le culte du *terrain* et le mépris de la hauteur. L'acte rapporte, le rêve coûte. Pour la première fois dans son histoire, l'humanité est orpheline de ses poètes.

Malraux vit juste, en prédisant au XXI-ème siècle un *mainstream* religieux (avec les dieux *réintégrés*), mais il ne pouvait pas se douter de sa vraie raison – la désintégration des poètes, la sécularisation des penseurs, la perte de vocation des martyrs. Le rouge au front, on se jettera dans les bras du Pape, du Dalaï-Lama, de l'Ayatollah, en fuyant le seul occupant de la scène publique - le marchand. Ou, tout au contraire, on congédiera les héritiers de Sabaoth, du Bouddha et de Lao Tseu, pour adhérer, conscience en paix, au seul dieu qui ait réussi, à l'Hermès des marchands. La seconde issue est plus probable.

La démocratie, c'est la littéralité, la présentation juridique évinçant la représentation lyrique, la critique algorithmique se passant de la topique rythmique - elle est une barbarie glacée du robot. Faut-il pour autant, prôner la barbarie chaude des bêtes pour sauver l'art ? Nos veines coupées appellent la tiédeur liquéfiée plutôt que les brûlots pétrifiés.

Il y a très peu de choses, sur lesquelles le poète ait un avis ; le propre des moutons et des robots est d'en avoir un sur tous les sujets, y compris la bonté, la fraternité, l'amour ou le rêve. La fin de l'Histoire fut signée le jour, où leur avis la-dessus se mît à peser plus que celui du poète.

De la servitude à la liberté : l'absence de choix (mouton), les choix imposés

(esclave), les choix calculés en fonction du contexte (robot), les choix atteints depuis le degré zéro de l'existence, de la création, du désir, du goût. Ce niveau primordial surgit à l'endroit, où la croyance se substitue à la raison, il n'est donc pas vide, il est ce *bercail poétique, où les rêveries remplacent la pensée, où les poèmes cachent les théorèmes* – G.Bachelard.

On s'adresse à la grandeur, à la pureté, à la poésie de l'homme - on arrive à la tyrannie du goujat, à la cruauté et à l'obscurantisme ; on se tourne vers le consommateur et vers le contribuable - une démocratie, tolérante et éclairée, s'ensuit, sans aucun effort de propagande. Voilà pourquoi tout théâtre, aujourd'hui, est théâtre de boulevard, tout livre - reflet de la gazette, tout rêve - traduit immédiatement en chiffres.

La démocratie efface deux crispations, qui alimentaient la poésie : le faible défiant le fort, et le pur écartant l'impur. *La démocratie tarit beaucoup de vieilles sources de la poésie* – A.Tocqueville. Ce thème même, le tarissement, en est pourtant une nouvelle source. Toutefois, à l'époque du vers *libre*, hélas, aucun esclavage passionnel, cet attribut de la poésie, ne s'ensuivrait.

La grande chance de la démocratie, en France et en Angleterre, fut le positivisme philosophique, qui régnait dans la plupart des têtes pensantes ; toute démocratie, qui veut survivre, devrait se donner pour tâche prioritaire la détection à temps d'un nouveau Nietzsche, B.Croce, Ortega y Gasset, Berdiaev, pour le mettre à son service ; la place d'un lyrisme philosophique est dans un salon, un sous-sol ou une ruine, jamais - sur une place publique.

Le révolutionnaire est un poète, il lui faut des noms - du vent, du sang, du gang. Le conservateur est un homme d'action, il lui faut des verbes ; il ment, il tend, il vend - il ment au cœur, il tend vers la raison, il vend l'âme.

Un silence écrasant, étouffant, répugnant, ce silence des politiciens ou des intellectuels d'aujourd'hui sur ce que le monde devrait être ; le déferlement du réel, c'est-à-dire du marchand, dans toutes les sphères, où, jadis, se croisaient des idées, des utopies ou des rêves ; à la mort du poète, les jurés moutonniers interprétèrent correctement son testament, en léguant tous ses biens au robot.

L'émancipation de la femme eut pour conséquences la disparition de tout esprit galant ou chevaleresque chez l'homme et le changement d'organe de communication chez la femme - le cœur brûlant passa le flambeau à la tête calculante. *Les femmes sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison* – N.Chamfort - la force et le bon sens du boutiquier eurent raison de la faiblesse du poète et du chevalier.

Le pouvoir des marchands, tout naturellement, a la tendance de devenir pouvoir des experts, mais le pouvoir des artistes, inévitablement, se mue en pouvoir des ignares. Ce n'est pas aux musiciens d'appeler le peuple dans des salles de concert, mais aux imprésarios. *Les compositeurs, avec leur nature des poètes, ignorent la justice de la Muse* - Platon.

Si vous voulez une humanité, tenant au pur ou au fraternel (ces deux hypostases politiques du sacré), à la grandeur d'âme, à la générosité du cœur, à la noblesse d'esprit, le passage par des camps de concentration est inévitable - telle est la terrible leçon du XX-ème siècle, qui fait de chacun de nous - un partisan inconditionnel du lucre comme du seul appât non sanguinaire. Combien de siècles faudra-t-il attendre, avant que l'homme-consommateur et l'homme-contribuable redécouvrent l'homme-saint, l'homme-héros, l'homme-frère ou l'homme-poète ?

La tyrannie réveille nos sentiments poétiques, héroïques, épiques ; la démocratie nous en fait rougir et les endort. *La démocratie, c'est le désespoir de ne plus avoir de héros pour te gouverner et la satisfaction de pouvoir t'en passer* – Th.Carlyle - *Democracy means despair of finding any heroes to govern you, and contented putting up with the want of them*. La tyrannie, c'est le désespoir ou le dégoût de subir des *héros*, qui me guident, tandis que je ne suis tenté par aucun chemin.

Une nation, qui s'enivre de la poésie, est une proie désignée des sobres tyrans : jamais on ne porta autant aux nues Schiller et Pouchkine que sous Hitler et Staline. La place centrale qu'occupe la comptabilité, dans les têtes des hommes, est la meilleure garantie du progrès de la tolérance et de la douceur des mœurs.

Les passions, la première vertu dans l'homme, le premier vice dans la cité. *La morale élève les civilisés à n'avoir point de passions, à n'aimer que le bien du commerce, mœurs fort commodes pour les épiciers* - Ch.Fourier. Aujourd'hui, toutes les phalanges, de celle des poètes à celle des topologistes, arborent la morale du vainqueur, de l'épicier.

Dès qu'un régime politique se détourne du réel, pour porter aux nues des chimères, il tourne à la dictature. Le discours totalitaire est lyrique, celui de la démocratie est prosaïque, atteignant l'hypocrisie et/ou le cynisme, qui prouvent un contact avec la réalité. La dictature ne peut être qu'héroïque ou épique, c'est-à-dire n'être que hors de la réalité.

Ils pensent, que le chemin le plus sûr vers la liberté, c'est l'ordre, et que la servitude est au bout du désordre. En cela, les caporaux et les poètes sont du même côté : l'Église sans Dieu vaut mieux que Dieu sans l'Église. Toutefois, l'ordre n'en est que le père adoptif, la justice, la mère, ayant péché

avec l'humanisme, récemment décédé et marquant ainsi l'exorde d'un nouveau Moyen Âge.

On sait que les meilleurs patriotes peuplent les plus méchants pays. *Le patriotisme, ce dernier refuge des crapules*» - S.Johnson - *Patriotism is the last refuge of a scoundrel*. Au pays où il n'y avait pas de liberté, on chantait : *Où encore la liberté imprègne ainsi les hommes* - *где так вольно дышит человек*. Le pays, où il n'y eut jamais de rêves, est appelé *le plus grand des poèmes* - W.Whitman - *The US are the greatest poem*. Les cerveaux cosmopolites vainquirent les cœurs prosélytes. L'amour de ta patrie est l'amour de ton enfance, et si l'horreur de l'âge adulte ne l'attise pas, il tiédit.

On garde sans mal un ton tragique, tant qu'on n'est pas monté sur sa première barricade. Après, on sombre dans l'enflure du fait divers. Le combat cessa entre le style racinien et le style journalistique. Racine n'est plus en vogue ; le journaliste n'a plus de rivaux : *Le poète et le philosophe finiront par se mettre sur la voie journalistique* – R.Musil - *Der künftige Dichter und Philosoph wird über das Laufbrett der Journalistik kommen*.

Je ne suis guère inquiet pour l'avenir paisible et moutonnier du monde, à cause de ce signe qui ne trompe pas : l'ironie disparût de la scène publique. Rappelez-vous que l'ironie ludique précéda immédiatement la révolution française, et l'ironie poétique – la révolution russe.

L'homme oublia le bonheur irresponsable et fou, que la nature lui prépare ; il devint sage et responsable de sa seule fonction sociale, qui le déprave et rend misérable (Rousseau) ; il oublia ce que c'est que la nature. Même la poésie, aujourd'hui, est artificielle ; pourtant, encore tout récemment, *la philosophie ou la poésie furent, face à la vie, des attitudes dictées par la nature* – I.Chafarévitch - *Философия или поэзия - это модель крестьянского*

отношения к жизни.

Nous nous débarrassons, de plus en plus, de drapeaux et de cocardes. Les enseignes immaculées des marchands leur succédèrent, en apaisant nos inappétences et nos consciences. Le drapeau souillé, au moins, avait le mérite de nous rappeler l'existence d'une honte à boire.

Le malheur des modernes est de naître *déjà* libres, ce qui les prive de la joie de découvrir ce qu'est la liberté, même imméritée, même sans les fers. C'est le bronze, autour du cœur, et non plus le fer, autour des mains, qui empêche l'homme de palpiter, libre. La liberté vécue comme un poème épique et non pas comme un théorème juridique.

Le bon citoyen : renvoyer le poète aux combles, le philosophe - aux souterrains, l'aristocrate - aux châteaux en Espagne, et appeler de ses vœux sincères, que le goujat envahisse la rue le plus souvent possible et que le boutiquier veille sur le bonheur de la cité.

Aujourd'hui, les révoltes les plus bruyantes ne valent même pas une chronique de faits divers. *À défaut de génie, c'est la révolte qui dicte le vers* - Juvénal - *Si natura negat, facit indignatio versum*. Le goût, c'est de savoir quelle révolte vaut un vers. Le poète *né* est irascible, sans attendre des défis (*genus irritabile vatum* - Horace). Mais *à défaut de génie*, c'est-à-dire de regard, il ne reste que le bêlement d'incompris.

Athènes et Descartes doivent être remerciés pour avoir introduit deux grands principes : la liberté dans la cité et le système dans la philosophie, leurs valeurs sont indubitables. Ensuite, les héritiers épigones les mettent en pratique : les politiciens fondent tout sur le commerce et les impôts, et les philosophes – sur le savoir et la vérité. Le parcours est rarement d'accord avec la source. Ne gardent un contact avec les commencements que les adeptes de la grandeur ou de la poésie, de Gaulle ou Nietzsche.

L'aveu de défaite anime le poète et renforce le politique. Le vaincu, c'est l'homme, c'est-à-dire ses faits et idées. La poésie et la politique, ce sont des triomphes, respectivement, triomphe de l'illusion et triomphe de la réalité.

Vos poètes libres produisent de la poésie d'esclaves. Je préfère une poésie en fers à leurs proses sans vers.

La maturité politique : se trouver, un jour, du côté du censeur ou de la matraque. La maturité lyrique : savoir boucher le cerveau et faire travailler l'oreille. La maturité spirituelle : fêter, un jour, une défaite.

La dégringolade du débat public : de la liberté de croire, à la liberté de voter et à la liberté d'entreprendre – les enjeux, jadis mystiques et politiques, devinrent exclusivement économiques. Les comptables évincèrent les poètes et les tribuns.

L'intellectuel européen rêve d'un mouvement social, qui incarnerait ses *idées*. Et il pense servir la vérité. L'idée n'est intellectuelle que si elle renonce à son incarnation et se contente de réveiller des consciences. L'ingénieur ou l'épicier servent certainement mieux la vérité que l'intellectuel. L'intellectuel est celui qui est sensible à la hauteur des vérités et aux ruses des mensonges : *Nous, entachés de poésie, maraudons de chétifs mensonges sur des ruines* - Chateaubriand - comment s'appelle le mensonge des véridiques ruines ? - château en Espagne !

Ne te chagrine pas trop, que le *Dichter* s'érigea en *Richter* (poète-juge) ; console-toi, que le *Henker* se recycla en *Denker* (bourreau-penseur).

La sobriété démocratique n'inspire pas le poète ; il est emporté par une ivresse despotique. Et la révolution le laissera dans un cachot, dans une nausée, dans un suicide bien réels et horribles. Revenu, par chance, à la démocratie, il se mettra à inventer des cachots, des nausées, des suicides de pacotille.

La poésie n'a pas sa place dans les affaires publiques ; tout y doit être traité prosaïquement, pour empêcher tout prurit héroïque ou utopique se matérialiser dans un massacre. C'est pourquoi à la liberté des fiers (déjà atteinte) et à la fraternité des nobles (hors de notre atteinte) je préfère l'égalité des humbles (à portée de nos bourses) comme le premier souci.

Les hommes nobles, dans leurs recherches de la hauteur, sont souvent attirés et induits en erreur par l'ampleur des actes des princes de ce monde. À la fin, les défauts des cervelles et des bras de ceux-ci, près des horizons, sont pris pour la trahison du firmament des âmes de ceux-là. Platon, B.Gracián, N.Machiavel, R.Debray, dans leurs récits du réel politique, ne nous apprennent rien, leurs chants de l'irréel poétique gardent toute leur rafraîchissante valeur. Ils eurent des rêves, résistant à toute épreuve par l'ingrate et décevante action.

L'histoire nous convainc, que le bonheur des peuples est à confier au boutiquier et non pas au poète. *Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres* – N.Chamfort. Tout despotisme a pour origine un goût pour la poésie. Le règne du marché est le meilleur garant de la liberté.

Toute force centrifuge des hommes est mensonge. Toute force, qui libère chaque particule d'une multitude, est vérité - L.Tolstoï - *Сила сцепления людей есть ложь, обман. Сила, освобождающая каждую частицу людского сцепления, есть истина*. Et ce qui libère pour unir ? Ou ce qui unit pour libérer ? Des vétilles ! N'est vrai que le premier pas, même dans une mauvaise direction ; la grandeur n'est pas dans la direction (Nietzsche), mais dans le commencement, poétique ou héroïque. La direction, c'est tout pas second, expression de la force mécanique, de l'inertie.

Le poète civique et cynique s'égosille sur les intérêts du peuple opprimé,

avant de devenir tyran ou de se mordre les doigts, à cause de ses opinions hâtives. *L'intérêt du peuple est important, ses opinions ne le sont pas* – Berdiaev - *Обязательны интересы народа, но не обязательны его мнения*. Le boutiquier dit l'inverse avant de se faire élire et de se mettre à encaisser ses intérêts. Le bonheur mécanique, vers lequel on tentait de traîner le peuple, devint, pour celui-ci, le seul bonheur compris et désiré. L'opinion court coïncida avec l'intérêt long.

L'union de boutiquiers, autre nom de démocratie, remplit les vitrines et vide nos arrière-boutiques ; l'union de poètes, berceau de toute tyrannie, baisse tous les rideaux et exacerbe toutes les soifs dans les coulisses. *La démocratie est le pire des régimes, sauf tous ceux qu'on a tentés par ailleurs* – W.Churchill - *Democracy is the worst form of government except all those that have been tried from time to time*. Mais sur la scène : choisir librement les paroles du troupeau le plus dense ou être contraint à suivre le souffleur intraitable.

Après la liberté mécanique, voici la beauté mécanique qui s'installe dans les cerveaux des hommes, en absence des âmes. Les impôts et le budget ne sont plus des sujets plus secs, que ce qu'on trouve dans la peinture ou dans la poésie modernes – beaucoup de bruit et aucune musique. Où chercher un bon orphelinat ? *La liberté ne vit qu'au pays du rêve, et la beauté ne va que vers le chant* – F.Schiller - *Freiheit ist nur in dem Reich der Träume, und das Schöne blüht nur im Gesang*.

Chez les hommes, il existent deux oppositions, une profonde - entre les forts et les faibles, et une haute – entre la force et la faiblesse, à l'intérieur de chaque individu. La démocratie amortit et adoucit la première et exacerbe la seconde. La faiblesse humaine, ce sont les rêves - le Bien, l'amour, le lyrisme, et la force humaine, c'est la réalité - le calcul, le savoir, la responsabilité. Le culte de la force réelle tua le rêve.

L'homme de nature est fait pour guetter, chasser, dévorer ; des mutations par la culture lui apprirent à légiférer, à voter, à consommer. Seuls les solitaires, aux appétits et goûts immatériels, se découvrent des ailes invisibles, arrêtent de ramper et cherchent à voler. *Il en est si peu qui savent qu'ils ont des ailes et sont faits pour voler* - Grothendieck - non, les ailes ne poussent que dans l'imagination des poètes, l'humanité prosaïque, ignorant les rêves, en est dépourvue.

Plus on se méfie des rêves de Th.More et plus on se fie aux calculs d'A.Smith, plus assurés sont le progrès économique et le déclin éthique ou poétique. *La race la plus stupide et immonde est celle des marchands* - Érasme - *Est omnium stultissimum et sordissimum negotiatorum genus*. Au pays du robot infaillible, l'intelligence est sans importance et la noblesse – sans pertinence.

La démocratie nous libère de l'Horrible et fait du Vrai (de la Loi) la seule nécessité de nos échanges ; le Beau en dévient superflu ; les rencontres de l'Horrible et du Beau, ces chantiers de l'art poétique, deviennent impossibles. La tyrannie, elle, est faite de l'Horrible qui réveille l'appétit du Beau.

La démocratie est la sobriété de pouvoir. La tyrannie en est l'ivresse, ce qui met sous la même bannière les poètes, les sans-abri, les voyous et les tortionnaires.

Le prestige du politicien français fut dû à la nudité solennelle des *mots* justice et liberté, non accompagnés de qualificatifs prosaïsants et dont se gargarisaient une gauche pseudo-généreuse et une droite pseudo-émancipatrice. L'Union Européenne, en ne parlant que de la justice *sociale* et de la liberté *économique*, dévoila la nudité de la royauté politicienne et

provoqua la déchéance du politique au profit de l'économique.

Il faut beaucoup de siècles, pour qu'une grande nation élabore des valeurs culturelles qui lui sont propres - du lyrisme des chansons à la solennité du sacré. Le multiculturalisme, qui défigura l'Amérique et ravage l'Europe, finit, inévitablement, par l'affaissement de ces valeurs et par le règne exclusif de l'argent, cette seule valeur commune.

La justice, la loi, le bien-être matériel, ce sont des lumières, rendant inutiles, superflues les ombres qui furent la demeure préférée de la poésie, voire de l'art tout entier. La limpide raison économique dicte, désormais, l'évolution des *prix* des ouvrages d'un art agonisant, et l'on ricane des *valeurs* romantiques d'antan.

La proclamation de l'aristocratie du rêve et son opposition à la démocratie du réel sont à l'origine de la philosophie poétique ; on trouve sa naissance dans ce bel aveu : *Mon royaume n'est pas de ce monde* !

La liberté politique est une valeur prosaïque et l'on la conquiert en partant de la liberté d'expression et de la liberté du commerce. Érigée en valeur poétique (*Étoile d'un bonheur enchanteur* - Pouchkine - *Звезда пленительного счастья*), elle restera inaccessible à vos ailes, rognées par des tyrans.

J'eus des rapports assez étroits et confiants avec deux hommes, ayant exercé la même fonction de conseiller politique auprès de Mitterrand et de Gorbatchev, le plus ferme et le plus débonnaire des chefs d'état dans l'histoire de leurs pays, deux fossoyeurs de l'idée socialiste, l'un par la tentative de traduire une belle théorie en pratique prosaïque, l'autre – de traduire en théorie lyrique une pratique abjecte.

Les élites se maintenaient grâce aux poètes et aux philosophes qui en constituaient la quintessence ; leurs valeurs furent inaccessibles aux ploucs, ce qui en empêchait l'invasion de la scène étroite et discrète. Mais depuis que les élites modernes ne comprennent que des journalistes et que la scène élective devint scène collective, l'élite et la masse devinrent indiscernables. *L'élite disparaîtra, quand sa pensée aura pénétré le corps du nombre* – A.Suarès.

Pour des raisons diamétralement opposées, dans les démocraties et sous les dictatures, le métier le plus respecté est, aujourd'hui, celui de policier. Et dire que jadis cette place d'honneur revenait aux poètes, philosophes, scientifiques, musiciens, peintres…

Défortuné, un aristocrate de naissance devenait bourgeois ou manant comme les autres ; anobli, un bourgeois s'adaptait à son nouveau rang sans aucun souci insurmontable. Le ridicule du mythe d'une supériorité innée d'une classe privilégiée se confirme par le désintérêt des dramaturges modernes pour les dieux, les monarques, les courtisans et les chevaliers. Les seuls aristocrates nés seraient les poètes. Lorsqu'il y avait des poètes.

Dans l'immense majorité des cas, les actes de bravoure ou de grandeur politique sont fruits de l'imagination gratuite des tragédiens ou des commentateurs (la naissance de poèmes suit la même trajectoire). P.Corneille appelait ses tragédies - *comédies héroïques*, Tchékhov aurait dû appeler les siennes – *comédies fatidiques*.

À la Russie

Ce rude pays m'ouvrit ses bagnes et ses forêts, ses poètes et ses mouchards, ses grognements et sa musique, sa mathématique et ses casernes. Même sans sa langue, qui est aussi la mienne, je serais resté son fils, sans savoir exactement qui est mon père spirituel. La France, plus attentive, ironique et souple, m'adopta. L'appel du large, que me légua la Russie, se transforma en besoin de hauteur. Ayant appris le vertige de la hauteur, l'humilité de résignation devint une honte agissante. Le goût de vastes panoramas s'effaça au profit des climats exquis et rares. La déraison poursuit l'histoire russe et fournit aux plumes, sortant des sillages rationnels, des instigations au rêve ou à l'invention.

L'Histoire russe s'étend sur quatre continents ; pour certains, ses chapitres asiatique et américain restent sans Histoire du tout : *Jetons dehors la Sibérie ; nous n'avons rien à partager avec elle, car elle se trouve hors de l'Histoire* - Hegel - *Sibirien ist wegzuschneiden. Sie geht uns überhaupt nichts an, weil sie außerhalb der Geschichte liegt*. Ces paroles d'un misérable petit-bourgeois firent pleurer le grand Dostoïevsky dans son bagne sibérien, car, à ses yeux, elles signifiaient la mort du dieu européen, la mort d'une véritable liberté. Il est vrai, que dans mon bagne à moi, où Dostoïevsky se maria, aucun *esprit absolu* ne m'apparut, seules y apparaissaient des *âmes*. Mais ce n'est pas aux Hegel d'écrire l'Histoire des âmes. *La tenace raison d'être était tournée vers la Sibérie des Exilés, vers la Poésie, Exil et Terre de la Fierté de l'Homme* - P.Celan.

Les contes de fées dans la tête et le bagne sous les yeux, ces deux influences, conjointes et capitales, me laissèrent, pour le reste de ma vie, le même message – la vraie vie est ailleurs. Plus tard, je compris, que cette

vision fut aussi l'un des matériaux possibles d'une bonne poésie ou l'un des buts d'une bonne philosophie. *La philosophie authentique est celle du bagne* - Chestov - *Настоящая философия есть философия каторги*.

Russe, avec les romanciers et compositeurs russes ; Allemand, avec les poètes et philosophes allemands ; Français, avec les penseurs et architectes français, - je n'en revendique néanmoins aucune nationalité ; au sein des peuples, je me sens chez moi avec une chanson populaire russe, avec l'étudiant allemand, avec le cuisinier français.

Dans ce chapitre, comme dans tous les autres, mes complices ou compatriotes sont fantomatiques. Je ne pourrais même pas signer comme P.Celan : *Tselan, Russkij poët in partibus nemetskich infidelium*.

J'enchaînai sur les thèmes de mes ex-compatriotes, pour prouver que le *destin des rois maudits* ou le *hasard du général Dourakine* reproduisent la même trajectoire. Ce qui reste vrai après la substitution des rois par poètes et du général par capitaine d'industrie. À moins que l'on se sauve dans le pointillé.

Des leçons de la philosophie allemande sont sortis les nihilistes mystiques (Dostoïevsky, Berdiaev, Chestov) et des images de la littérature française - les anarchistes naïfs (Kropotkine, Bakounine, L.Tolstoï). Les élèves comprirent tout de travers : *La Russie, naïve, mystique, sensuelle, a reçu pour premiers enseignements ceux des écrivains français, immunisés et rompus aux contradictions, et ceux des philosophes allemands, les plus extrêmes dans leurs déductions* – Valéry. Seul, le poète, tendre, sensuel, déchaîné, est resté en accord avec ses notes nationales, mais l'acoustique du russe l'isole de l'Europe.

La paix d'âme, qui ravagea déjà le chevalier français et le romantique allemand, viendra-t-elle à bout du poète et du moujik russes ? *La moisson*

attend encore le Russe. Au cours de ce mûrissement la paix prendra, dans son rayonnement, la place de l'angoisse - E.Jünger - *Dem Russen stehen die Ernten noch bevor. Im Laufe dieser Verwandlung wird Sicherheit, wie vordem Schrecken, von ihm ausstrahlen*.

Ce qui manque cruellement d'exotisme, en Russie, c'est la vie même ; elle y est tristesse muette, souffrance sans fioritures, chant sans phrases. *En Russie, l'amour, c'est de l'exotisme* - M.Tsvétaeva - *Любовь в России — экзотика*. Mais l'essentiel y est exotique ; avec l'amour, ce qui garde ces bigarrures, ce sont : la poésie, le rêve, la mort, c'est-à-dire - l'infini. Dès qu'une frontière surgit, le Russe n'est qu'un pantin.

L'action des hommes engendre une civilisation, celle de Russie est misérable ; le rêve de l'homme constitue une culture, celle de Russie est grandiose. Les Russes ensemble font l'effet d'une horde ; le Russe, sûr de ne pas être vu, est un poète. Ils ne présentent un intérêt pour l'esprit que divisés. Le seul pays, où les raids de Vikings constituèrent un progrès.

Dans quel pays l'intelligence ne s'éploie que dans l'inutile ? En Russie, où la musique, la poésie et la mathématique ne laissent aucune chance aux ponts et chaussées. Le peuple le plus doué de la planète, gaspillant ses dons au vent de l'ivresse, de l'oubli, de la prostration. Mais quelle incapacité pour le calcul concret !

En allemand et en russe, la surabondance de *moyens* morphologiques et rythmiques rend trop facile l'illusion de pensées profondes ou de vaste lyrisme. En français, les *contraintes* stylistiques excluent du Parnasse les inhabitués des hauts sentiers. On reconnaît l'élite par la place qu'elle accorde aux contraintes. Nietzsche et Pouchkine sont d'heureux exemples de l'application de contraintes à la française aux moyens expressifs de leurs langues maternelles.

Les adjectifs traduisent la faiblesse des noms et l'indifférence face aux verbes ; mais la poésie étant le chant de la faiblesse, par un verbe partial, les adjectifs y sont les bienvenus. Sans eux, on peut, en effet, brosser, à grands traits, un arbre inéradicable (verbes-nœuds, noms-branches). Mais d'autres y chercheront des fleurs. Le verbe est l'âme, le nom - la raison, l'adjectif - le cœur. Pouchkine est dans l'harmonie de tous les trois, Lermontov est le verbe, Blok – l'adjectif, Pasternak - le nom.

Le journal me dit presque tout sur l'Europe, presque rien sur la Russie. La musique me dit presque tout sur la Russie, presque rien sur l'Europe. Le roman me les fait entrevoir au même degré. Seule la poésie ne dévoile rien, elle est l'invention même de climats et de paysages.

La poésie peut avoir trois tons dominants : la prière, le récitatif, le gémissement - le souffle voué à la hauteur, à l'étendue, à la profondeur. Le miracle de l'Âge d'Argent russe, au début du siècle dernier, - trois immenses femmes-poètes, qui ont, chacune dans sa tonalité, incarné cet idéal : Hippius, Akhmatova, M.Tsvétaeva.

L'intellectuel européen préfère les sens uniques, il est tout entier dans le déchiffrage du réel. Le Russe l'alterne avec la poétisation du réel : sa dramatisation ou son idéalisation. Le trafic est si dense dans le premier sens, tandis que dans le second la fréquentation tarit.

L'Anglo-Saxon réduit la philosophie à une grammaire, le Français - à une logique, l'Allemand - à une structure, le Russe - à une poétique.

Le philistin et le philosophe allemands, le syndicaliste et l'intellectuel français, vivent dans le même milieu, avec la même vision du bon, du beau, du vrai ; aucun d'eux ne se considère vaincu ou dominé. L'escroc et le poète russes n'ont pas grand-chose de commun, et le premier écrase le second : *Ce pays avait tout pour devenir un paradis de l'esprit, mais il devint un enfer grisâtre* - Brodsky - *Страна обладала задатками духовного рая, а стала*

адом серости.

La conscience nationale russe reproduit les pérégrinations et fluctuations phéniciennes entre trois continents ; on ravit de belles princesses pour subir des invasions, on envoie des éléphants pour affronter des légions. Les Américains font de même avec l'héritage romain, en le personnifiant dans l'image dominante de manager. Les Allemands furent les plus imaginatifs, en réinventant tant de nouvelles Hellades germanisées par pléiades de poètes et de philosophes.

La seule philosophie russe valable, celle de la profondeur de Dostoïevsky ou celle de la hauteur de Chestov ou Berdiaev, est vitaliste et poétique, exactement comme celle de Nietzsche ou de Heidegger, qui retournent vers Héraclite ou Hölderlin et se débarrassent de la lourdeur, sans vie ni poésie, des Kant, Hegel, Schopenhauer.

Pouchkine fut exilé au même endroit qu'Ovide ; à peu près au même moment, Bonaparte, de son exil sur l'île d'Elbe, pouvait apercevoir la Tour de Sénèque, où s'ennuyait jadis son prédécesseur d'infortune ; je visitai les deux sites : l'ambiance à vous étouffer d'ennui ou de vous couper le souffle ; on aurait dû invertir ces lieux, pour que le chantre de l'amour ne laissât pas choir sa lyre et le maître du courage élevât son stoïcisme.

Les poètes européens connurent des illuminations personnelles, les russes - des vertiges dictés par l'époque : la liberté (l'Âge d'Or), l'art (l'Âge d'Argent), la faim (l'Âge du Fer), l'ennui (l'Âge de la maculature).

D'après l'intensité, la sincérité et les penchants de son tempérament, dans quelles autres filières aurait pu s'exercer un intellectuel, qui se préoccupe aujourd'hui, politiquement, des faibles ? En Russie, il serait moine, bombiste ou poète ; en Europe - banquier, représentant en transistors ou promoteur immobilier.

Le théâtre anglais est dominé par le mot, l'allemand - par l'image, le français - par la fioriture, le russe - par un état d'âme. L'art, la poésie, le décor,

l'homme.

Des métèques-clochards, comme P.Celan ou Cioran, sont de rares *promoteurs* des poètes et philosophes russes ; le *marketing* triomphal de leurs homologues américains est assuré par des hordes de professeurs des Business Schools.

En aucune autre langue on ne traduit si bien l'état d'âme qu'en russe. L'allemand est bien doté pour le maintien d'un souffle poétique, l'anglais - pour l'ironie distante, le français - pour l'harmonie délicate, claire et inexplicable.

Aux yeux des Russes, la philosophie *tranquille*, si prônée par les Européens, est la même aberration que la comptabilité palpitante. Aucun Russe ne brilla dans ce métier ingrat ; les meilleures têtes russes s'adonnent au *lyrisme balbutiant des extatiques* (Jankelevitch).

Le génie allemand caresse la pureté romantique et la réduit à la poésie souriante. Trois génies russes, Dostoïevsky, Tchaïkovsky, Tchékhov, se saisissent de la pureté réelle et y découvrent une philosophie sanglotante ; la pureté, chez eux, est condamnée à cohabiter avec la bassesse, le vice, l'évanescence.

Ici, les poètes furent niais et les grands esprits - secs. Le deuxième joug mongol ! Mais, alors, l'humiliation matérielle amena l'indigence spirituelle, tandis que, maintenant, l'humiliation spirituelle fut censée amener le bien-être matériel.

Il n'y a pas de citoyens, en Russie ; en Amérique, il n'y a pas de poètes. Pourtant, les poètes russes sont invités à être, avant tout, de bons citoyens - pour jeter l'anathème sur le régime précédent et chanter des louanges du courant. Et le contribuable américain est incité à devenir chantre - de la liberté d'entreprendre.

L'un des premiers ordres de Hitler, après le déclenchement du plan Barbarossa, fut l'interdiction d'évoquer publiquement les noms des poètes

et des compositeurs russes ! L'une des victimes - le film, soutenu par Goebbels, sur Tchaïkovsky, où un surhomme germanique inculque à l'éponyme éperdu les vertus du travail (comme Rodin à Rilke, ou les metteurs en scène occidentaux aux spectateurs des *Trois Sœurs* ou de l'*Oncle Vania*, où le Russe n'entend qu'un soupir ou un sanglot d'une jeunesse, d'un talent ou d'un amour enterrés), tandis que la Walkyrie d'Eisenstein, centrée sur la compassion, restait sur la scène du Bolchoï.

Reims ou Dresde subissent le sort des vaincus, mais Moscou sort de son incendie, triomphale : *Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions de l'incendie de Troie n'égaleront celui de Moscou* - Napoléon.

En allemand et en russe, *interpréter* (*deuten, толковать*) est une opération primordiale, sans aucun infléchissement par des préfixes ou présupposés ; *représenter* renvoie à une mimesis mentale, tandis que *darstellen/vorstellen* est une mise devant l'âme ou devant la raison (par une image poétique ou concept philosophique) et *представлять* - devant les yeux ou les mains. L'intelligence se remarquant plus souvent dans des tâches représentatives qu'interprétatives, rien d'étonnant que le Français ait plus d'esprit que les autres.

La demande engendre l'offre, ce glacial adage s'applique à la politique et à la poésie avec la même mécanique implacable qu'à l'économie. Mozart, Kant, Napoléon, Hugo furent demandés. La Russie reste la seule exception à cette règle : ni Pierre le Grand, ni Pouchkine, ni Gorbatchev ne furent appelés par personne. Ce sont des miracles, comme tout ce qu'il y a de valable en Russie.

1966, 1970, 1988 – les dates de la mort du dernier poète en Russie, en Allemagne, en France. J'ai beau m'extasier devant la merveille de la sauterelle, je ne peux en conclure, en absence de poètes, que *the poetry of Earth is never dead* - J.Keats. Les poètes traduisaient les concepts en rêves ; nos contemporains réduisirent tout rêve – en concept. Ce n'est plus aux

mânes ou momies de la défunte qu'on rend hommage, mais à ses images de synthèse.

L'intellectuel russe parle de son peuple, l'allemand - de ses poètes, l'américain - de son gouvernement, le français - de soi-même. Peu importe le ton - compati ou maugréant.

Seuls les poètes munissent le ciel de sa hauteur ; seuls les philosophes montrent la profondeur de la terre. La pauvre Russie, privée désormais et des uns et des autres, déambule dans un désert, plat, dépeuplé, figé. *La Russie est la terre des poètes par excellence* – A.Badiou.

Ce qu'elle voudrait

Si mes actions traduisent mes noyaux, mes désirs me portent vers mes limites. Si celles-ci ne m'appartiennent pas, je suis un Ouvert, vivant de l'élan vers des cibles inaccessibles. Dieu se tapit à mes frontières mystiques, et je dois tendre vers Lui avec mes fibres éthiques et mes images esthétiques. Les plus belles des choses, dignes de mes passions, sont couvertes d'indéterminations et d'ombres, ce qui devrait encourager mes rêves et me détacher des actions.

L'ennemi principal du bonheur humain étant le sérieux de l'engagement, je lui préférerai l'ironie du dégagement.

Avec Dieu

Le poète suit le souffle, non les desseins de Dieu. Manier la voile sans souci d'horizons.

La poésie est la traduction du message de Dieu ; le mythe - du message des hommes, donc une traduction de la traduction. La poésie est une chute en déshérence, une supplique lancée à une belle image ou à un bel instant, pour qu'ils s'immobilisent, t'illuminent et t'abandonnent.

Dans le meilleur des cas, le soi connu se verbalisera dans des épîtres ; le soi inconnu a besoin de révélations, pour être entendu. Le travail ou la création : *Le talent travaille, le génie crée* - R.Schumann - *Das Talent arbeitet, das Genie schafft*. Le travail t'attelle, la création te révèle : *La création est une révélation de mon moi, devant Dieu et le monde* - Berdiaev - *Творчество - это откровение "я" Богу и миру*. La poésie, serait-elle l'outil de dévoilement philosophique ? *La philosophie n'a pas le moindre organe pour entendre une révélation* - Heidegger - *Auf Offenbarung zu hören, fehlt der Philosophie jedes Organ*.

Il y a trois sortes de poésie, ayant trois sources totalement différentes, trois lois complètement disjointes, trois langages incompatibles, et pourtant divinement solidaires : ma poésie intérieure, où s'accordent l'appel du bon et l'émotion du beau ; la poésie du monde, où se devine un majestueux Créateur ; et, enfin, la poésie qui sort de ma plume, de mes notes ou de mon pinceau - de ma création, qui achève cet anneau mystérieux. Il doit y avoir un méta-langage, un méta-opérateur, qui sacre cette relation ternaire, que la raison refuse et l'âme salue.

La poésie est l'étoile, qui mène à Dieu rois et pasteurs – Hugo. L'étoile désignant le vainqueur, pour que le rimeur ne se trompe pas de timbre ! Et tout cela pour se retrouver nez à nez avec des tyrans et des manants ! Autant rester dans sa propre crèche et en appeler à la résurrection du verbe désintéressé.

Ce qui est nécessaire à la superstition (qui est une religion du chœur) est suffisant pour la religion (qui est une superstition du cœur). *La poésie - nécessité superstitieuse* - Nietzsche - *Poesie - abergläubische Nützlichkeit*.

Le poète serait un fakir solitaire, devant un cobra sans fin, en train d'extraire de sa flûte les mélodies, qui projetteraient le reptile le plus haut possible. *L'ambition de la religion du poète n'est pas de dompter l'Infini pour des fins domestiques. Elle est la musique, qui nous distrait de nos pensées* – R.Tagore.

Les hommes entendirent les injonctions du Seigneur : *Lève les regards vers les cieux et compte les étoiles* - ils désapprirent à baisser les yeux et s'adonnèrent au calcul, et non pas de ce qui fait briller, mais de ce qui brille. *La poésie est la hauteur cachée dans l'herbe ; il suffit de s'incliner pour s'en apercevoir* - Pasternak - *Поэзия - высота, которая валяется в траве ; надо только нагнуться, чтобы её увидеть*. Plus bas sont mes yeux, plus haut est mon regard. Dieu est recherché près des autels ou des bibliothèques, tandis qu'il y a plus de chances qu'Il se manifeste dans l'herbe.

L'Esprit et le Verbe, c'est tout ce qui me reconnaît pour Père. Quand le Verbe est *vers* Dieu, je suis dans le vers ; quand Il est Dieu Maximus, je suis dans la maxime. Et l'Esprit m'enveloppe d'un fond de silence.

La poésie est le sacrifice du connu, et même de l'inconnu, pour sacrer l'inconnaissable. Mais il faut savoir ériger des autels, maîtriser le feu et,

surtout, créer des divinités inexistantes et crédibles.

En littérature, comme en théologie, un chef-d'œuvre doit son assise au poète, au philosophe et au citoyen, qui sont en nous : dans l'étendue des mythes, la hauteur des élites, l'épaisseur des rites.

Parfois, dans les écrits judéo-chrétiens, l'auteur-marchand emboîte le pas aux auteurs-poètes : *La balance fausse est en horreur au Seigneur, mais le poids juste lui plaît* - la Bible. Il ne sera donc jamais du côté des inventeurs de mesures nouvelles. Ce n'est pas faute d'avoir de bonnes balances, chez les marchands du Temple.

Pour le fuyard des rigueurs scientifiques et le persécuté par l'imaginaire philosophique ou physiologique, la prière poétique reste l'ultime refuge, l'ultime séjour, renouvelable par la police céleste, avant l'expulsion vers le végétal ou le minéral. *La foi chrétienne est le refuge dans la plus haute détresse* - Wittgenstein - *The Christian faith is a man's refuge in the ultimate torment*.

Deux choses, surtout, me rendent le personnage de Jésus sympathique : sa hargne contre le marchand et le riche - *le Seigneur renvoie le riche les mains vides* - et l'état d'exil - *le Fils de Dieu n'a où poser la tête* - qu'il crée presque artificiellement et où il se complaît. (Que ce soient les attitudes de racketteur ou de brigand - tout regard poétique est une faute juridique !)

La plus glaciale des indifférences s'appelle platitude, et la caresse, à l'opposé de la platitude, est à l'origine de l'amour, de la musique, de la poésie, de la conscience. *Une caresse brise la glace infinie du monde - telle est la leçon merveilleuse du Christ* – F.Iskander - *Космический холод мира преодолевается лаской. В этом чудо учения Христа*. Dommage que le Christ se soit arrêté sur le seul premier domaine, à moins que les autres ne soient

que des expansions du premier.

J'ai presque de la tendresse pour la religion chrétienne, puisqu'elle est, en Europe, le dernier refuge de la poésie. Celle-ci est, en effet, chassée de la philosophie, de la littérature, de l'amour humain et de l'amour divin. La poésie est un état de suspension ambigüe entre les abstractions mystiques et les rites mécaniques, ces deux extrêmes, dans lesquels se vautrent les autres religions.

Il faut reconnaître, que le corps n'est que notre surface, notre profondeur étant confiée à l'esprit et la hauteur - à l'âme ; mais toutes les deux, pour se rester fidèles, doivent passer par un sacrifice corporel, tel Dieu le Père et l'Esprit Saint, devant la Croix expiatoire, où expire le Fils. Et la poésie est une imitation de la Passion : *De leur hauteur, les âmes pleurent le corps, qu'elles viennent d'abandonner* – F.Tiouttchev - *Души смотрят с высоты на ими брошенное тело*.

Aucun fil - matériel, factuel, spirituel - ne nous relie plus aux sources des religions actuelles. Un Éthiopien, aujourd'hui, est sans contredit plus près du Chrétien originel que nous. Nos théologiens ne peuvent être que poètes, de gré ou de force, doués ou débiles - la théologie de la grammaire. Et tout sérieux dogmatique est ridicule - la grammaire de la théologie. *Dieu n'a pas de religions* – M.Gandhi.

Imagine que tout le baratin biblique est définitivement expurgé de toute trace de surnaturel. Quels nouveaux dieux, quels nouveaux miracles, quelle nouvelle théodicée se fabriquerait l'homme moderne ? En termes de champ, de polarité, d'antimatière… Quelle chance que nos dieux furent concoctés par des sauvages ! Tant de poètes, de musiciens et de peintres y répondirent. Aujourd'hui, les seules réactions viendraient des laboratoires d'astrophysique.

La poésie est incompatible avec l'humilité et la compassion, ces valeurs chrétiennes ; elle est fierté et souffrance sacrée, elle est païenne. Quand le feu des autels parvient jusqu'aux dieux, ils accordent aux mots poétiques immolés des réincarnations ou des résurrections, dans un genre prosaïque. La poésie engraisse la prose.

Le sacré des dieux, le pathos des héros, le délire des solitaires ne peuvent plus porter le message moderne, devenu *algorithmique*. Le vulgaire bâillonna le héros et apprit aux dieux à parler sa langue. Et regardez le bonheur des peuples, qui se passent de héros, tout en représentant les héros d'antan en innovateurs méritants et en proclamant héros moderne tout gagnant monétaire. Après les langues divine, poétique, sociale, nous ne communiquons plus qu'en quatrième langue, celle des robots.

Le poétique et le sacré furent les premiers symboles que l'homme coucha sur papier. *La première langue a dû être hiéroglyphique, pour les caractères sacrés, la deuxième, symbolique, pour les caractères héroïques, la troisième, épistolaire, pour les caractères conventionnels* - G.B.Vico - *La prima lingua - geroglifica ovvero per caratteri sagri, la seconda - simbolica o per caratteri eroici, la terza- epistolare o per caratteri convenuti*. Ces trois étapes, niveaux ou états – divin, poétique, humain - furent fusionnés par Nietzsche dans l'éternel retour, où cohabitent la mort de Dieu, la réduction de la vie à l'art, le surgissement du surhumain comme du vrai divin.

Rien n'est sacré d'avance, on le devient. Le sacré, c'est un bruit de la vie, devenu musique par une intervention poétique. Ce sacré élitiste devient universel, lorsque le poète est doublé d'un penseur, pour non seulement nommer le sacré (Heidegger), mais y déceler de l'essence de la vie.

Le sacré rôde autour de notre âme, la soulève en hauteur et la fait chuter en la chargeant de noms et de dates. Pourtant, *le penseur dit l'être ; le poète*

nomme le sacré - Heidegger - *der Denker sagt das Sein ; der Dichter nennt das Heilige* - puisque le nommage poétique passe par la métaphore et non pas par le nom. La poésie (re)nomme, la philosophie (dé)sacralise n'importe quel nom. La philosophie éloigne, la poésie rapproche : *la vérité de la poésie réside en maintien de la proximité* – H.Gadamer - *die Wahrheit der Dichtung bringt solches Halten der Nähe zustande*.

Parmi mes contemporains, je n'en connais pas un, qui serait plus touché, plus attiré par le sacré que Cioran, mais les hommes voient en lui un blasphémateur arrogant. Peu de poètes m'ont apporté autant de joie de vivre parmi des fantômes que Cioran, mais les hommes ne voient en lui qu'un éteignoir de tout enthousiasme. Quel siècle de taupes !

La vérité sacrée ou le sacré véridique n'émeuvent ni convainquent que l'idiot du village. La religion ne crée que dans le rite, et la philosophie - que dans le sophisme. *Pour la religion n'est vrai que le sacré ; pour la philosophie n'est sacré que le vrai* – L.Feuerbach - *Der Religion ist nur das Heilige wahr, der Philosophie nur das Wahre heilig.* Le sacré et le vrai réunis ne s'entendent que chez le poète.

Trois niveaux de l'expérience de l'absence de Dieu : la banale – le *constat*, que, depuis que la vie existe, Dieu n'est jamais intervenu dans les affaires des hommes ; la philosophique – la *compréhension*, que la nature est néanmoins divine ; la poétique – la redécouverte ou la *création* du sacré dans les sentiments et les pensées des hommes.

La philosophie n'aurait aucun sens, si l'on déniait à la vie le sacré (toujours inexistant dans le réel) et le terrible (bien existant partout, même dans le réel) ; prière et testament sont donc les contenus les plus naturels d'un discours philosophique et dont poésie serait la forme. Mais les philosophes cathédralesques d'aujourd'hui commencent leurs litanies par une désacralisation quolibetale. Je préfère un testament non suivi d'un héritage

à *l'héritage, qui n'est précédé d'aucun testament* - R.Char.

Il n'y a pas de formes sacrées ; le sacré ne gît que dans le fond. La poésie : par la hauteur de la forme faire ressentir la profondeur du fond sacré.

Le temps de détresse : le déjà-plus des dieux en fuite, le pas-encore des dieux, qui débarquent - Hölderlin - *Die dürftige Zeit : das Nichtmehr der entflohenen Götter und das Nochnicht der Kommenden*. C'est un temps béni, où, enfin, le poète pourrait préparer le vide, où retentiraient les voix des nouveaux dieux. D'autres ne font que couvrir les murs de pieuses images, en remplir l'espace de litanies ou ériger des toits, nous séparant des étoiles. Ce vide est un silence sacré, une pureté habitée.

Pourquoi Dieu a-t-Il créé le lyrisme ? Ne savait-Il pas que l'homme se détournerait de toute musique et se vautrerait dans le calcul et l'avarice ? Un cynisme inconscient règne dans les têtes des hommes, qui ne rêvent plus que de diriger d'autres hommes et de posséder un joli compte en banque.

Dieu ne nous envoya aucun indice du sens de Sa création ; face au monde réel ou imaginaire, c'est à l'homme lui-même qu'il appartient d'en déterminer la hauteur ou la bassesse, la profondeur ou l'étendue, la grandeur ou le poids, la largesse ou le volume. *L'homme est la mesure de toutes les choses, de celles qui existent et de celles qui n'existent pas* - Protagoras. Mais seul l'homme de la démesure produit de bonnes unités de mesure. L'homme est plutôt le choix des échelles que la mesure même. Les choses, qui existent, prirent du poids, sous forme de marchandises, elles deviennent souvent la mesure des hommes. Les choses, qui n'existent pas, n'intéressent plus que le poète, qui les trouve dans son soi inépuisable.

La musique serait la meilleure illustration de ce qu'est une incarnation : on n'y sait plus si Dieu s'y incarne dans une substance humaine, où l'homme

s'élève jusqu'à l'immortalité divine. *La musique est une incarnation de la beauté* - Karajan - *Musik ist eine Verkörperung von Schönheit*, d'autant plus fidèle que la vraie beauté, comme la vraie musique, est mélancolique : *Un voile mélancolique enveloppe la Beauté, mais ce n'est pas un voile, mais le visage même de la Beauté* - B.Croce - *Un velo di mestizia par che avvolga la Bellezza, e non è velo, ma il volto stesso della Bellezza*.

Le côté poétique des questions philosophiques les laisse souvent prendre pour religieuses, ce qu'elles ne sont que dans la recherche de consolations, ce premier chapitre philosophique, le second étant la musique des rapports entre la réalité, la représentation et le langage. Orphée semble être la figure la plus emblématique de cette philosophie. Il n'y a donc pas une, mais deux philosophies premières : l'éthico-religieuse et l'esthético-scientifique.

Le premier mérite de l'au-delà est qu'il n'existe pas, ce qui permet au bon créateur de le réinventer, à la place du Démiurge, faiblard ou cachottier. Il y a des malins, des anges, pour qui l'en-deçà et l'au-delà ne forme qu'une grande unité. Ange est le nom qu'on donne à celle des bêtes, qui vit davantage de ses barreaux que de ses terreaux ; elle prouve sa liberté par le respect des contraintes mystérieuses et non pas par la connaissance des buts problématiques ; elle reconnaît ne pas se connaître ; elle *devient* le soi connu, tout en voulant *être* le soi inconnu, être messager de ce qui n'existe pas.

La poésie, c'est l'art de suspendre le regard, avant qu'il n'atteigne l'objet du délit, le mot viril. *La poésie est un exhibitionnisme, qui s'exerce chez les aveugles* – Cocteau. C'est devant Dieu, ce grand muet et peut-être même ce grand aveugle, qu'il faut exercer notre virilité.

Dans les bouteilles, qu'avait bénies le mot, le message promet plus d'ivresse que le breuvage, même d'appellation contrôlée. Ne jalouse pas les

bouteilles pleines – pleines d'idées, de messages, de liqueurs, et qui ne sont bonnes que pour les épiceries. Et que vive le vide salutaire du mot, où le poète invite Dieu à agir !

Ni le mot-signe ni le mot-image ne peut s'incarner en chose, à moins qu'un Esprit pénétrant en conçoive un Verbe, qui ne nous renverrait qu'à la Chose divine, au Créateur, dont le nom prononçable est Poésie, écriture intemporelle, et que les hommes abaissent jusqu'à la prose historique, aux saintes écritures (et même, d'après Heidegger, jusqu'au bavardage : *Logos - Prosa – Gerede*).

Le poète qui brandit ses *idées*, que lui inspirent des faits, est plus terne que le scientifique qui crée ses mots, pour peindre des faits. Dans un fait, ce qui compte, c'est le langage de son énonciation. Les idées naissent auprès de Dieu, ne séjournent que dans le langage, elles effleurent les têtes et se moquent des faits.

Quand le feu des autels parvient jusqu'aux dieux, ils accordent aux mots poétiques immolés des réincarnations ou des résurrections, dans un genre prosaïque. *La poésie est le sacrifice, où les mots sont victimes* – G.Bataille. La poésie engraisse la prose.

Mon vrai cœur est peut-être mon imagination, comme mon esprit est mon goût, et mon âme - mes larmes. Mais seul le poète a le droit de prendre les seconds pour les premiers. Ou les fusionner comme le Dieu de St-Augustin, qui aurait vu la flamme divine dans l'homme sous forme de cette magnifique triade : *l'intelligence, le goût, le désir*.

Mon vote va au boutiquier, mon désir à l'amoureux, mon regard au philosophe, ma honte à l'ami, ma pitié au faible, mon ironie au fort, mon mot

au poète, mon silence à Dieu.

Dommage que, pour s'adresser à Dieu on ait besoin du langage de la foi. Comme, pour se tourner vers la poésie, - d'en appeler aux mots. Ou, pour montrer l'amour, - de s'abaisser jusqu'aux gestes.

S'est-il passé quelque chose de surnaturel, à un moment bien connu, au mont Sinaï, à Bethléem, à Médine ? La seule question sensée, à adresser à la foi du charbonnier. Tout le reste relève de la poésie, qu'elle ait une coloration eschatologique, mystique ou rituelle. Les questions de la création, du mal, de la liberté, du salut n'ont aucun rapport avec les religions populaires. Rien ne se révèle dans ni par l'Histoire. Dieu n'imprime en nous sa présence que s'Il ne s'exprime pas : *Dieu est une parole inexprimée* - Maître Eckhart - *Gott ist ein unausgesprochenes Wort*.

De la superstition vaincue et dévitalisée, l'esprit lyrique veut garder *sa musique et son encens dans les funérailles* (E.Renan), l'oreille et l'odorat. Les superstitieux basiques la réduisent, en fait, au toucher dans les *épousailles* et au goût dans les *ripailles*. Les ironiques s'en détachent par le regard, hors les *canailles*. Tout est question du *bon* sens.

C'est par le chemin de l'immanence que l'Asiatique approche de Dieu, tandis que l'Européen l'attend sur les sentiers de la transcendance. La lumière versée vers l'intérieur, l'immobilité, l'exercice du regard ; ou vers l'extérieur, la création, l'exercice de l'esprit. De leur rencontre fortuite, hors des méridiens, naît l'ego poétique ou phénoménologique (l'immanence de la transcendance des Chinois ou *la transcendance - caractère d'être immanent, qui se constitue à l'intérieur de l'ego* – E.Husserl - *Transzendenz ist ein immanenter, innerhalb des ego sich konstituierender Seinscharakter*).

La prière, c'est l'étincelle d'une lumière sans retour, l'étincelle, qui possède le don d'approfondir le regard, quand il est suffisamment embué. *Mon unique prière appelle l'approfondissement ; lui seul peut me conduire de nouveau vers Dieu* – Ch.Morgenstern - *Mein einziges Gebet ist das um Vertiefung. Durch sie allein kann ich wieder zu Gott gelangen*. En hauteur, il n'y a que des idoles, dont se repaît le poète et s'inspire le philosophe.

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (Cocteau).

Certes, Dieu jette plus d'ombres dans la nature qu'Il n'en projette de lumière. Mais la philosophie a aussi peu de chances de L'en chasser - ou de Le tuer ! - que la géométrie - d'éliminer la beauté de la peinture, l'acoustique - de la musique, la grammaire - de la poésie. La raison, sans l'étonnement primordial, n'est plus de la raison, ou bien de la raison basse, tandis que *la plus grande hauteur accessible à l'homme, est l'étonnement* - Goethe - *Das Höchste, wozu der Mensch gelangen kann, ist das Erstaunen*.

Le sage n'a besoin de mythes que pour illustrer le logos initiatique ; le vilain n'a besoin de logos que pour légitimer le mythe profanateur. Le logos est une rencontre féconde entre l'esprit et le verbe : *La proximité, faisant se toucher la poésie et la pensée, s'appelle mythe* - Heidegger - *Die Nähe, die Dichten und Denken in die Nachbarschaft bringt, nennen wir die Sage*.

Même débarrassés de toute transcendance, la foi mystique et le regard poétique trouveront toujours assez de ressources dans la réalité sans voiles ; quand le Dieu profond des apparences est mort, ressuscite celui de la réalité, le haut.

Les poètes inventèrent les dieux, les moutons les mirent aux temples ; les

poètes comprirent pouvoir s'en passer, les robots se crurent libres. Virgile se trompe dans sa chronologie : *De Jupiter commença la muse* - *Ab Iove principium musae*. Et puisque le terrible précède ou suit le poétique, c'est Pétrone qui a raison : *La terreur donna au monde ses premiers dieux* - *Primos in orbe deos fecit timor*.

Dieu est mort, puisque l'homme apprit la sage parole et désapprit le chant fou : *Dieu serait l'excitation et la terreur de la folie humaine* - Nietzsche - *der Gott wäre der entzückte und entsetzte Wahn der Menschen*. La poésie, la musique, le rêve ne sont que des folies nous sauvant de la solitude ; Dieu, c'est l'impossibilité de la solitude du chant ; tandis que ni la parole, ni même le cri, ne m'ouvrent plus à l'écoute divine. Non, Dieu du chant, de l'intensité, qui n'est pas la force, ce Dieu n'est pas mort ; s'Il l'était, je serais condamné au soliloque ; une sensation impossible pour tout créateur de mélodies.

Le plus grandiose, dans le dessein divin, est que les miracles de la matière, de l'esprit et de l'âme sont du même degré ; on hésiterait d'en dresser la préséance (ce que tenta, sans conviction, Kant : *Le monde est un animal, mais son âme n'en est pas Dieu* - *Die Welt ist ein Tier : aber die Seele desselben ist nicht Gott*).

L'impensable et l'indicible nous sont plus proches que toute action, tout discours ; paradoxalement, c'est le triomphe suprême du mot, la poésie, qui nous en apporte la certitude ; la poésie serait une voix, qui fasse sentir le silence de Dieu. Sacrifices et fidélités en apportent d'autres preuves.

Personne, ni le scientifique, ni le philosophe, ni le théologien, n'est plus près de Dieu que le poète. Ce que St-Augustin, Spinoza, Kant, les prix Nobel ou Fields développent autour de l'essence divine est d'un ridicule accompli et lamentable, tandis que l'intelligence divine est enveloppée par tout bel élan

poétique, gratuit, incompréhensible et noble.

La philosophie s'intéresse à ce qui, tout en étant vrai, n'admet pas de règle, c'est-à-dire au religieux ou au poétique ; c'est pourquoi la religion est une poésie de la philosophie.

La pensée vivante est la pensée des commencements, cette poésie naissante ; la pensée soi-disant religieuse (oxymoron !), qui se tourne vers les fins ultimes (par exemple, *Endzweck* de Heidegger), est de la poésie sans élan.

L'athée pieux s'appelle agnostique ; l'agnostique, qui ne fait que penser, devient athée ; l'agnostique intelligent et sensible devient nihiliste. Le nihiliste s'attache à ce qui n'existe pas - une attitude poétique ; l'athée nie ce qui n'existe pas, ce qui est bien plat.

Techniquement, la religion se maintient surtout grâce au langage d'outre-tombe qu'emploient les prédicateurs. Et puisque le besoin d'absolu par les moyens du langage, est le souci commun du poète et du philosophe, ils se placent, eux aussi, sur le terrain des croyants. *Si vous essayez d'unifier la poésie et la philosophie, vous n'obtiendrez rien d'autre que la religion* - F.Schlegel - *Versuchet ihr Poesie und Philosophie zu verbinden, und ihr werdet nichts anders erhalten als Religion*.

La nature est divine, mais Dieu n'est certainement pas naturel - telle peut être la réplique à nos contemporains, pour qui le monde n'est ni divin ni naturel, mais exclusivement - mécanique ; ce qui, à son tour, est à l'opposé de *deus sive natura* (Spinoza – l'Horloger confondu avec Son horloge) et de *aut deus aut natura* (L.Feuerbach – aime l'horloge ou l'Horloger). Jadis, le poète discourait sur les *merveilles* de la nature, et l'on aboutissait tout

naturellement à Dieu ; aujourd'hui, le robot discourt de Dieu comme s'il s'agissait des *faits* de la nature.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi* - Rilke - *Ich bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

Dans les affaires des religions officielles, le dernier mot aurait dû appartenir au savant : historien, biologiste, physicien, et non pas aux *enfants* ou poètes. C'est le savant qui touche au *rêve* divin, mais c'est pour l'*interpréter*, dans un modèle scientifique, et c'est le poète qui s'occupe de l'*activité* divine, mais c'est pour la *représenter*, dans un modèle artistique. Le plus grand mystère est la rencontre de la Beauté et de la Bonté, dans le dess(e)in divin.

La volonté du Créateur est double : pour mesurer le visible, le compas suffit ; pour sonder l'invisible, le géomètre doit céder sa place au poète. Malheureusement, ceux qui pensent avoir cerné la volonté divine ne maîtrisent ni l'algorithme du géomètre, ni le rythme du poète.

Comme la poésie est une haute religion des non-croyants, la religion est une basse poésie des non-poètes.

Dieu est autant dans les opérations que dans les opérandes, et pour en

apprécier des invariants et noyaux, c'est-à-dire la hauteur et la profondeur, on n'a pas besoin d'être un bon géomètre - un bon altimètre de l'âme ou une bonne sonde de l'esprit suffisent. Le chemin, qui mène à Dieu, est fait de métaphores et de théorèmes ; il est inaccessible aux non-poètes et aux non-mathématiciens. Et la mathématique ne serait que la poésie des idées logiques (A.Einstein : *die Mathematik ist die Lyrik der logischen Gedanken*).

Nous portons en nous une métrique objective, selon laquelle nous sont lointains – le savoir, la femme, Dieu, et nous sont proches – la poésie, le bien, la noblesse. L'ignominie de notre temps est que le lointain soit désormais conçu comme familier et transparent, et que le proche ne soit plus perçu du tout par notre regard myope. Un monde sans lointains, un monde avec familiarité mécanique, sans proximité organique.

L'entrepreneur ou l'ingénieur est certainement plus près du dessein de Dieu que le poète ou le fou. Question d'intérêt qu'on porte aux appels patents ou aux appels latents, retentis en amont ou en aval des oreilles.

Une bonne gymnastique, pour entretenir ta liberté : avoir le culot de dire 'non' à Dieu et 'oui' aux hommes. C'est tout ce qu'attendent les inquisiteurs des hommes ! Le poète hérétique dit *oui* à Dieu et *non* aux hommes ! Mais le vrai poète est homme de foi.

Les trois hypostases chrétiennes sont étrangement peu solidaires entre elles et semblent même s'ignorer complètement. On peut dire la même chose de la trinité humaine : l'intelligence, la création, la noblesse, qui vivent en toute indépendance les unes des autres. En imaginer l'unité est un exploit des théologiens ou des poètes : *Celui qui connaît, celui qui crée, celui qui aime, c'est tout Un* - Nietzsche - *Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins*. Qu'est-ce qu'un homme ? - sa foi ! Le surhomme est l'homme trinitaire.

Les seules hérésies, aujourd'hui, touchent au rituel et laissent se pétrifier le sacramentel. La vie en gagne, l'esprit y perd. Les convictions inventent des bûchers, le doute - des sacrements. Au-dessus des deux se trouve le regard ; lui, il lit des mystères (ce beau nom poétique grec, soumis à la prose latine, fut traduit par *sacrement*).

C'est une entreprise vaine du poème que de défier l'immortalité ou la souveraineté divines et de croire peser plus que l'airain. L'airain se fait creux, sous le suffrage de l'espace ; la souveraineté est soumise aux droits des dieux, ce suffrage dans le temps.

La musique, et non pas la vérité, nous conduit à Dieu. Je soupçonne, que la vérité de Dieu est dans la musique. Et si l'on s'égare aujourd'hui, c'est que tous les chemins en sont dépourvus et ne sont tracés que par la vérité des hommes.

Le mystère – une perplexité et une admiration, que la connaissance ne réfute pas et que la foi, peut-être provisoire, bénit. De notre regard sur la vie, il faudrait bannir la religion et garder la foi et le mystère. Pourtant, Nietzsche et L.Tolstoï formulent une religion sans foi ni mystères. L'aigle et la colombe manquent de dons de la chouette. Mais à la religion de la tête ou à la religion du cœur il faut préférer, au moins, la religion de l'âme, la poésie.

La poésie ravit la prière à la vue des choses et se libère de la recherche d'oreilles. *La poésie, qui approche de la prière, est supérieure et à la prière et à la poésie* – Cioran.

La bonne philosophie (comme toute poésie) peut se passer de concepts de

vérité, de savoir, de nécessité. Les mauvaises, l'académique ou la religieuse, par pédantisme ou fanatisme, en sont surchargées, en abusant de philologie ou de misologie. L'académique, au moins, les loge dans l'esprit libre, critique et initiatique, proche de l'universel ; la religieuse leur trouve l'appui dans l'âme servile, dévouée aux Écritures. La croyance achève le parcours profond du sage ; elle précède l'errance superficielle du sot.

Dieu réserve aux hommes ordinaires son regard courroucé, pour leur inspirer la peur et le remords ; mais Il leur refuse et l'oreille et la bouche. Pour les amoureux et les poètes, Dieu n'est ni sourd ni muet. À l'amoureux Dieu dicte les caresses, au poète - les mélodies. Traduire ce que n'entend personne d'autres est leur métier commun. *Les poètes ne sont que les interprètes des dieux* – Platon.

Nos sens esthétique et éthique portent, sans doute, quelques microscopiques traces d'une évolution naturelle, mais la beauté et l'harmonie fabuleuses de la matière, inerte et vivante, et la sensibilité inexplicable des esprits témoignent d'un prodigieux Dessein divin. Plus qu'un ingénieur, le Créateur fut un poète ! *Ce que nous appelons nature est un poème énigmatique, au sein d'une merveilleuse écriture* - F.Schelling - *Was wir Natur nennen, ist ein Gedicht, das in geheimer wunderbarer Schrift verschlossen liegt*.

Le mystère est une réalité du scientifique, un rêve du philosophe, une étoile du poète. *L'âme du poète est orientée vers le mystère* - A.Machado - *El alma del poeta se orienta hacia el misterio*.

Croire en Dieu *connu*, en Europe, ce fut entretenir fanatisme, hypocrisie, lyrisme, mais ce sont, très exactement, les piliers de l'art occidental ! L'annonciation de la mort de Dieu accélérera donc la mort de l'art ; à l'artiste, palpitant au milieu de ses hyperboles et paraboles, succédera le

robot elliptique, rationnel, honnête, sans états d'âme.

Dieu, Lui aussi, a peut-être un cœur, une âme, un esprit. Être divin consisterait à te rapprocher de l'une de ces hypostases – l'amoureux, le poète, le penseur. Tenter de les embrasser, toutes les trois à la fois, serait tenter d'être philosophe.

Dans l'Ironie

L'ironie est la même déviance de la fonction première de l'esprit, comme l'oreille qui façonne un poème, ou les yeux qui sécrètent une larme.

Plus d'ironie condense la poésie, mais plus de poésie peut faire évaporer toute ironie.

Deux sentiers opposés attirent et mènent aux sommets de la vie : la poésie et l'ironie. Une fois au-delà des nuages, surchargé de vertiges, on est prêt à redescendre dans l'abîme. Déboussolé, on dévale par l'autre versant : dans l'ironie qui désaimante, dans la poésie qui électrise. On se vide.

La poésie introduit la règle ludique dans le concours de couleurs de l'imagination ; l'ironie est un arbitre, qui met à égalité le vainqueur et le vaincu, avant qu'ils ne rejoignent la grisaille de la vie, où le jeu est minable. L'ironie et le jeu devraient surtout soigner leur premier enfant étymologique - l'*il-lusion*, l'art de capitulations devant le réel. La philosophie, en nous apprenant, lourdement, à mourir ou à vivre, néglige de nous apprendre à jouer, légèrement.

La seule hauteur accessible à la philosophie est celle que lui procure la poésie ; et l'ironie est ce qui prévient l'emploi d'unités *profondes* pour mesurer la hauteur. *Seule la poésie peut, grâce à l'ironie, s'élever jusqu'à la hauteur de la philosophie* - F.Schlegel - *Mit der Ironie kann sich nur die Poesie bis zur Höhe der Philosophie erheben*. Se réduire au regard ou souffle, c'est éviter qu'on ne te traite en baudruche qu'on dégonfle par une piqûre d'ironie ou de poésie.

L'ironie du mot est la dernière poche de résistance de la poésie. Son premier refuge est parmi les vocables : *muse, idée, ciel* ; le deuxième - en situations : *château, combat, solitude* ; le troisième - dans les attitudes : *obscurité, musicalité, intellectualité*. Si, au bout de ces pérégrinations, on ne débarque pas auprès de l'ironie, c'est qu'on s'égara en route.

Les pensées, dans la poésie, ne sont que des ruses d'acoustique. La poésie, dans les pensées n'est qu'aveu d'impuissance. *La poésie cesse à l'idée. Toute idée la tue* - Cocteau.

La vie t'apprend la navigation, la philosophie - la gestion du naufrage, la poésie - l'art de confier à une bouteille aléatoire et providentielle le vertige des fonds ou l'horreur des crêtes. L'ironie te cloue au rivage.

Les thèmes abordés sont les mêmes chez tous les philosophes. Ce qui distingue ceux-ci, c'est la répartition de ces thèmes par type d'approche ; il y a trois approches possibles : le sérieux, l'ironie et l'exercice de talent littéraire. Le sérieux ne méritent que la souffrance et le langage ; l'ironie doit dominer, pour aborder la sagesse, le savoir, la vérité, l'être ; enfin, pour manifester nos goûts dogmatiques ou nos dons sophistiques, nous chanterons la poésie, la liberté, la fraternité, la grandeur. Le sérieux doit être vaste, l'ironie – profonde, le milieux des exercices doit se situer en hauteur.

La manie des faibles d'esprit de parler de *puissance de la pensée* ; je parcours la liste de ceux qu'on décore de cette qualité douteuse et je vois tout de suite leur point commun – l'absence de toute ironie dans leur écriture. Pour en parler un peu plus sérieusement, je dirais qu'une pensée est d'autant plus puissante qu'elle exhibe davantage d'ironie philosophique pour elle-même et, surtout, qu'elle subisse avec succès l'examen par une ironie des poètes.

Dénoncer la tyrannie de la raison est aussi ridicule que s'acharner contre la grammaire, que même le poète respecte. La raison est la grammaire inconsciente d'une conscience poétique.

Don philosophique : laisser de bonnes questions sans réponse ; don poétique : laisser de bonnes réponses sans question ; don logico-ironique : ne s'intéresser qu'aux questions contenant leurs propres réponses, comme une équation contient en elle-même ses solutions (à chacun ses domaines de valeurs, ses lemmes et ses interprètes). Et R.Musil - *Que tes réponses aient l'exigence du philosophe et l'art de poser les questions - du poète* - *Habe in den Antworten das Anspruchsvolle des Philosophen und die Fragestellung des Dichters* - commet une gaffe !

Progrès du savoir : après *Astrologie à la portée des duchesses* on écrira *Comptabilité à la portée des poètes*. Le syllogisme poétique éteignant le dernier astre.

L'œuvre est souvent un résidu d'un travail de manœuvre. *Le meilleur charpentier est celui qui fait le moins de copeaux* - proverbe allemand - *Das ist nicht der beste Zimmermann, der viel Späne macht*. Les poupées russes seraient peut-être un bel exemple de cette économie. En poésie, hélas, plus il y a de copeaux plus pleine est l'œuvre.

Choisir pour adversaire, en fronçant les sourcils, Salomon – telle est l'attitude des minables rebelles ; se résigner au rôle de Jacob et affronter l'ange – telle est la pose de poète, qui ne s'effarouche pas à la vue des sabots ou des ailes et accepte d'être plutôt boiteux d'extrémités qu'aveugle de cœur.

L'ange se présenta en rêve à Socrate (et que celui-ci prit pour le Démon,

son véritable soi inconnu) et exigea de lui d'*écrire de la musique au lieu de la philosophie*. C'est pour cela peut-être qu'il n'écrivit rien, privé de don poétique, puisque la goétie écrite s'appelle poésie.

Le poète est semblable au prince des nuées, qui hante la tempête et se rit de l'archer ; exilé sur le sol, au milieu des huées, ses ailes de géant l'empêchent de marcher - Baudelaire - les images d'épicier, les rimes d'instituteur, les pensées de fat – tout pour épater des proustiens ou maurrassiens, repus, sirupeux et huileux. D'après Pouchkine, l'archer, c'est Apollon. Sur le sol, les ailes du poète restent invisibles, ou ne font que cacher ses bosses. Partout est exilé le poète : *Sur terre, l'étouffe la ceinture céleste ; au ciel - la ceinture terrestre* – F.Kafka - *Will er nun auf die Erde, drosselt ihn das Halsband des Himmels, will er in den Himmel, jenes der Erde*. Aux yeux aquilins, flairant les souris cachottières, préfère le regard de chauve-souris, fuyant les nuées trop claires.

Toute référence aux albatros ou alcyons, en fait d'élégance, est une esquive. *Le poète mène triomphalement ses idées dans le char du rythme : ordinairement parce que celles-ci ne sont pas capables d'aller à pied* - Nietzsche - *Der Dichter führt seine Gedanken festlich daher, auf dem Wagen des Rhythmus' : gewöhnlich deshalb, weil diese zu Fuß nicht gehen können*. La poésie doit donner des ailes et non pas être portée par elles. Mais quand un poème ne fait que marcher, c'est qu'il perdit le rythme de la danse. Les idées sont peut-être un livret de ballet, ses parures et ses décors, mais le poème, ce sont les corps exaltés.

Une bonne prose devrait ressembler davantage à la vie qu'à l'usine. *Une bonne prose naît en trois étapes : la musicale, où elle est composée, l'architecturale, où elle est bâtie, la textile, où elle est tissée* - W.Benjamin - *Arbeit an einer guten Prosa hat drei Stufen : eine musikalische, auf der sie komponiert, eine architektonische, auf der sie gebaut, endlich eine textile, auf*

der sie gewoben wird. Elle devrait ressembler davantage à un arbre qu'à un produit. Sur des chaînes de production, naissent des avortons ne décorant que des arbres généalogiques.

Comment reconnaît-on un homme sans ailes ? Peut-être en lisant ceci : *Je pense comme un génie, j'écris comme un écrivain médiocre, je parle comme un enfant* – Nabokov - *Я мыслю как гений, пишу как посредственный писатель, говорю как дитя*. Le poète parle comme un orateur médiocre, écrit comme un génie et pense comme un enfant.

Un fort écho, nous entraînant vers la hauteur, une définition possible de la poésie serait : *Ô mon avalanche à rebours !* - R.Char - elle froisserait un alpiniste, mais enchanterait un ironiste.

Les uns, les pratiques, ne voient que les choses sans voiles ; les autres, les lyriques, vivent de voiles ; les derniers, les ironiques, s'adonnent au dévoilement, en se moquant aussi bien des choses triomphantes que des voiles voués à la défaite. L'ironiste est celui qui sait renouveler le voile autour des choses en quête d'échos.

L'*absolu* des prêtres, des philosophes, des poètes cesse de fasciner et perd toute sa vigueur aux portes de l'église, de la chaire universitaire, de la chambre de la bien-aimée ; une *relativité* bien restreinte y relève la tête.

Plus on crie, débordé, *Eurêka* !, plus les poumons et les cœurs se libèrent. *Les poètes trouvent d'abord et cherchent après* – Cocteau. Le poète est l'homme aux vastes poumons et au cœur puisatier.

Descartes a le mérite de nous avoir fourni un moyen de tri tri-vial : à la tri-furcation ...*donc je suis*, le journaliste prolonge le *donc*, le philosophe

élargit le *suis*, le poète rehausse le *je*.

La fessée et le piquet rappelaient au môme que le monde, dans lequel il entrait, n'était pas le sien ; ce qui réveillait en lui le désir d'un autre monde, plus poétique et plus proche. Aujourd'hui, le monde est à lui, dès le berceau ; et son premier désir est d'ouvrir, le plus tôt possible, son propre compte en banque.

Quand le robot nippon ou yankee et le mouton batave ou helvète resteront les seules espèces humaines sur Terre, l'homo poeticus, empaillé dans leurs Muséums, sera exhibé en compagnie des singes paresseux, se livrant aux rêves improductifs.

L'une des raisons de la disparition des rêves : les hommes s'empêchent mutuellement de dormir, tout en prétendant que ce tapage est provoqué par l'interdiction de rêver, qui leur aurait été signifiée par d'autres veilleurs. La vigilance des rondes de nuit, la transparence des mondes de jour en font de bons citoyens et de mauvais poètes.

Si tant est que tout courant charrie de la poésie, les pêcheurs, les rimeurs jadis rêveurs solitaires devinrent rieurs grégaires, se détournèrent de l'eau coulante et pure des hauteurs, et se vautrent dans les cloaques saumâtres, avec de l'eau courante des bassesses - des faits divers, des forums.

Tout ce qui ne se convertit pas en formules est nul. La poésie est une formule. Toute passion est germe d'une formule. Le reste n'est que fatras et prétention des borborygmes. *Moi, pressé de trouver la formule* - A.Rimbaud.

La différence principale entre le monde réel et le monde de la représentation n'est pas l'absence de modèles indubitables, dans la réalité, mais la présence, dans la représentation, d'objets, qui ne *sont* pas, l'altérité. Plus cette partie est insigne, plus on est poète, créateur de mensonges

délibérés et féconds, d'autres ne mentant que par plats calculs ou par inadvertance.

Au-delà d'un certain niveau de compréhension des œuvres des hommes - qu'ils soient philosophes ou poètes - surgit l'irrésistible et irrespirable ennui. Le bon goût consiste à s'arrêter aux formes métaphoriques et s'interdire l'avance vers un fond casuistique.

Réduire le philosophe à l'*ouvrier du concept* (Deleuze), c'est ne voir dans le peintre que l'*artisan de la couleur*. Sans don poétique ni goût de la hauteur, ils ne seraient que *spécialistes de la platitude*.

La *pluridimensionnalité phénoménologique* (ouf !) : on bichonne l'*accomplissement* dans la *réalité* (philosophe), la *teneur* dans le *modèle* (savant), la *référence* dans le *langage* (poète). Le sens, son dépositaire, sa quête ; trois sphères d'excellence dont le centre est partout et nulle part.

Toute philosophie convaincante ou séduisante le doit à *9/10* à la poésie et à *1/10* à l'intelligence.

J'attribue de bonnes notes : excellence en philosophie – Schiller, Valéry, Rilke, Pasternak ; excellence en poésie – Héraclite, Nietzsche, Heidegger. Tous les premiers méritent les deux.

La meilleure chance de préserver le statut de parole vivante est d'en ériger une statue, de la pétrifier dans une belle formule. Ce qui est statufié s'interprète en vers, source de toute vie.

Pour ceux qui pratiquent plus souvent la danse que la marche et le chant que la parole, - la collision ou la dissonance sont des écorchures. Ce que ne comprennent ni marcheurs ni narrateurs. Le poète est celui qui sache changer en danse une claudication.

Malhonnête, pour nos contemporains, est le contraire d'honnête. Pour un intellectuel, ce contraire est poète.

Une curieuse déviation des plus impétueux des poètes, esclaves de leur noblesse - Byron, Hölderlin, Lermontov - la litanie pour la *liberté* et la *paix*.

Chantre des cervelles - la future vocation du poète, échoué à devenir *accoucheur* (Platon) ou *ingénieur* (Staline) *des âmes*. La profession libérale de robot-décorateur lui fera oublier, qu'il jouait jadis, dans la société, *la fonction d'archonte de l'humanité* (a*rchontische Funktion der Menschheit* – E.Husserl).

Ceux qui, bêtement, nous appellent à nous réjouir du présent ne se doutent pas, à quel point ils pourraient avoir raison, puisque le présent, en toute rigueur, n'existe pas, il n'est qu'un point, et les points n'existent pas dans le réel, fait du mouvement irréversible. Vivre de ce qui n'existe pas est privilège des naïfs et des poètes.

Confusion des genres : la vie est bien une œuvre poétique, que la plupart des hommes perçoivent comme un mode d'emploi.

Plus un sentiment est ardent, plus abstraite doit être la métaphore, qui cherche à l'épouser. *La poésie est aujourd'hui l'algèbre supérieure des métaphores* - Ortega y Gasset - *la poesía es hoy el álgebra superior de las metáforas*.

Les meilleures pages de philosophie et de poésie perdent de leur beauté et force, quand on les développe ou justifie. *S'il faut expliquer la chose, il ne faut pas l'expliquer* - Hippius - *Если надо объяснять, то не надо объяснять*. L'expliqué est ce qu'on peut passer outre : *Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle qu'on ne peut expliquer* - G.Braque. Sous une belle forme, on peut toujours découvrir un bon fond, mais il vaut mieux ne pas l'exhiber. *Ce qui a besoin d'être démontré ne vaut pas grand-chose* - Nietzsche - *Was sich*

erst beweisen lassen muß, ist wenig werth.

La poésie, en elle-même, est ex-plication de ce qui n'existe pas (l'im-plication dans ce qui existe étant anti-poétique) ; la soif de l'inexistant pousse les plus naïfs à le chercher dans la négation : *nier ce qui est, expliquer ce qui n'est pas* – E.Poe - *deny what is, and explain what is not*.

L'ignorance étoilée est souvent le dernier recours, pour ne pas laisser le savoir éteindre le scintillement de ta dernière espérance. L'étoile étant le contraire de jovialité, la poésie, paradoxalement, est, à la fois, l'ignorance étoilée hyperboréenne et le *gai saber* méridional !

Même la faiblesse, même le désespoir, même le vide peuvent être vécus avec intensité - la leçon centrale de Nietzsche (déjà amorcée par Platon : *Le plus beau des liens est celui qui rend au plus haut degré un soi-même et les termes liés*) ; la volonté de puissance ne vise que l'intensité de la vie. L'intensité de l'inconscience - source de toute poésie ; l'intensité de la conscience - critère de la liberté (H.Bergson).

Chez les poètes modernes, les appels à l'*éternité* devinrent si soporifiques et pitoyables, que je me demande si l'on n'y tient pas là un sérieux concurrent à : *L'actualité est le pire ennemi de la poésie* - R.Char.

Le scepticisme se fonde sur la raison ; le savoir, la rigueur, l'irréfutabilité l'auréolent. Il est moins robotique que le stoïcisme et moins moutonnier que le cynisme. Il est donc l'adversaire de choix pour la noblesse, qui prône l'illusion poétique qui sauve, le vertige romantique qui élève, le sacrifice gratuit qui sanctifie.

Seuls les poètes et les … logiciens voient dans l'*inexistence* d'objets ou de faits une grande et belle source de leurs (é)preuves. Les autres se contentent de l'inexistence divine.

Héros sans problème, mathématicien sans théorème, poète sans poème ? - on se met à y croire et se proclame philosophe.

De l'accélération du progrès : pas un seul dieu nouveau depuis deux mille ans, pas un seul philosophe nouveau depuis cinquante ans, pas un seul poète nouveau depuis vingt ans. Et le dernier homme nouveau, R.Debray, je le croisai il y a cinq ans…

Les pays avec le taux de philosophes et de poètes professionnels le plus élevé du monde : la Suisse, la Belgique, les USA. C'est aussi dans ces pays-là que la révolte serait la plus intransigeante, la liberté - la plus menacée, l'esprit - le plus raréfié, mais la philosophie de l'*esprit* - la plus respectée. *Aux USA, la sentimentalité et le sexe s'épanouissent au dépens de l'amour* – A.Badiou. Toutes les passions s'y réduisent aux giclées de neurotransmetteurs.

Présentez à un philosophe, un tantinet imaginatif, une phrase du journal d'aujourd'hui, une phrase composée par un ordinateur et un beau vers : il y trouvera, respectivement, de la largeur statistique, de la profondeur mystique, de la hauteur lyrique. C'est cela, l'intelligence mécanique, ou plutôt ses trois degrés successifs.

Tous ceux qui saluent une évolution ou une expansion de la nature psychique, poétique ou intellectuelle de l'homme font preuve, systématiquement, d'une étrange bêtise. Voici, par exemple, une perle d'un homme de progrès : *La pensée moderne a réalisé un progrès considérable en réduisant l'existant à la série des apparitions, qui le manifestent* - de ces abominables ratiocinations dont les Français teutonisés sont les seuls à détenir le secret.

Partout, sur mon corps, peut se loger la poésie : la caresse - poésie des doigts, la danse - poésie du pied, le chant - poésie de la bouche, l'humilité -

poésie du cou, le rêve - poésie des yeux, la musique - poésie de la cervelle, le jeu - poésie du sexe, l'ivresse - poésie du palais.

Celui-là n'a rien à dire, le reproche qu'on entend, le plus souvent, chez les sourds au chant ; *ça ne marche pas*, disent les inaptes à la danse ; *ça ne colle pas*, se lamentent les esclaves des étiquettes, inhabitués aux mots libres.

Je veux chanter, en poète, l'esprit ou l'amour, la vie ou l'âme, et voilà qu'un zoïle bienveillant *devine*, que ce ne sont que des représentations de l'*être* (ou, pour paraître plus savant - de l'*ousia*), - me voilà proclamé métaphysicien, et mon chant promu ratiocination.

En littérature (et donc en philosophie), l'invention doit être près de la nature, mais seulement dans le sens d'un combat amoureux entre la poétique et la réflexion. Sans l'un des partenaires, ces exercices mènent au vice ou à l'ennui.

Il me plaît, ce plaisir enfantin de savoir que, parmi mes auteurs cités, il y en a trois, qui portent mon prénom, et qui sont, tous les trois, des poètes, tout en provenant de trois tribus différentes.

L'informaticien, modélisant le monde en langages *orientés-objets*, ricanerait en apprenant, que *en philosophie, la désobjectivation et la désorientation étaient tenues de s'énoncer dans la métaphore poétique* – A.Badiou. Les philosophes ignoreraient, que la métaphore naquît de la confrontation entre la représentation (où l'objet est incontournable) et la langue (qui cherche à accéder à ces objets).

Après avoir chanté les doigts de sa muse, la rose et les astres, le poète déclarerait que ce fut la maîtrise de l'anatomie, de la botanique et de l'astronomie, qui rendit son métier possible - c'est exactement ainsi que se présentent les philosophes, avec leurs pitoyables invocations de la logique, de la science, du savoir.

La parenté entre la haute poésie et la philosophie profonde est si proche, que l'intimité entre elles, poussée trop loin, relèverait de l'inceste (E.Husserl) et engendrerait des monstres.

La responsabilité, ce fléau mental, robotisant toutes nos fonctions, des artistiques aux artisanales, devint si envahissante, que même son dernier challenger, la poésie, lui succomba, en grande partie. Quand on le constate, on pardonne à la gent professoresque l'immense irresponsabilité de ses logorrhées philosophiques.

L'attitude de l'expert, du poète, du philosophe, face à la condition humaine peut être comparée à leurs visions respectives d'une position échiquéenne : le premier y verrait des intentions, des intensités, des points de rupture, le deuxième y chercherait des sacrifices à faire, pour terrasser un rival royal, le troisième discourrait sur la contingence de la répartition de cases blanches et noires, sur l'altérité des pions et des dames, sur la précédence de l'existence de l'espace des fous sur l'essence du temps imparti aux cavaliers.

La première qualité d'un château en Espagne n'est pas la quantité de portes ou de fenêtres ; d'ailleurs, dès qu'on le comprend définitivement, ce château se transforme tout naturellement en d'honorables ruines. Ce n'est pas l'avis des touristes : *J'habite le possible, la prose ignore ce faste, plus haut en fenêtres, et en portes - plus vaste* – E.Dickinson - *I dwell in Possibility, a fairer House than Prose, more numerous of Windows, superior - for Doors*. On voit, que tout y est prévu pour gérer les entrées-sorties et assurer la diffusion la plus large. Il manque peut-être un peu de profondeur, pour atteindre le souterrain, et un peu de hauteur, pour préférer le toit aux fenêtres et saluer les astres immobiles plutôt que le trafic.

C'est dans la poésie que s'épanouit le plus naturellement la noblesse - dans

un corps d'esprit sain s'épanouit un sain esprit de corps. *L'esprit sain dans un corps sain* - Juvénal - *Mens sana in corpore sano*.

Les hommes se plaignent d'être cernés par l'imbécile, et ils ont tort. L'intelligence s'installa dans toutes les têtes ; elle est aujourd'hui à portée de tout imbécile, lequel s'en sert à bon escient et en toute circonstance. Des bêtises sans calcul ne se perpètrent plus que par des réprouvés de la raison, des poètes. Je suis cerné par la raison irrespirable.

Chacun a en soi une part de l'utilisateur d'outils, du constructeur et de l'inspirateur. L'artiste crée, le poète crie, l'homme craint ou croit. Trois stades d'admiration ou d'angoisse, avec un miroir ou avec un rasoir.

Toute la poésie, qu'elle soit verbale ou musicale, doit sa belle liberté aux contraintes. *Il arrive qu'on s'impose des contraintes, pour pouvoir créer librement* - U.Eco - *Occorre crearsi delle costruzioni per potere inventare liberamente*. Plus de lâches libertés on donne à la forme de son premier pas, plus servile sera le fond du dernier.

Encore des contraintes : toute poésie commence par l'exclusion du bois de mon arbre, de la matière première de ma montagne, de la lumière de ville de mon ciel étoilé.

L'ouvert physique et l'ouvert topologique - aucune ressemblance ; et l'on observe, chez les poètes et les philosophes, que les plus perspicaces, comme toujours, sont, inconsciemment, plus près du concept mathématique que de l'image mécanique. Pour les pauvres d'imagination, l'Ouvert est tout bêtement … pénétrable (même pour Heidegger : *L'Ouvert laisse se pénétrer* - *Das Offene läßt ein*) ; pour les subtils, il est la *condition tragique* (Nietzsche et Rilke) de l'intensité de nos irréductibles élans. L'Ouvert est ce qui est dans la limite inaccessible, ce qui ne peut ou ne doit pas se connaître : *Ce que Nietzsche est et fit, demeure ouvert* – K.Jaspers - *Was Nietzsche ist und tat,*

bleibt offen.

Un échantillon d'américanismes :
Dans l'enfant, éclate le mensonge du sage, tel un tuyau : le froid fait naître l'image - W.Auden - *In the child, the rhetorician's lie bursts like a pipe : the cold had made a poet*.
Le poète est un plongeur muni d'un tube respiratoire – J.Koestler - *the poet is a diver with a breathing tube*.
Les clous se divisent en clous forgés et en clous découpés, l'humanité peut être soumise à pareille distinction – H.Melville - *as nails are divided into wrought nails and cut nails ; so mankind may be similarly divided*.
Trois mots juxtaposés irradient une énergie, qui emplit les cônes, que seul le génie peut comprendre - E.Pound - *three words in juxtaposition radiate energy which fills the cones, which nothing short of genius understands*.
La souffrance est le mégaphone de Dieu, pour réveiller le monde engourdi - S.Lewis - *Our pains are God's megaphone to rouse the deaf world*.

Qui comprend le phénomène ? - le physicien, le chimiste, le biologiste et certainement pas – le phénoménologue. Qui comprend le social ? - l'altruiste, le héros, le nihiliste et certainement pas – le sociologue. Qui comprend la psyché ? - le poète, le solitaire, le mystique et certainement pas – le psychologue.

Le scientifique raisonne sur les concepts, le philosophe bavarde sur les notions, le poète fait résonner les métaphores. Mais leurs représentations reflètent la même réalité ; elles sont validées chez le premier, invalides chez le deuxième, réévaluées chez le troisième. Les notions sont des concepts mort-nés ou des métaphores vulgarisées.

La philosophie est le seul combat, où tous les coups sont permis à condition d'en expliquer le *pourquoi*. *Philosopher en vers, c'est vouloir jouer aux*

échecs selon les règles du jeu de dame – Valéry. Et si la poésie apporte, en plus, le *comment*, on surclasse les échecs en harmonie et le jeu de dame en géométrie.

Plus ce soleil est bas, moins on s'occupe des ombres. *Quand le soleil de la culture se couche, même les nains jettent de l'ombre* - K.Kraus - *Wenn die Sonne der Kultur niedrig steht, werfen selbst Zwerge einen Schatten*. Les meilleurs horizons et écrans se réfugient dans des cavernes. La rampe économique envoie la lumière, la trempe poétique dessine les ombres.

C'est en tenant la poésie hors du flacon que le poète nous fait aimer l'ivresse. *Dans la vodka de l'ironie le rieur noie son espoir comme son désespoir* – V.Jankelevitch.

La tradition ? Noblesse héréditaire du plagiat. - S.Lec. La muflerie des inventions est plus traditionnelle, sans être transmissible. *Un génie emprunte noblement* – R.W.Emerson - *Genius borrows nobly*. L'ignorance des racines - la maladie des branches sèches. *L'immaturité se reconnaît dans l'imitation, la maturité - dans le vol* - T.S.Eliot - *Immature poets imitate, mature poets steal*. On vole des livrets, on invente sa propre musique. *Un bon compositeur n'imite pas, il vole* – I.Stravinsky - *Хороший композитор не имитирует, но ворует*. Le créatif n'adapte pas, il adopte ; le poussif n'acquiert pas, il conquiert. L'art ignore le sixième Commandement.

Toute référence verbale au réel qui s'accrédite, devient étiquette ; et dans l'écriture on balance toujours entre la chinoiserie poétique - refuser toute étiquette, et la robotique moutonnière - n'utiliser que des étiquettes.

On reproche aux poètes de ne savoir ce qu'il pensent qu'après l'avoir chanté. Sa parole imprimée, il fictionne ce qu'il aurait pensé. Les autres sont

tellement gonflés de leurs pensées toutes prêtes, qu'ils n'exsudent que de l'air. La compression est ennemie de l'impression.

Quatre types de rayonnement : utilitaire, moral, mystique, poétique. Quatre questions abductives : *quoi* - création, *comment* - sensibilité, *pourquoi* - source, *où* - liberté. Seuls l'ironie ou le regard répondent au *au nom de quoi*. Dans l'ironie on devine l'âme, dans le regard - l'esprit. Une ironie trop désinvolte devient stérile, un regard trop exigu confond la profondeur avec la hauteur. Peut-être que l'union de l'ironie et du regard s'appelle liberté : *Le au nom de quoi forme l'Un avec la Liberté* - Heidegger - *In eins mit Freiheit ist Umwillen*.

Les nourritures terrestres ont tendance à devenir insipides ; la poésie redonne du goût aux entrées et desserts, et la philosophie en fait autant avec les plats de résistance ; mais elles ne seront jamais nourritures mêmes.

L'ironie devient âpre, chez celui qui souffre. Elle est douce chez le sage, amère chez le solitaire, piquante chez le poète. Le bon ironiste escamote sa bile et transforme son rire amer en larmes d'origine équivoque. Devancer le sanglot par une accueillante et compréhensive rigolade, prête à redonner courage à toute haleine coupée.

Quand la sève de la vie est accessible, la sueur s'absorbe, l'encre se solidifie, la larme tarit, le sang enivre, celui des autres. Seul le poète connaît la lancinante soif *près de la fontaine* ; Tantale, qui, au lieu de s'abaisser par le geste, s'élèverait par le regard ; la fontaine de Siloë, n'a-t-elle pas rendu le regard aux yeux éteints ? L'obscur désir, face à la *claire fontaine*, ou comme le dirait Freud - la *libido*, est le nom de cette soif.

Le finale du réalisme, c'est la misérable liberté de toute illusion, qui noircira toutes les espérances réfutées. Tiens au romantisme, sa genèse -

blanchiment du désespoir prouvé. *L'espérance nous est donnée à cause des désespérés* – W.Benjamin - *Nur um der Hoffnungslosen willen ist uns die Hoffnung gegeben*.

Sans douleur à chanter ni tromperie à décrier - pas de poète. Faute de pouvoir dénicher une souffrance vraisemblable, le poète d'aujourd'hui se met à flairer de fumeux mensonges - *manipulations, intoxications, récupérations*. Tandis qu'une vérité parfaitement réelle, mais insipide, s'étend à perte de vue (*Il est des vérités, dont la démonstration même montre qu'on n'a pas d'esprit* - K.Kraus - *Es gibt Wahrheiten, durch deren Entdeckung man beweisen kann, daß man keinen Geist hat*). Le journalisme, c'est la terrible fin de tout élan poétique, esquissé il y a trois mille ans.

La défaite est notre lot commun, elle est le fond même de notre existence. Trois usages de cette calamité : s'en morfondre (les moutons), l'analyser (les robots), projeter sur la noirceur de son fond – l'éclat lumineux de nos formes (les poètes).

L'espace d'un soupir, le chant sépare l'âme du corps et fait oublier la souffrance : *Qui chante son mal l'enchante* – J.du Bellay. Qui le narre en déchante. (La virgule oubliée y assure la poésie : les Portugais auraient prosifié : *Qui chante, son mal enchante ; qui pleure, son mal augmente*.)

Souffrant des mêmes défauts physiques, professant le même romantisme face à l'histoire, la femme ou l'Antiquité, morts au même jeune âge - quels invraisemblables parallèles entre G.Byron, Pouchkine et G.Leopardi !

Entre l'être et le devenir, ces deux mystères de la création divine ou humaine, s'incruste l'existence. Entre le vertige admiratif et l'extase inventive s'installe l'angoisse existentielle. Les pédants, ruminant leurs classifications mécaniques, ne sont pas touchés par ces soubresauts ; jaloux

des poètes, ils se prennent pour des savants imperturbables : *Les ignares se représentent la matière d'une manière si subtile, si raffinée, qu'ils en attrapent le vertige* - Kant - *Unwissende denken sich die Materie so fein, so überfein, daß sie selbst darüber schwindlig werden.*

Valet des idées et maître des mots, telle est la pose du poète, et il est toujours malheureux, puisque *Bonheur gît en médiocrité, ne veut ni maître ni valet* – A.Baïf, et *il n'est pas permis au poète d'être médiocre* - Horace - *mediocribus esse poetis non concessere*. L'épée ou les chaînes, c'est une culture du fer, dont s'accommode mal la *aurea mediocritas*. *Ce qui abat irrémédiablement l'âme, c'est la médiocrité de la douleur et de la joie* - R.Rolland.

Toute pensée de la vie tourne, inexorablement au poison ; trois attitudes possibles : ne plus y toucher (les prosaïques), s'inventer des antidotes anesthésiants (les sages), y goûter (les poètes), en l'injectant sous la peau à doses artistiques, pour le transformer en simple excitant.

La musique est la seule forme poétique, où le bonheur le plus grand est vécu avec la sensation du plus grand désastre : une béatitude noyée dans des larmes, un élan paralysant. Un malheur, vécu en musique, devient une tragédie, élevant les cœurs. *Qui aime la musique, n'est jamais entièrement malheureux* – F.Schubert - *Wer die Musik liebt, kann nie ganz unglücklich werden*.

Toutes les souffrances guérissables sont communes et ne méritent pas d'être chantées. *À l'infirmerie aucun ne souffre ni ne gémit bien différemment des autres* - M.Serres. Les poètes cherchent des exceptions : des morgues, où la seule réplique au silence est donnée par la musique, des maisons de fous, où chacun se prend pour Prométhée, ou des maisons de Dieu, où l'Infirmier accorde une audience privée à toute plainte, suffisamment

stridente.

Les mélancoliques furent autrefois les plus brillants des écrivailleurs, ils nous emportaient vers des lieux sans nom ni date : *Tous les hommes d'exception, les philosophes et les poètes, sont bénéficiaires et victimes de la mélancolie* - Aristote. Aujourd'hui, la mélancolie dépasse rarement l'horizon des petites déceptions des petits amours-propres au milieu des petits événements, où se morfond le gai luron.

Le philosophe nous apprend surtout à élever l'espérance ; le poète - à approfondir le désespoir. C'est pourquoi le premier est déclaré avoir droit au pain, au vin et même aux chaires universitaires, et le second est banni des oraux d'admissibilité, se déroulant sur des places du marché. Il ne reste à celui-ci que de s'enivrer des étiquettes des flacons interdits.

L'ivresse haute n'est due ni au flacon ni au breuvage, mais aux étiquettes bien rimées.

La philosophie n'apprend ni à mourir ni à vivre ; elle traduit en musique le bruit désespérant de la mort aussi bien que le bruit de l'espérance vitale ; et cette musique nous fait chanter, au lieu de réciter, danser, au lieu de marcher, irradier de la poésie, au lieu de nous engrisailler dans la prose. La philosophie est de la poésie appliquée.

Le philosophe nous attire vers *notre* bonheur, et l'écrivain étale *ses* souffrances. *Créer c'est léguer ses souffrances* - Cioran. Seul le poète maîtrise l'art d'une fête en larmes.

Le premier souci de l'homme est d'être consolé, mais aucune consolation rationnelle ne survit à une grande souffrance. Seule une consolation esthétique ou poétique, c'est-à-dire s'attachant aux illusions ou aux rêves,

est envisageable, et la réussir, c'est être doublement philosophe – irradier la pitié et le verbe.

Pour exister virtuellement, c'est-à-dire dans le rêve, il faut renoncer à l'existence *câblée*. Comme, en renonçant au sens courant des mots, la poésie élève le mot jusqu'au concept sonore, le son précédant le sens, la musique dominant le bruit.

Pour que le public s'aperçoive des poètes, il lui faudrait de la souffrance et de l'oisiveté ; dans cette société anesthésiée et affairée, les poètes sont condamnés à une inexistence.

La poésie : imaginer une douleur, lors même que je suis tenaillé par une autre. Et tout, pour que l'on entende, dans ma voix, une troisième, la seule, ma foi, qui est réelle. L'orant, l'adorant, le pérorant, en moi, ne se trouvent jamais devant une même idole. La lecture n'est jamais une *vision par procuration* (*Reading is seeing by proxy* - H.Spencer). Je ne peux pas écrire ce que je ressens, mais je peux ressentir ce que j'écris.

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve* - Wittgenstein - *die Aufgabe der Philosophie ist, das erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante d'échouer quelque part sur une terre d'âme* – P.Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu werden, an Herzland vielleicht*.

La seule chose dont la vue, même chez les plus endurcis du cœur ou revêches de l'âme, réveille quelque poésie est la mort. Ne serait-ce pas une des raisons, pour lesquelles si peu d'hommes voient de la poésie dans la vie ? Et si la poésie n'était qu'une autre vie, diaphane aux yeux non embués ?

Pour un poète, l'enfer c'est : le monde perçu comme un bruit mécanique, en absence de musique organique ; le bon et le beau, jugés d'après la sourde pesanteur des actes et des prix et non pas des valeurs et des grâces.

La vie et le bonheur sont pleins de mystères, dont sont dépourvus la mort et le malheur. Et la souffrance, ce mystère de haute nostalgie, va mieux à l'idée de la vie qu'à celle de la mort, qui n'est qu'une plate terreur. Par inadvertance, les poètes introduisent le misérable malheur là où devrait ne retentir que la voix de la noble souffrance.

La falsifiabilité du mot juste : ce qui rehausse un sanglot devrait échouer, face au bâillement. C'est pourquoi la psychanalyse est charlatanesque : elle s'applique également à l'univoque et au loufoque. Prenez cette aberration psychique : *le trajet de substitutions subliminales*, qui est une métaphore intellectuelle de première bourre, à la Valéry ! La poursuite du mot juste éloigne de l'ironie et de la larme et ne conduit, tout juste, qu'aux berceuses : *La vraie poésie produit une béatitude ronronnante, plutôt que des larmes ou des rires* – Nabokov - *Истинная поэзия вызывает не смех и не слёзы, а блаженное мурлыканье* - seulement, voilà, on ne découvre l'existence de béatitudes qu'à travers les sanglots, tragiques ou rieurs.

Depuis Socrate, les Sages ne réfléchissaient plus que sur la dignité de rester dans le Bien et dans le Vrai, en maniant les fèves, syllogismes ou furoncles. Pourtant, les enjeux philosophiques majeurs furent formulés par les présocratiques, Héraclite et Parménide : la poésie laconique et bariolée ou

la morne logorrhée sur l'être, la vérité, le savoir.

Dans l'égale lumière du savant, toute étincelle devient blafarde ; elle a plus de chances de briller et d'être remarquée dans l'obscurité des goujats ou dans les ténèbres du poète.

Ce que Platon dit de Socrate, Valéry de Descartes, Heidegger de Nietzsche montre la chevaleresque sympathie des philosophes-poètes non pas pour leur confrère-ancêtre lui-même, mais pour l'image de celui-ci, qui n'est que leur propre réinvention du personnage fictif et brillant. À comparer avec la froide neutralité ou la franche hostilité des non-poètes.

En littérature, on reconnaît les lourdauds académiques par la gravité banale des questions, qu'ils se posent explicitement. On reconnaît le poète par la légèreté des réponses, qu'il peint sous forme d'obscures métaphores, que le lecteur illumine par la recherche de ses propres questions – Héraclite, Nietzsche, R.Char.

Pauvre Nature, géométrisée par Descartes et déifiée par Spinoza ! Pauvre Nature, profanée par l'austère *Naturphilosophie* des rats de bibliothèques allemands ! La prose de Lucrèce, après ces bavards, semble bien relever de la poésie.

La contrée philosophique, dominée par une horde de professeurs, dispose de deux frontières – celle avec la poésie, au régime semblable, et franchie librement dans les deux sens, et celle avec la science, où tout échange diplomatique est impensable. La poésie marche, ironique, sur les plates-bandes de son enfant prodigue ; la science, curieuse, fait des incursions en terrains vagues de son voisin sauvage.

Dans les contes de fées, on étale des princes, des sorcières, des contrées

bienheureuses, des hommes se transformant en crapauds, en ours, en chats, et l'on bâtit la-dessus des récits qui nous invitent à rêver. Il y a un parallèle assez net avec la philosophie académique, avec ses lourds borborygmes, d'où émergent des chimères de substance, d'être, de vérité, d'altérité, de savoir, de déconstruction, de néant, de liberté, d'existence, de pensée, de dualité. *Dans la philosophie moderne, certains débats tordus ressemblent aux légendes sur les dieux de la poésie ancienne* - F.Schlegel - *Manche verwickelte Streitfragen der modernen Philosophie sind wie die Sagen und Götter der alten Poesie* - aujourd'hui, il n'y a plus ni légendes ni dieux ni poésie – qu'un bavardage cryptique ou décousu.

Chez ceux qui végètent dans une *vraie* platitude, comme chez ceux qui cogitent dans une *vraie* profondeur, le taux de raseurs est le même. Seule la hauteur *éphémère*, où s'égarent des fous, des amoureux ou des poètes, en comporte beaucoup moins.

La superficialité obscure est le contraire de la platitude transparente. Une existence harmonieuse est dans la cohabitation complice entre la superficialité (caresses verbales, idéelles ou charnelles), la profondeur (érudite, spirituelle, systémique) et la hauteur (poétique, noble, ironique).

La goujaterie l'emportera toujours sur la délicatesse, comme l'ironie – sur le lyrisme. C'est pourquoi je préfère le *Minnesinger* au *hidalgo*.

Successivement, comment s'exprimait-on en poésie ? - en chantant, en déclamant, en parlant, en marmonnant.

À entendre, aujourd'hui, les voix de synthèse identiques des scribouillards, on regrette le croassement des rebelles de la génération précédente et se souvient à peine du chant des poètes de jadis. Même l'oiseau se robotise.

Qu'est-ce que le rêve ? - seuls les poètes le savent ; le support – la musique. Qu'est-ce que le savoir, la vérité ? - seuls les cogniticiens le savent ; le support – la représentation. Qu'est-ce qu'être ? - seuls les bavards le savent ; le support – la logorrhée.

Je dénonce la misère extrême de la musique, de la poésie et de la peinture modernes, mais soudain j'ai une illumination – mais il n'y a plus rien à chanter, plus rien à peindre ! Et je n'en veux plus à ces sujets infortunés, privés d'objets, dignes de leurs élans stériles.

Pour l'Amour

Quand on aime, la vie devient un art. Le poète rêve, que son art prenne l'épaisseur d'une vie. La belle rencontre de ces mutations se fait dans l'artiste amoureux. L'art existera, tant qu'on aura besoin de chanter l'amour au lieu de le narrer, de le détacher du sol au lieu de le soupeser avec des balances de ce jour.

Je ne peux aimer que ce qui pourrait me faire rougir : une femme, un état d'âme, un poème. Au-delà de l'amour, la vénération nostalgique : la nature, l'enfance, la pureté lacunaire. En deçà, l'attachement simiesque : la liberté, la justice, la vérité mercenaire.

L'amour est la poésie de l'enthousiasme, et, comme toute poésie, il doit se désintéresser de la vérité. On ne sait pas de quels vérité, amour ou poésie parle Plutarque : *Amour qu'on doit avoir pour vérité, la poésie ne s'en soucie guère ; sans vérité, elle use de variété*.

Le malheur a mille visages, le bonheur n'en a qu'un et, qui plus est, ne sachant pas devenir masque. La poésie est un masque (plus beau, en général, que le visage), c'est pourquoi elle ne s'en prend qu'aux malheurs. (Seule exception, la musique, cette marée de bonheur qui, en nous submergeant, fait resurgir des cimes du malheur - telles des îles inhabitables.)

Être poète, c'est être amoureux ; mais la poésie procède par phylogenèse, en quittant l'espace, et l'amour, en quittant le temps, est ontogénétique. Les prosateurs consolident, les poètes rendent impondérable. Aimer d'un poète,

c'est se sculpter, ou sculpter ses divinités, être, au choix, Narcisse ou Pygmalion. *Les polissons sont "amoureux", mais les poètes sont idolâtres* - Baudelaire.

Sur dix tentatives de parler de *choses tendres*, neuf laissent derrière elles la honteuse imperfection, photographique ou langagière, qui m'oblige à ne plus chanter que la fonction et non les exploits des organes (*Non seulement aimer, mais être l'amour* - Angélus - *Wir sollen nicht nur lieben, sondern die Liebe sein*). De même, la pudeur sexuelle se sauve vers l'ambigüe poésie. L'amour est le seul nom, dans lequel s'entendent merveilleusement les trois verbes irréconciliables : l'avoir, l'être, le faire.

L'amour et l'intelligence, deux scintillements intérieurs indicibles, et il y a un net parallélisme entre les tentatives de les dire à autrui : la foi et le poème - pour l'amour, et pour l'intelligence - la philosophie et l'intelligence artificielle.

On dirait, que chacun de nos sens, sans exception, fut créé avec la seule fin de tendre vers sa transfiguration extatique par le simple fait d'aimer ; on ne sait même pas lequel en est le mieux marqué. *L'amour est la poésie des sens* - Balzac.

Dans une caresse peu importe son objet - épiderme, amour-propre ou talent - on suspend son vol, on vit de la tension de sa corde et l'on oublie sa cible, on est atteint, comblé par le fragment de ce qui reste incompréhensible, poétique : *Nous ne pouvons recevoir des impulsions de poésie qu'à travers des fragments* - G.Bachelard.

L'horizontalité socio-économique devint la seule dimension, dans laquelle évoluent les passions des hommes ; la verticalité de la vie s'articule autour

de la profondeur de la réalité et de la hauteur du rêve, mais l'homme prosaïque veut abaisser le rêve, en le rapprochant de la réalité, tandis que le poète, c'est-à-dire l'amoureux, découvre du rêve en tout point réel, autour de l'être aimé, - des sublimations mystérieuses et immédiates.

Trois hypostases, à hiérarchie variable, nous résument : celui qui crée, celui qui connaît et celui qui aime. Leur fusion (l'ambition des sots) n'a aucun sens, bien que même Nietzsche succombe à l'illusion : *Toute création est l'envoi de messages : tout y est un - ce qui connaît, ce qui crée, ce qui aime* - *Alles Schaffen ist Mitteilen. Der Erkennende, der Schaffende, der Liebende sind Eins*. L'illusion vient de la fausse association du philosophe avec la connaissance et du saint - avec l'amour (*Le philosophe, l'artiste, le saint - c'est tout un* - Heidegger - *Der Philosoph, der Künstler, der Heilige - Eins*), tandis qu'ils n'en sont que chantres, sans être ni savants ni amoureux ; réunis, ils forment un poète. Les connaissances – contraintes négatives, l'amour – positives. La création – chemin.

Que ce soit la vie, la création ou l'amour, il n'y a que deux choses qui comptent - la poésie et l'intelligence. La poésie est la rencontre, hors toute frontière spatio-temporelle, du talent et de la noblesse ; l'intelligence est le flair pour la profondeur et le goût pour la hauteur, plus l'ampleur du regard.

Le secret de la réussite, réelle et banale, c'est le suivi, l'enchaînement, la durée ; seuls les amoureux, c'est-à-dire des poètes, baignés par la défaite, imaginaire et glorieuse, ne s'attachent qu'à l'instant ou à l'éternité.

Toute forme de lyrisme, dans le regard des hommes, fiche le camp ; et la culture de la féminité sera peut-être la dernière victime de cet assèchement planétaire ; personne ne comprendra plus Fontenelle : *Il y a trois choses que j'ai aimées, sans rien y comprendre : la musique, la peinture et les femmes* -

puisque ces choses seront parfaitement transparentes, accessibles et purement décoratives.

Le culte ignoble de la paix d'âme, dans l'Antiquité, découle, peut-être, de l'absence de la femme des horizons intellectuels et même sentimentaux. À comparer avec le rôle des maîtresses à la Renaissance ou avec les salons des élégantes parisiennes au siècle des Lumières. Avec la femme en point de mire, déboulent des chantres, des chevaliers, des musiciens et se sauvent les sages raseurs.

La femme est bien un paysage qu'anime un climat : le poète, l'homme. *Votre âme est un paysage choisi* – P.Verlaine. Les décors mécaniques et les thermostats programmés se substituent de plus en plus aux âmes de la nature, aux échappées de vue.

L'amour enténèbre le lumineux, couvre de bigarrures l'incolore ; ce goût de paradoxe en fait même un faux-monnayeur, *qui change les gros sous en louis d'or, et qui fait de ses louis des gros sous* - Balzac. Le regard du sot gagne avec de bons yeux ; celui du sage - avec de bonnes paupières. *D'un rustre même Éros fait un poète* - Euripide.

La poésie - comme les meilleures de ses dérivations : l'art, la noblesse, la philosophie - est une valeur féminine, au moins ne se justifiant que par une présence féminine. L'ignominie des temps modernes vient de la considération des valeurs masculines comme des seules valeurs humaines.

Tant qu'on voit dans une chose - des métaphores, elle restera un miracle, qui animera une ironique foi des ermitages. Dès que la poésie s'en évapore, la chose se pétrifie dans des archives ou temples, vides et graves : grandiloquence ou mémoire.

Dans tout homme, l'amour réveille un poète, qui se met à inventer des noms et des modes d'accès nouveaux aux choses, aux idées ou aux images. *L'amour commence par une métaphore* - Kundera.

Deux manières de voir le présent : en faire un vide et le remplir par la profondeur d'un passé creusé ou par la hauteur d'un avenir rêvé, ou bien en vivre un débordement, ce que nous apporte l'amour, qui n'est qu'un perpétuel présent rejaillissant sur le passé ou sur l'avenir. Mais l'avenir est banal et le passé imprévisible. Le souvenir, comme le rêve, sont des poèmes, n'en faisons pas des chroniques ou des plans.

L'écoute soudaine du soi inconnu est le signe même d'un amoureux, et le poète est un éternel amoureux, puisqu'il est le seul à en imiter la voix. *L'essence de l'amour : le sacrifice de la conscience de son soi et sa redécouverte et maîtrise dans cet oubli même* - Hegel - *Das wahre Wesen der Liebe besteht darin, das Bewußtsein seiner selbst aufzugeben, doch in diesem Vergessen sich erst selber wirklich zu besitzen* - on abandonne son soi connu, pour se fusionner avec l'inconnu. Et puisque la poésie correspond exactement à la même définition, le poète est l'éternel amoureux, sacrifiant ce qu'il possède à la fidélité à ce qui le possède.

L'erreur, remontant à Diogène, fut de chercher à séparer l'âme du corps. Il faut reconnaître, qu'ils ne voient dans le corps que des cadences du *hard* et non pas des caresses du *soft*. Le poète procure des jouissances au corps, même par des caresses verbales, musicales ou mentales. L'âme ardente sans le corps n'est qu'une raison froide.

L'amour est ce qui crée le vrai fond de la vie, tous les autres sentiments n'y ajoutant que de la forme ; il est, dans la vie, ce que la poésie est dans l'art. Plus que de sens, la vie a besoin d'intensité et de mystère, dont la munit la

poésie et l'amour, ces sens méta-vitaux.

La raison refuse d'unifier le *comment* et le *pourquoi* de l'amour, seule la poésie réussit à les mêler ou fusionner. *Il y a le ferme amour et le fol amour. L'écriture essaie de concilier les deux* - C.Marot. C'est-à-dire la forme ferme et le fond fou.

Le mystère est présent aussi bien dans l'*être* du réel que dans le *devenir* - devenir soit de l'inertie algorithmique (voulue par Dieu, sous forme de science ou d'apprentissage), soit de la création (artistique ou sentimentale). L'invention inspirée paraît se rapprocher davantage du fond du réel que la représentation rigoureuse ; l'invention, c'est l'imagination non maîtrisée par la volonté ; et quand la poésie anime l'imagination, c'est le beau se fusionnant avec le bon et produisant l'amour, cette poésie de l'imagination. La poésie de l'intellect (Valéry), c'est également de l'invention heureuse. Aimer, c'est s'arracher à l'inertie de la cervelle et se laisser guider par l'invention du cœur. *L'amour est une espèce de poésie* - Platon.

Avec la poésie - comme avec la femme : l'avoir aimée sans retour peut embellir ton existence nocturne plus que les apparitions mondaines, familiales ou éditoriales, ou une conception d'héritiers, sous un toit commun, fatalement de plus en plus étanche aux messages des étoiles.

Sois poète avec toute passion : cherche à faire durer ses premiers soubresauts en lui attachant le titre de *platonique*, suivant l'idée *platonicienne* - en séparant la musique - des cordes ; la poésie, c'est l'écriture de points d'orgue.

Le savoir, la sagesse, la poésie - la pomme, le serpent, l'arbre. Ah, pourquoi Ève, au lieu de mordre dans la pomme, n'a pas apprivoisé le serpent, ni n'est tombée amoureuse de l'arbre !

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des transes, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de mon rythme* - M.Serres.

La femme vaut par la hauteur du désir qu'elle entretient dans l'homme. Dès qu'elle se mêle de la platitude du féminisme, des droits, de la compétition, sa valeur s'effondre, c'est-à-dire elle se marchandise. D'où la disparition des amoureux, c'est-à-dire des poètes.

Le vrai est soumis aux caprices profonds des langages ; le Bien extrême remplit l'ampleur de l'amour ; le beau culmine dans la hauteur de la musique. Et c'est tout naturellement que ce bouquet se forme dans le poète, cet éternel amoureux : *Le centre du monde se trouve dans le cœur du poète* – H.Heine - *Das Herz des Dichters ist der Mittelpunkt der Welt*.

En matière des voluptés, tous sont interpellés par les mêmes pulsions. C'est la nature d'accès à l'objet du désir qui nous divise en poètes ou en automates. Le poète est ennemi du plus court chemin ; il cherche des voies et des regards obliques ; il est maître de la caresse, qu'il applique avec la même élégance aux mots, aux idées et aux corps. Saoulé par le sang et l'encre secrets, il ne voit pas le temps et l'ancre concrets.

Dans ce monde robotisé, l'existence même de la tragédie, de l'amour, de la poésie semble être si incongrue, incompréhensible, que le robot *étudie* leur naissance, sans *sentir* leur extinction.

Le triomphe de l'*homo faber* sur l'*homo loquax*, de la *praxis* sur la *poïesis*, de la fabrication sur la création, est dû, hélas, à l'adoption volontaire par le poète de la mesure et du regard des ingénieurs. Les vainqueurs, avec un

sérieux, qui fait froid dans le dos, proclament, doctes, qu'il faut *prendre acte de la fin d'un âge des poètes, convoquer les mathèmes, penser l'amour dans sa fonction de vérité* - A.Badiou - on dirait un robot crachant des conclusions d'un syllogisme ; aucune envie d'enterrer le poète, d'énigmatiser les mathèmes, de chercher du vrai, dans la folie amoureuse.

Une curiosité sociologique : dans les civilisations, où la femme occupe un statut subalterne, la laideur se propage et se tolère partout, de l'urbanisme à la poésie, du vêtement au divertissement. *Tout ce qu'il y a de beau sur terre est né de l'amour pour la femme. La hauteur d'une culture est déterminée par le regard qu'elle voue à la femme* – M.Gorky - *От любви к женщине родилось всё прекрасное на земле. Высота культуры определяется отношением к женщине*.

L'âme n'a pas de mots à elle. La poésie seule, en bousculant les dictionnaires, peut jouer à l'interprète imposteur, l'illusion naissant dans l'étrangeté des arabesques et des idéogrammes, à la prononciation gutturale imprévisible. Toute illusion de la vie est plus sonore que la vie, question de la disposition des bonnes cordes. L'âme n'a que des ailes : *L'amour, c'est la paire d'ailes, dont Dieu a pourvu l'âme, pour qu'elle s'élève à Lui* - Michel-Ange - *Amore 'mpenna l'ale, né l'alto vol al suo creatore, l'alma ascende*.

L'attouchement disparut comme signal d'une émotion naissante. *Touché par l'amour, tout homme devient poète* – Platon. Le devoir social et familial interpelle l'homme moderne, éveille son sens des responsabilités, fait vérifier et comparer ses comptes en banques ; et il ne cesse pas d'être comptable, même devant Monsieur le Maire.

On ne s'élève au grade de pensée que par l'adoubement de la poésie, et le sentiment nous propulse au-dessus de l'animal par l'émoi d'un mystère

philosophique. *La poésie est aux sentiments, ce que la philosophie est aux pensées* - Novalis - *Poesie ist unter den Empfindungen - was Philosophie in Beziehung auf Gedanken ist*. L'amour est la poésie de l'émotion crédule.

Les meilleures sources des mots et des remous se cachent. Les dévoiler réduit le mot et l'amour à leur contraire, au constat ; paradoxalement, c'est en les voilant qu'on leur reste fidèle. *Malheur en amour, comme dans les arts, à celui qui dit tout* – Balzac. La poésie et l'amour sont des fleuves, dont la raison d'être est d'entretenir la pulsation de leurs sources, le rythme. Aimer, c'est inventer la voix de la fontaine originelle. Gâcher une invention amoureuse est de l'expliquer aux non-amoureux.

Nietzsche veut remplir toute forme avec une même intensité, ce qui en constitue l'éternel retour ; M.Tsvétaeva va en sens inverse : *Le sentiment est au maximum à sa naissance et, chez les poètes, il ne va pas plus loin* - M.Tsvétaeva - *Чувство всегда начинается с максимума, а у поэтов на этом максимуме и остаётся*. Étant donnée l'intensité, lui trouver une forme, ce qui en constitue la création : *À toute intensité, venue d'ailleurs, imaginer ce qui la forcerait, de nouveau, à se remplir* – W.Benjamin - *Jeder Intensität als Extensivem ihre neue gedrängte Fülle zu erfinden*. C'est dans le sentiment que Valéry place et le départ et le retour : *Je cherche le calcul du sentir - penser - agir, qui définit l'Éternel Présent*. L'homme fade attend tout de l'accroissement, du passage du simple en expression au complexe en sentiment. Du complexe en expression au simple en sentiment est peut-être le seul cheminement, qui préserve la hauteur. Le vrai sentiment sait, qu'il est condamné, et n'attend rien de l'expérience. *Tu seras simple si, sans t'impliquer dans le monde, tu l'expliques* – St-Augustin - *Eris simplex, si te non mundo implicaveris, sed ex mundo explicaveris*.

Le sentiment, rehaussé par la noblesse et élargi par l'intelligence, fut au

centre de la poésie de Rilke, R.Char et Pasternak. Cette poésie est morte pour laisser la place à la poésie des dictionnaires, vocabulaires ou onomatopées.

La poésie est un désir réussi de figer l'émotion première : *Le poème est un amour réalisé d'un désir demeuré désir* – R.Char. La poésie est l'art de faire durer une intensité première et initiatique.

Le peuple aime le vrai et le simple. C'est pourquoi il aime le journal et l'intellectuel moderne. Le poète, charlatan du mot, a du souci à se faire, s'il tient au peuple. Aimer, c'est accepter la chose telle qu'elle *est* (et non pas ce qu'elle *fait*). Le vrai et le simple ne sont beaux qu'en tant qu'essors, promesses, perspectives - donc, refus.

La langue - une grâce de l'esprit ; l'amour - une grâce du cœur ; la foi - une grâce de l'âme ; l'inspiration - une grâce de la poésie ; le visage de femme - une grâce d'outre-formes.

Toutes nos émotions naissent du dialogue, mais pourquoi, parmi tous les mortels, le poète, donc l'amoureux, a le contact le plus vibrant avec son *interlocuteur* ? - parce que celui-ci se trouve dans un lointain inaccessible. *Prends garde des distances : murmurer avec un proche – quel ennui !* - Mandelstam - *Следует заботиться о расстоянии. Скучно перешёптываться с соседом*.

Vue de près, toute chose se banalise ; le poète est créateur de lointains, où son regard s'installe, mais il est chantre de la proximité et de la caresse et non pas *admirateur du lointain* – Aristote.

Toute création humaine – de théorèmes, d'arbres, de poèmes – part d'un besoin divin, et Aphrodite, plus nettement qu'Hermès, pousse mon âme ou

mes mains vers une rupture avec l'inertie du monde mécanique. Mais pour être complet, c'est-à-dire universel à l'échelle divine, je dois compléter mon jury céleste par Athéna et Apollon, en flanquant l'amour d'intelligence et de beauté. Et je m'adresserai à Zeus, maître des foudres critiques et amateur des volontés de puissance.

Aimer, c'est croire en l'inexistant et le vénérer ; c'est pourquoi le poète est un éternel amoureux.

Tout amoureux devient poète et en adopte la langue, incompatible avec les vérités du langage commun. Là où chante l'amour, ces vérités se taisent ; son arbitraire exclut la logique, et L.Feuerbach : *Pas de vérité où il n'y a pas d'amour* - *Wo keine Liebe ist, ist auch keine Wahrheit* - confond l'amour avec la raison, la représentation idolâtre avec l'interprétation, seulement iconoclaste. Ce qui surgit de l'amour est non seulement au-delà du Bien, mais aussi au-delà du vrai.

La proximité entre l'amour et la poésie se confirme même par la géométrie : les deux ne sont chez eux qu'en hauteur et se moquent de la profondeur. Et si l'intellect veut s'en servir, pour atteindre le large, c'est pour mieux préparer et embellir son naufrage.

Dans la vie ordinaire, le poète ou l'amoureux se soumettent à l'éthique commune ; mais, une fois à l'œuvre dans l'art ou dans l'amour, ils doivent devenir esclaves de la beauté ou de l'amour, puisque c'est le seul moyen d'en entretenir l'intensité. *Malheur à tous les amoureux, qui n'auraient pas encore atteint une hauteur, au-dessus de leur pitié !* - Nietzsche - *Wehe allen Liebenden, die nicht noch eine Höhe haben, welche über ihrem Mitleiden ist !* Et même sur terre, la pitié menace l'amour : *L'amour n'est plus en sécurité, si la pitié rôde autour* - G.Greene - *Love isn't safe when pity's prowling around*.

Deux composants d'une grande création : un grand sentiment indubitable, faisant ressentir son Vrai intuitif, et un grand talent, faisant de l'intuition une certitude, grâce à une représentation paradoxale. Ce qui fait de tout poète – un amoureux, et de tout amoureux – un poète.

Le Bien appartient au cœur, comme le corps et ses désirs ; et l'amour est le désir – mystérieux, sensuel ou immatériel. Quand on dit, que le poète est un éternel amoureux, cela veut dire, que son complice, son âme, parcourt le chemin de son cœur. *Le désir est affaire du corps, mais nous sommes, l'un pour l'autre, - des âmes* - M.Tsvétaeva - *Хотеть — это дело тел, а мы друг для друга - души*.

Tout poète est amoureux, mais tout amoureux n'est pas poète. Le poète fait partie de la seule race, consciente de l'existence de notre second soi, du soi inconnu, inspirateur de la musique de nos sentiments et de nos images. *L'amour est l'oubli de soi* - H.-F.Amiel – du soi connu, résident de notre esprit, l'oubli pour mieux se souvenir, enfin, du soi inconnu, résident tantôt de notre cœur et tantôt de notre âme !

Pour que son amour dure, l'amoureux devrait prendre l'exemple du mathématicien – apprendre l'art de substitution de variables aux constantes, sacrifier le permanent par fidélité à l'intemporel. Par ailleurs, le poète le comprend déjà : *La poésie est l'inconstance dans la fidélité* – R.Char.

La vraie fidélité, le vrai amour, la vraie création commencent lorsque les yeux se ferment sur le réel et les mains s'en détachent ; le regard et le cœur les remplacent, on devient poète, c'est-à-dire un amoureux.

Plus un sentiment est profond, mieux appropriée, parmi tous les moyens, est la musique, pour le rendre. L'amour semble être le seul sentiment qui échappe à cette règle ; je parcours les moyens de son expression – tableau,

discours, poème, mélodie – et je leur trouve la même puissance et je ne peux trouver de meilleur candidat à l'excellence que leur dénominateur commun – la caresse.

La sobre intelligence prosaïse l'amour, l'ivresse folle des actes le poétise. Mais aujourd'hui les ivresses comme les sobriétés sont trop raisonnables.

Après avoir vu quelques femmes réelles, le poète porte, dans sa sensibilité, l'appel d'une féminité, abstraite et mystérieuse, et dont la vague beauté va enflammer son regard balbutiant et réveiller dans son cœur le don de chantre. Le non-poète vit et s'émeut dans le concret, particulier ; il n'a pas de regard créateur, il n'a que les yeux pour … narrer et enjoliver.

La poésie est à la prose ce que le regard est aux yeux ; le poète, les yeux fermés, se sert de son regard pour recréer les objets illusoires, engendrant des émotions réelles. L'amour est l'un de ses instants bénis, où l'on puisse se passer d'yeux : *L'amour est l'état dans lequel les hommes ont les plus grandes chances de voir les choses telles qu'elles ne sont pas* - Nietzsche - *Die Liebe ist der Zustand, wo der Mensch die Dinge am meisten so sieht, wie sie nicht sind* - seulement il ne les *voit* pas, il les *crée*, par le regard : *Ubi oculus, ibi amor*.

Vaincre la sensiblerie, au nom de la beauté mystérieuse, te rend artiste ; céder à la sensualité, au nom de la volupté, te rend mystérieusement amoureux. La sagesse suprême – trouver la place du mystère poétique au milieu des problèmes prosaïques.

L'amour, c'est la caresse par le regard ; la noblesse, c'est la caresse par la hauteur ; l'intelligence, c'est la caresse par la représentation ; la poésie, c'est la caresse par le verbe. *La poésie est l'essai de représenter ce que tentent d'exprimer les caresses* – Valéry.

En amour, comme en poésie, la plus secrète volupté est due aux contraintes rythmiques ou gestuelles. *Le grand mérite de la pudeur est de donner du prix aux caresses* - P.Morand.

La vie est remplie de la réalité et du rêve ; lorsque celui-ci dépasse celle-là - en volume, en valeur, en intensité -, on est proche de la poésie ou d'un amour.

Dans la réalité il y a nécessité, temps, limites ; dans le rêve il y a liberté, éternité, infini ; être poète ou amoureux, c'est laisser le rêve dominer la réalité.

Sans Doute

Un étrange avantage des poètes d'aujourd'hui : l'insensibilité à la honte - ne pas penser, qu'au lieu de s'attendrir, on peut éclater de rire, à la lecture de leur chaos, chaos verbal, sentimental et mental.

Le poète est reconnu par l'élégance de son éloignement des cadences du visible.

Le constat est ennemi juré de la poésie. La poésie est le refus d'attacher les meilleures images aux heures et aux tables d'événements. *Rester dans l'incertitude et le mystère, sans fouiller les faits* - Keats - *Being in uncertainties, mysteries without reaching after facts*.

La poésie, c'est un songe dans la nuit de la vie, c'est la faculté de ne pas se réveiller et vivre et croire le rêve plus profondément que la réalité. *La matière propre de la poésie est l'impossible crédible* - G.B.Vico - *La propria materia della poesia è l'impossibile credibile*.

La science définit la nature d'une inconnue, qu'elle finit par affecter d'une valeur connue. Le poète fait l'inverse : *Le Poète devient le suprême Savant, car il arrive à l'inconnu* - A.Rimbaud.

Aujourd'hui, Aristote nous expose surtout des évidences, Platon - surtout des banalités, mais Homère est une éternelle découverte et un étonnement sans fin. La philosophie sans poésie va tout droit aux archives.

En musique, en peinture, en poésie, en philosophie règne, aujourd'hui, une conjuration de jargonautes professionnels, en fonction des goûts des directeurs, des lignes budgétaires, des héritages de vocabulaires. Un

charlatanisme du fini, aux assises en béton, - vendre, signer, prouver - intelligent et mort ! Que le charlatanisme antique de l'infini, enfantin, naïf et fragile, fut plus humain ! - éclairer les hommes, les purifier de vices, les délivrer d'erreurs, les ramener à la vertu - bête et vivant ! *C'était du charlatanisme, mais du plus haut* - Napoléon.

Le ressort de la poésie et de la musique : le plaisir y naît non pas de l'excès des concepts problématiques, mais de la trajectoire mystérieuse de leurs accès ; la résignation de ne pas aller jusqu'au bout, de s'arrêter en chemin et de vivre le vertige d'un lien, qui fait oublier les objets liés.

Dans la chaîne : l'impression de l'auteur - l'expression - l'impression du lecteur, il faut être lucide sur le contenu des nœuds et sur les ressorts des passages entre eux. Quand on comprend, que nos impressions sont, d'une manière écrasante, communes, interchangeables, reproductibles, on se focalise sur le deuxième nœud et le second passage, on devient créateur, et par la même occasion, - imposteur ; et l'on finit par redéfinir le métier du poète - faire durer la première impression - puisqu'il ne sera plus très clair, de l'impression de *qui* il s'y agira.

L'art, comme la religion, commence par l'intérêt qu'on porte à ce qui n'existe pas, n'existe déjà plus ou n'a pas encore existé. Même si la vision y compte moins que la création. L'artiste est celui qui ne peut pas vivre sans ce qui n'existe pas. Les yeux, qui en vivent, s'appellent regard. *Il me faut ce qui n'existe pas* - Hippius - *Мне нужно то, чего нет на свете*. Pour en vivre ou pour le réinventer : *La mission du poète est d'inventer ce qui n'existe pas* - Ortega y Gasset - *La misión del poeta es inventar lo que no existe*. Et Kierkegaard - *Le génie ne désire pas ce qui n'existe pas* - veut faire de l'acteur - un figurant.

La poésie se déguste même sans philosophie, mais la philosophie sans poésie est une nourriture pour rats de bibliothèques. La poésie est un jeu d'alternance d'images et de sens, non susceptible d'être mis en doute, ce qui est le premier pas de la philosophie. Donc, celle-ci n'a rien à dicter à celle-là. La philosophie, dénuée de poésie, ne s'élèverait jamais au-dessus des statistiques.

L'ordre, en poésie, fait partie de ces contraintes, qui doivent rester implicites. Mais chez les raisonneurs, ignorant le vivifiant désordre poétique, l'ordre mécanique est le seul à s'installer dans le mot. *J'aime mieux une poésie sans ordre qu'un ordre sans poésie* - Pouchkine - *Я более люблю стихи без плана, чем план без стихов*.

Déplier les ailes, en ampleur, et charger la tête, en profondeur, est affaire de la hauteur de ton âme, où ma solitude mène ses dialogues avec le monde. *En acquiesçant s'époumone le poète, les ailes pliées et le vent dans la tête* - E.Poe - *Romance, who loves to nod and sings, with drowsy head and folded wings*.

Le poète est plus près du Trismégiste que de Prométhée, du mystère hermétique que du problème prométhéen. *Le poète est voleur de feu* – A.Rimbaud. Ce sont ses verbes ardents qui font penser au feu volé. Il est plus attiré par la lumière, pour mieux projeter ses ombres.

Le mauvais lecteur prend la porte du mystère pour celle des solutions. *Le poème est un mystère, dont le lecteur doit chercher la clef* – S.Mallarmé. Le sésame, chiffré par le serrurier mystérieux, appartient à la bouche et non pas à la serrure problématique. Je préfère les poèmes qui sont eux-mêmes des clefs de virtuose, auxquelles je dois chercher des serrures, décorant mes ruines.

Cette *obscure clarté*, amie du bon regard ! Ce fond inaudible, d'où jaillit la mélodie. *Le poème est un voile, qui rend visible le feu* – M.Blanchot. La vie serait un feu, dont la musique est un voile. Sans ce voile, le feu n'est que brûlure. Grâce à ses ombres, le poème en fait deviner aussi une lumière.

L'esprit a deux fonctions opposées, une ironique - égaliser, et une intime - distinguer. L'obscurité sans poésie, jetée sur deux objets, et qui les égalise, n'est pas ironique. Il faut chercher un haut angle d'éclairage, qui fait coïncider les ombres. L'obscurité peut servir de fond, pas d'avant-scène.

Le choix entre clair et obscur est rare. Le choix beaucoup plus fréquent et sérieux est entre ce qui s'accorde avec ma musique intérieure et ce qui fausse ses notes. Et tout n'est pas perdu pour Mozart : *Je ne sais pas écrire poétiquement ; je ne peux pas produire des jeux d'ombres et lumières avec ma parole ; je n'arrive pas à exprimer mes sensations par des gestes* - *Ich kann nicht poetisch schreiben ; ich kann die Redensarten nicht so einteilen, dass sie Schatten und Licht geben ; ich kann durch Deuten meine Gesinnungen nicht ausdrücken*.

Deux mystiques, ou deux genres irrationnels, pour parler du rationnel : le lyrisme et l'ésotérisme. Le premier traduit en rêve ou en prière la vénération du merveilleux dans le monde ; le second te replonge dans le rationnel, en lui apportant un verdict irrationnel. À cette seconde tentative de donner aux ombres la consistance de la lumière, à cette pseudo-poésie, je préfère la prose des lumières, expliquant l'origine des ombres.

Les domaines, touchant à nos racines les plus profondes, éthiques, esthétiques, métaphysiques, ne se prêtent à aucune investigation scientifique ; leur essence est mystérieuse, et seul un regard poétique peut en extraire une musique allusive. Les habitués des statistiques et des

théorèmes ont beau se moquer du poète, incohérent ou balbutiant, eux-mêmes émettent, dans ces domaines, des avis autrement moins signifiants et plus niais.

À tous les illuminés-prophètes, dont la première lumière tourne irrévocablement en éclairage public, je préfère un enténébré poète, dont les dernières ombres servent de fond à mon étoile. *Je suis fils de la nuit. Ne suis ni prophète ni médecin, mais conducteur des âmes* - Homère.

Il faut que ce soient deux grands vides qui se cognent, pour que l'écho porte loin et fasse sonner le néant. Le poète est calculateur et bâtisseur de vides.

Il y a des ombres, qui ne demandent que de l'éclaircissement ; la philosophie n'y sert à rien, la science y suffit ; on s'enferme dans une bibliothèque. Et il y a des ombres, dont le seul intérêt est le mystère de leur source et l'émoi de leurs danses ; aucun savoir n'y apporte rien ; c'est une haute tâche poétique ; exécutée avec profondeur et intelligence, elle devient philosophie ; on reste dans sa Caverne.

Le nihilisme est un contraire du scepticisme et de l'absurdisme. Pour ceux-ci, notre propre avis comme l'avis des autres ne valent rien. Pour le nihiliste, bâtir sur les avis des autres ne vaut rien ; seuls valent nos propres fondements, commencements, élans. Être nihiliste, c'est annihiler les avis des autres et ne compter que sur soi. Il va de soi, qu'il ne s'y agit pas de science, mais de poésie et de philosophie.

La discontinuité de tout regard sur le monde, qu'il soit philosophique, scientifique ou poétique, est inévitable, et ceci - en deux sens : à la verticale à cause du changement, toujours possible et toujours discret, de langage et à l'horizontale, puisque toute chaîne causale se brise si facilement, que ce

soit en début, à la fin ou au milieu.

C'est le lieu et la nature de ce qui est rigoureux et de ce qui est flou, dans les concepts et dans le discours, qui prédétermine la stature d'un philosophe : le flou poétique des concepts et le flou poétique du discours (les pré-socratiques, Nietzsche), la rigueur prosaïque des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Aristote, Kant), le flou poétique des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Hegel, Schopenhauer), la rigueur poétique des concepts et le flou poétique du discours (Valéry). C'est la dernière combinaison qui est la plus heureuse.

Rendre fidèlement le soi connu, inventer intuitivement le soi inconnu - telle est la ligne de démarcation entre l'*homo faber* et l'*homo pictor*. Celui qui s'attache à la claire *poïésis* ou celui qui pratique la tâtonnante *mimesis*. Mais un retournement sémantique déplorable fit, que la poésie inventive relève aujourd'hui de la *mimesis*, tandis que des narrations mimétiques reprirent la lourdeur de la *poïésis*.

Fidélité à l'idée déjà nette, tel est le premier besoin d'un esprit philosophique, à la recherche du mot ; celui-ci sera ascétique, neutre, aptère, si telle est l'idée. L'âme poétique a besoin d'autel et non pas d'ex-voto ; des mots immolés, chantants ou psalmodiants, surgit la musique, et dans la haute musique viennent, miraculeusement, s'incarner de profondes idées. Seule la netteté finale peut être grande ; tout début net est nul.

L'origine du nihilisme, de la poésie et de la philosophie : ce qui est le plus urgent à faire n'est pas faisable ; ce qui est le plus brûlant à dire est indicible ; ce qui est le plus profond se déracine si facilement. Un seul refuge, devant ces défaites, - la noblesse d'une hauteur hors toutes coordonnées morales, verbales ou mentales.

On ne pense que dans la mesure, où l'on s'exprime, et la clarté n'est pas dans l'expression, mais dans le jugement de son interprète. La poésie n'est pas moins claire que l'algèbre (elle est la *logique de l'indéfinissable*, comme, d'après Valéry, - la métaphysique), mais, malheureusement, le regard (interprète) algébrique est plus répandu et topique que le regard poétique.

Tout existant peut devenir grandiose, il suffit d'y déceler la part mystérieuse de l'inexistant. *C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière* - E.Rostand. Le poète - celui qui reçoit un maximum de lumière, pour produire les plus belles des ombres. La nuit, l'âme obscure suit la lumière de mon étoile ; de jour, l'esprit lumineux se laisse charmer par les recoins cachés de mon âme.

L'enfance : trouver tout naturel un miracle. La maturité : chercher un miracle dans tout ce qui est naturel. *La Nature est un poème, dont l'écriture est indéchiffrable* – F.Schelling - *Natur ist Poesie ; der Mensch muß sie entschlüsseln*.

Pour que le tableau du monde soit complet, on a un besoin égal de lumière profonde du savant et de hautes ombres du poète. Ne pas les confondre : *La réalité ne se révèle qu'éclairée par un rayon poétique* - G.Braque.

Le temps se déroule à l'horizontale, mais c'est en hauteur, à la verticale, que je veux placer mes ombres ; au lieu de les propager, prépare-leur une belle chute : *Au nord de l'avenir, je pose mes filets, lestés des ombres écrites en pierres* – P.Celan - *Nördlich der Zukunft, werf ich das Netz aus, beschwert mit von Steinen geschriebenen Schatten*.

Le non-poète ne veut pas de paupières ; il veut avoir ses yeux ouverts en permanence, pour se saisir du monde. Le poète a les paupières les plus lourdes ; il a tant besoin d'yeux fermés, pour rêver. Qui s'identifie aux choses vues ? - des entités périssables : les dieux, les manuels, les

mémoires.

On reconnaît un philosophe par la profondeur de ses questions, aux réponses illisibles ; le poète se fait remarquer par la hauteur de ses réponses, aux questions invisibles ; quand un seul homme porte en soi ces deux profils, son discours devient un arbre, visible et lisible, vivant ; isolés, ils n'exhibent, le plus souvent, qu'une minéralité des gouffres ou des montagnes.

Le piège à éviter : confondre l'obscurité des buts avec celle des moyens : il ne faut pas chanceler parce que l'horizon n'est que mirage. Ou l'autre, beaucoup plus flagrant : tenir à la netteté du but et accepter le relâchement dans le choix des moyens. Au-dessus de tout est le talent, c'est-à-dire les contraintes qui garantissent *un vers lumineux sur un sujet obscur* - Lucrèce - *quod obscura de re carmina musaeo*.

Valéry n'a aucune ambition pour la rigueur d'un système, et pourtant ses phrases sont rigoureuses, et derrière elles on peut reconstituer facilement un système complet, profond et subtil, qui l'inspire. Tout, chez Nietzsche, n'est que rhapsodique, mais on y entend une symphonie, grandiose et harmonieuse. Spinoza, Kant, Hegel brandissent leur prétention à la rigueur scientifique, mais chacune de leurs phrases est un fatras disgracieux, anti-conceptuel, anti-logique, anti-poétique, où tout n'est que verbiage, hasard, irresponsabilité, arbitraire, que même le sens commun réfute sans peine, retourne ou s'en moque.

Le monde se présente à nous comme un chaos de sons et de sens ; seule une fine oreille peut y déceler des messages musicaux, permettant à un philosophe d'en esquisser le fond et à un poète – de reconstituer une nouvelle harmonie de sons et de sens. *Celui qui, à travers le brouhaha, entendit une phrase entière et la mit en mots est un génie* - A.Blok - *Гениален*

тот, кто сквозь ветер расслышал целую фразу, сложил слова.

Voir sans être vu - classique ; imposer la hauteur du regard - romantique. Au-dessus, peut-être, - rendre l'allégorie utopique, ne pas refuser à l'allusion de maintenir l'illusion.

Le poète, inondé de lumière, projette des ombres. Dès que lui, dans ses émissions, se met au service des lumières, il devient journaliste. Mais faute de lumière extérieure, il doit éteindre ses ombres. *Si le royaume des ténèbres fait irruption, alors, jetons nos plumes sous la table* - Hölderlin - *Wenn das Reich der Finsternis mit Gewalt einbrechen will, so werfen wir die Feder unter den Tisch*, mais ne vous transformez pas en guerriers, ils finiront toujours dans la grisaille : *Pour coudre les pantoufles rien ne vaut les bottes !* - Goethe - *Aus Stiefeln machen sich leicht Pantoffeln*.

Le scientifique explore le nécessaire, le philosophe narre le possible, le poète chante l'impossible.

À partir de quelle hauteur les yeux se transforment en regard ? *Celui qui disperse ses regards sur tout ne voit rien ou voit mal* – D.Diderot. Un regard à bout portant dévalorise tout joyau. La vue n'est pas la seule chose qu'apporte le regard de poète, il en donne aussi la mesure et le pouls. L'accommodation dynamique est signe du haut regard. Il faudrait vouer les meilleurs regards aux choses diaphanes : *Le regard est l'art de voir les choses invisibles* – J.Swift - *Vision is the art of seeing things invisible*.

En matières poético-philosophiques, l'eau profonde ne vaut pas beaucoup plus que l'eau trouble. *Le public confond facilement celui qui pêche en eau trouble avec celui qui puise en eau profonde* - Nietzsche - *Das Publikum verwechselt leicht den, welcher im Trüben fischt, mit dem, welcher aus der Tiefe schöpft*. Surnager, en tenant la poésie hors de l'eau, garder le souffle

coupé et aspirer vers la hauteur.

Le récit, c'est le long ennui de haute mer, justifié par la prétention, que la terre touchée serait nouvelle. *On ne découvre pas de terres nouvelles sans accepter de perdre de vue la côte pour très longtemps* – A.Gide. La poésie, c'est de couler à pic ou de décoller en flèche, en vue des côtes trop terre-à-terre. La meilleure façon de perdre de vue la côte est encore de s'y assoupir et d'en rêver.

Socrate prit trop à la lettre son ignorance. *Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est)* – Valéry. On ne *sait* que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* – R.Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes (Schopenhauer), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Voici une belle dialectique de la création : *Ce qui n'est pas fixé n'est rien. Ce qui est fixé est mort* – Valéry. Le philosophe-poète ne crée que dans l'informe, qu'il a intérêt d'accumuler en se débarrassant de ce qui prit déjà forme. Ce qui n'entre pas dans une grammaire n'exprime rien. Fixer, c'est attacher une mosaïque sémantique à une syntaxe opératoire. Une fois soumis à la seule syntaxe, tout discours vrai est mort. Ce qui se fixe dans l'espace sera mis en mouvement dans le temps. C'est en fixant que nous prouvons notre capacité de métamorphose. Chercher à fixer dans l'espace, c'est tendre vers la perfection dans le temps. La liberté futuriste de l'être ou l'irréversible nostalgique du devenir. La perplexité devant le mouvement insaisissable et *la répugnance à toute fixité* - Nietzsche - *ein Widerwille*

gegen alles Festbleiben.

Que deviendrait le poète sans ces belles choses, qui n'existent pas ! *Croire non pas en ce qui n'existe pas, mais en ce qui aurait dû exister* - A.Blok - *Верить не в то, чего нет на свете, а в то, что должно быть на свете*. Les perdre laisserait mes mains trop agitées et l'âme trop apaisée.

Voici ce qui autorise le médiocre à divaguer dans des ramages, le pragmatique - à ne voir que le souci du fruit, le poète - à s'abandonner aux fleurs, et le philosophe - à reconstituer l'arbre tout entier : *Dans chaque problème sérieux, l'incertitude descend jusqu'aux racines* - Wittgenstein - *In jedem ernsten Problem reicht die Unsicherheit bis in die Wurzeln hinab*.

L'unification de deux arbres intellectuels, grâce aux substitutions de variables, grandit tous les deux. Les plus belles des inconnues naissent dans la poésie, dans des métaphores. *L'arbre est le poème de la Croissance* - Valéry.

Le poème (représentation naissante) est au noème (représentation née) ce que le chant de rossignol est à la symphonie. Un goût pour l'obscurité, des oreilles tendancieuses, un abandon. Mais le fond - rhétorique ou sonore, en oratorio ou en cantate - est le même.

Le dévoilement est le procédé des imposteurs-prophètes et le voilement - celui des imposteurs-poètes. Héraclite - *l'être aime à se voiler* - est avec ceux-ci (comme Heidegger : *l'être aime se rendre invisible* - *das Sein liebt es, sich zu verbergen*) ; *l'avoir aime à se dévoiler* - la devise des premiers, des vainqueurs.

L'objectivité, si elle existe, se manifesterait dans nos représentations (la topique) ou dans nos interprétations (la critique), mais nullement dans nos

requêtes (la poétique). Et puisque l'homme est requête, appel ou prière, sa pensée et son sentiment doivent être subjectifs.

La pensée attend de la philosophie – de la musique mystique et non pas la clarté logique. Toute cla-r-(-ss-)ification inaugurale est dans un mouvement de *rupture*, tandis que toute bonne logique ne s'applique qu'au monde *monotone*. Ce n'est pas le *but* de la philosophie, mais le *contenu* de la connaissance qu'on tente de définir ici. La logique a, dans la philosophie, la même place de domestique que la grammaire dans la poésie. Pourtant, cette misérable *clarification logique* devint le seul objet de la philosophie analytique, qui n'est pas plus passionnante que la comptabilité analytique.

Dans l'imaginaire on maîtrise l'être et cafouille dans le devenir ; dans le réel, c'est l'inverse. La réflexion de Valéry fut plus réaliste que poétique : *Ce qui est clair comme passage est obscur comme séjour*.

Quels objets manipulent-ils ? Au-dessus de quelle représentation ? Les scientifiques – les concepts, rigoureuse ; les philosophes académiques – les mots, intuitive ; les poètes – les métaphores, intuitive ; les philosophes-poètes – les métaphores, rigoureuse.

Les philosophes, dans le cycle – observation (réalité), expression (langage), signification (réalité) –, veulent partir de la réalité et la rejoindre, mais finissent, le plus souvent, par négliger le chaînon central, le poétique, tandis que c'est le contraire qu'il faudrait faire. La gratuité et l'absurdité guettent, avec la même probabilité, le contemplateur et le rêveur. Dans la naissance de questions profondes ou de réponses hautes, l'observation décrite et la signification imaginée jouent un rôle mineur et même sont des tâches superflues, puisque notre cerveau possède une merveilleuse capacité de congruence avec la réalité, nous évitant tout délire incompatible avec le monde observable et sensé.

Le vrai philosophe n'ignore pas le sort titubant de ses constructions pseudo-logiques éphémères, et il admire le poète, qui érige le même édifice uniquement par un bel élan du mot. *Les philosophes savent que les poètes ignorent la pensée et cela les désarme et fascine* – A.France.

Les châteaux en Espagne du poète s'avèrent plus intelligibles que les casernes philosophiques, qui, d'aveu même de leurs habitants, ne sont, dans le meilleur des cas, que des châteaux de cartes. La pensée accompagne plus volontiers une image qu'un échafaudage.

L'obscurité non-poétique, dans les traductions des Anciens, est, en général, de nature non-philosophique, elle est certainement due aux mauvais traducteurs. J'aimerais pouvoir juger de l'énormité des *traîtrises de traducteurs*, dans la chaîne : le grec d'Aristote, l'arabe d'Averroès, l'anglais et le latin de M.Scot, l'allemand de Frédéric II.

Le mot lancé au ciel ignore les routes et peut se perdre à tout instant. *Poésie, ô danger des mots à la dérive* – L.Aragon. C'est le danger des bouteilles jetées à la mer : les courants, les profondeurs, les prédateurs, le trop peu d'hermétisme. Les mots bien repérés s'érigent en phares, idées lumineuses.

Le but du poète est toujours obscur, et le mot, qui le vise, ne doit être ni trop clair ni trop vague. *Le poète rate sa cible, avec des mots ou trop familiers ou trop distants* - S.Johnson - *Words too familiar, or too remote, defeat the purpose of a poet*. Dans l'art du chant, le mot à distance *juste* n'existant pas ; le poète est celui qui vit de ses ratages.

La sensibilité est le sens aigu des frontières. Frontières de la vie, de la poésie, des nations. L'homme insensible est un contrebandier. L'homme sensible est polyglotte, amoureux de sa patrie. Le danger ou l'ignorance des frontières inviolables travaillent le premier ; l'émotion de frontières, le

connu caressant, face à l'inconnu blessant, - le second.

Qui, pourquoi, quand, où, comment sont des barrières. D'un côté, ce qui se laisse, de l'autre - ce qui ne se laisse pas expliquer. Ceux qui manquent d'ailes n'envisagent le franchissement que dans un seul sens. La philosophie nous amuse à préfigurer le second et la poésie nous place par-dessus des barrières.

Défier le temps est insignifiant aux yeux de l'éternité à moins que ce soit par le dédain de tout ce qui est irréversible. Rester dans le réversible, dans l'anamorphique - le plus beau trait de la jeunesse. La jeunesse - ne percer, ne posséder ni le monde ni soi-même ; avec la possession surgit la clarté, le souci et l'habitude ; porter haut l'ombre de soi-même. Les modernes sont jeunes par leurs doutes et vieux par leurs certitudes ; chez les Anciens, c'est l'inverse : leur poésie est celle de la maîtrise de leur propre voix et non pas de la hantise de l'écho des autres.

L'enfance est anti-poétique : il lui faut des lumières et des démarrages. Le poète aime l'ombre, projetée vers sa haute immobilité.

Quand un noble vouloir a la chance d'être porté par un pouvoir intellectuel, il résulte en un valoir poétique – la volonté de puissance de mon soi connu, faisant vibrer les meilleures cordes de mon soi inconnu. Tout *impetus* (élan) se désintéressant du *scopum* (regard, profané en cible) et se résumant en un *conatus* (intensité).

Valider les rythmes de mon âme par les algorithmes de mon esprit, c'est comme consulter un cardiologue avant de tomber amoureux. Tant que le voir n'empêche pas le croire, on est jeune, c'est-à-dire poète ou révolutionnaire.

Vivre, c'est traduire la poésie du Vivant en prose de plus en plus proche et

claire, pour terminer par une insipidité définitive ; rêver, c'est entretenir la convulsion ou l'agonie poétique, à une distance infinie. *La vie où tu n'es pas, serait si belle ; te vivre [rêver] aussi est un défi à relever* - L.Salomé - *Das Leben ohne dich, es wäre schön, und doch auch du bist werth, gelebt [geträumt] zu werden*.

Mon étoile n'a pas de lumière, visible aux autres ; mon message aura besoin de la lumière des autres, qui, en fonction de son intensité, projettera soit mes ombres soit mes ténèbres. Rilke voulait porter la lumière de son étoile éteinte ; Maïakovsky : *Ce n'est pas en lumière d'une étoile morte que vous atteindra mon poème* - *Мой стих дойдёт не как свет умерших звёзд* - s'en méfiait.

La seule philosophie qui me charme est la philosophie de la nuit ; la clarté du langage ou de l'espérance, même une clarté pure et profonde, s'évapore vite, sous le feu des questions, et je veux un milieu, résistant même aux mystères silencieux. Le langage ou l'espérance obscurs s'appellent poésie et consolation. *Dois-tu chercher ton guide et ton consolateur parmi les ombres de la nuit ?* - G.Bachelard.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels, injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

Face au mystère du monde, le scientifique lui trouve du sens profond et le poète – de la haute beauté. Quand on n'est ni l'un ni l'autre, on n'y perçoit que de la platitude, de la fadeur, sans sel ni sens.

Le discours, dépourvu d'inconnues, ne fait qu'exposer un sens ; celui, qui en contient, veut le recevoir. Toute la poésie est là. Et la bonne philosophie aussi.

Une bonne philosophie commence par un vague écho d'une mélodie, d'une angoisse ou d'une métaphore ; il s'agit de l'habiller de mots qui garderaient et la musique et l'inquiétude et la poésie.

Ceux qui vivent de et dans la lumière humaine et ne produisent que de la lumière modérée finissent dans la grisaille commune. Attiré par la lumière divine, le poète peint ses ténèbres inimitables, exaltées et ascendantes. Je ne suis pas fier de ces lignes baudelairiennes, aux valeurs inversées.

La qualité des yeux détermine la maîtrise et la profondeur ; la qualité du regard résume le talent et la hauteur. La rigueur d'une lumière ou la vigueur des ombres. La réalité se moque de la seconde démarche, mais le rêve la salue. Nietzsche est impuissant en technique poétique ou musicale, mais aucun poète ou musicien n'émit de métaphores aussi séduisantes que les siennes ; Valéry ignore les théories linguistiques ou logiques, mais aucun linguiste ou logicien n'émit d'avis aussi pénétrants là-dessus que les siens.

Tous, d'une manière ou d'une autre, veulent *connaître la vie*. Mais le consommateur envisage la vie comme une solution, le penseur – comme un problème, le poète – comme un mystère. Et puisque nous portons en nous, tous, un peu de ces trois personnages, nous apprenons à agir, à créer, à rêver. L'absence d'une seule de ces facettes compromet gravement la qualité de l'ensemble.

Les connaissances rendent plus profond le regard d'un savant, plus vastes – les horizons d'un curieux, mais n'élèvent point les paroles d'un poète.

Étrange bêtise de Pétrarque : *Ne m'est donné qu'un seul délice - apprendre - Altro diletto che 'mparar non provo*. La jouissance d'un poète est dans la proximité avec des étoiles qui *dansent*.

Peu de goût viscéral pour le mystère ; le culte irresponsable de la clarté – deux défauts de la culture française, qui expliquent la faiblesse de sa poésie et de sa philosophie.

La Caresse fut le commencement de l'homme angélique ; l'Angoisse – celui de l'homme bestial ; nous sommes condamnés à les assumer toutes les deux. *Au Commencement était la peur, puis la résistance, ensuite le Verbe, le secret* - R.Char – l'Étrange, le mystère ou le secret, n'apparurent qu'avec le poète, c'est-à-dire avec l'homme de culture.

Aux pessimistes et aux absurdistes, la hauteur paraît être ridicule, puisque dans ce monde ils ne voient ni miracles ni mystères. Et geindre au milieu des choses transparentes est une attitude naturelle et minable. La hauteur n'existe que pour les yeux, perçant les profondeurs mystiques et inspirant le regard des hauteurs poétiques.

Le fanatique du doute place ses adversaires dans des cloaques des certitudes. Douter est la preuve de la paresse, de la stérilité. Le séjour des doutes, c'est la platitude ; les vraies certitudes se trouvent dans la profondeur (la science) ou dans la hauteur (la poésie).

Un mathématicien, qui découvre des écrits philosophiques, n'y trouve que du verbiage et du délire ; et un non-mathématicien – que des concepts et des convictions. Le premier finit par n'en apprécier que l'expressivité poétique, et le second – que la didactique.

On approfondit sa vue, grâce au savoir des scientifiques et à l'intelligence

des philosophes ; on rehausse son regard, grâce à l'imagination et la musique des poètes. Ne pas confondre ces deux dimensions incompatibles ; même axe, deux extrémités opposées. Une vue plus juste ; un regard plus intense.

Décrire l'existant est une tâche de robot ; c'est dans l'inexistant que l'artiste trouve les plus beaux modèles à peindre. C'est comme un aveugle, imaginatif et créatif, décrivant l'existence des objets matériels – la géométrie est son seul support, mais c'est dans un langage poétique qu'il la traduirait.

Pour un esprit géométrique il n'y a rien d'indéfinissable ; l'esprit poétique s'en nourrit, le défini n'ayant pour lui aucun goût.

Ce qu'elle pourra

Qui ne rêve de puissance ou de réalisations héroïques ou artistiques ? Mais une fois que j'ai fait le tour de ces exploits, je comprends que rien ne vaut la maîtrise du mot, sans laquelle pâlissent les savoirs et les actes. Créer du vrai, en inventant des langages, est plus passionnant que d'en déduire, en restant dans le langage des autres.

Mes timides et maladroites tentatives de faire du bien au milieu des hommes ne valent pas grand-chose à côté de la voix du Bien, qui résonne dans mon cœur, même dans les déserts ou les cellules.

Avec le Mot

Dans la hiérarchie des mots, domine le mot poétique. Le mot intelligent lui envie l'obscur éclat des sources et le mot ironique - la fascination du dernier pas non fait. Le mot savant sert d'interprète, pour communiquer avec la plèbe des idées. La bêtise aide à savourer les triomphes. Sans l'intelligence, jamais le mot n'aurait atteint de telles profondeurs de la résignation.

Le sage est celui qui pose des équations avec le plus grand nombre d'inconnues et avec les plus vastes domaines de leurs valeurs. Pour le sot, le mot est une constante, pour le sage - une vaste variable. Poétiser, c'est imaginer des relations impossibles entre variables imaginaires. Penser, c'est indiquer des classes de solutions.

L'esprit, c'est l'invocation d'objets et de relations, c'est-à-dire de concepts pré-langagiers ; les mots y sont des contraintes du même ordre que la rime ou le syllabisme - pour la poésie ; mais les belles contraintes sont à l'origine d'une belle liberté : *Toute parole est déracinement. L'esprit est libre dans la lettre et il est enchaîné dans la racine* - Levinas - un arbre, pour être à moi, doit-il pousser dans un exil, du désert ou de la montagne, de la solitude ou de la hauteur ?

Le naturel de chacun se détermine selon qu'on se sent plus près des mots ou plus près des choses. *Pour le poète, les mots sont des choses naturelles, qui croissent naturellement sur la terre comme les arbres* – Sartre. La chose pesant toujours plus, dans ce monde sans balances personnelles de mots, naturel signifiera inférentiel, croître - induire l'ordre partiel transitif, la terre

- le manuel d'Analyse discrète et l'arbre - un cas particulier d'un graphe acyclique.

Quand le rêve l'emporte sur le mot, on préfère la montagne à l'arbre, la hauteur à la vie. Lorsqu'ils s'équilibrent, on trouve de l'arbre à chaque cime : au mont des Oliviers ou à l'Ararat - l'olivier, à l'Olympe ou au Parnasse - le laurier, au Sinaï - le buisson-ardent, au Golgotha - la croix. Quand le mot, seul, triomphe, il fait éclore le rêve - dans le vide : le mont de Sisyphe, l'élévation du mot-pierre à une hauteur, le désintérêt du mot-brique et encore plus du mot-édifice. *La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté* - Hugo. Il faut alterner en nous la veille et le rêve, le philosophe et le poète (Platon).

Le mot juste conduit ; le mot, qui n'est pas juste, séduit - Kafka - *Das rechte Wort führt ; das Wort, das nicht recht ist, verführt*. Par le premier on déduit des idées ; le second, on l'éconduit auprès du rêve. *Charme* viendrait de *carmen* - invention, poésie, maxime. *Il ne suffit pas, que ton poème soit joli ; il doit séduire* - Horace - *Non satis est pulchra esse poemata ; dulcia sunto*.

Les pensées, qui courent les rues, méritent peut-être ce beau nom, mais on ne se fait pas emprisonner pour elles. *Une pensée prisonnière de son expression n'est pas de la pensée* – Montherlant. Ce vieux paradoxe des délicats : une belle expression débouche miraculeusement sur de bonnes pensées, mais d'une bonne pensée à une belle expression le chemin est tortueux et déformant.

Personne ne se rend mieux compte de la petitesse et de l'immensité des mots, de leurs messages cristallins ou indéchiffrables, de leur inutilité et leur vitalité que le poète, qui est le seul à ne fréquenter que leurs recoins extrêmes.

La *philosophie du langage*, si galvaudée outre-Atlantique, n'a aucun thème valable ; n'est possible que la *poésie du langage*, l'étude des déviations tropiques ; le langage a deux faces, l'interne (morphologie, syntaxe, logique, grammaire) et l'externe (associations avec des objets et relations du modèle représentatif) - je n'y vois aucune place pour un regard philosophique. Quant au sens, il se forme déjà au-delà du langage, avec des valeurs de vérité et de substitutions ; et il ne peut pas sortir du psychologisme.

Le sens est la jonction (une forme d'unification mystique, au-delà du mystère) du discours (problème interprété dans le contexte du modèle) et de la réalité (qui est mystère). La langue, elle, sans le modèle, au-dessus duquel elle est bâtie, est absurde, et c'est ça, son plus grand miracle. Elle est parlée et elle est parlante : *Il y a deux langages : celui qui disparaît devant le sens, dont il est porteur et celui qui se fait dans le moment de l'expression* - Merleau-Ponty. Le conceptuel se concentre autour du sens, et le poétique se fixe dans le mot : *Le poème n'est poétique que s'il s'incarne dans les mots* - Hegel - *Das Poetische ist erst dichterisch wenn es sich zu Worten verkörpert*.

Suivre ses idées - création autodestructrice, à portée de tout ingénieur ; obéir aux mots - création autocréatrice, réservée aux ivrognes et aux poètes. Dès que la musique des mots est trouvée, leur sens vient tout seul, sous forme d'idées. L'inverse, *Occupe-toi du sens, les sons s'occuperont d'eux-mêmes* - L.Carroll - *Take care of the sense and the sounds will take care of themselves* - est inepte.

La poésie des idées est aussi dérisoire que la poésie des seuls mots ; à la réflexion profonde et à la narration plate, la poésie devrait opposer et la pensée et le style de hauteur, danser plutôt que creuser ou marcher.

Pour chasser le gibier d'idées, il faut lancer des mots de chasse. Quand, au même moment, le vent de la poésie se lève, pour les porter vers des contrées imaginaires, mais moins arides que le désert de la vie réelle. Les idées, elles aussi, sont réelles, et donc inaccessibles avant d'être fixes, c'est-à-dire mortes. Le mot est ce qui va à l'envi se remettre à l'irréalité, aux mirages.

Les mots n'apportent que des ombres utiles à la lumière que sont les idées. Mais celui qui ne vit que dans les ombres voit de la lumière dans tout ce qui est légèrement moins ténébreux : *Les mots peuvent fournir des lumières sur les principes de nos idées* - Condillac - comme la poésie - sur les principes de votre orthographe ! Le poète indigent vit *par ses mots*, le grammairien repu vit *de ses idées*.

Dans la perception d'un énoncé, le mouvement - des mots vers le sens - en termes d'intérêt ou d'intensité, peut être ascendant, plan ou descendant. Tantôt on confère l'expression et tantôt on la remplit. Sur cette échelle, la poésie et la philosophie sont aux antipodes.

La poésie est l'alternance inaliénable de sens et de sons, l'hésitation prolongée entre les deux. Privé du son, le mot n'est ni psychologue ni botaniste. Privé du sens, il peut toujours créer un état d'âme ou dessiner une fleur inédite.

Heidegger entretient notre intérêt pour l'*être* grâce aux enveloppements morphologiques ou poétiques autour de ce *mot*, tandis que l'ennui des Antiques ou des Modernes provient du développement de l'*idée*. Les raseurs ramènent l'être au devoir-être, au pouvoir-être, au vouloir-être, au savoir-être, tandis que, plus que l'éthique du devoir, plus que la volonté du vouloir, plus que la puissance du pouvoir, plus que la profondeur du savoir,

c'est le talent, c'est-à-dire le haut valoir seul, qui justifie nos illuminations ou nos élucubrations.

Le langage métaphorique s'oppose à ce qui est sans saveur, que ce soit en mots ou en idées. Tout bon langage conceptuel est métaphorique, qu'il s'agisse de mathématique ou de philosophie. Mais seule la poésie pure peut se permettre le luxe des métaphores refusant toute mutation en concepts.

Rien d'étonnant dans la vision de la poésie comme d'une charrue (Mandelstam) : la *poïésis* voulant dire labeur, labourage de sillons (*versus* - vers). La vie étant la terre (le premier *humus*) retournée par l'homme (le *humus* second). On retrouve de beaux parallèles avec l'être et la pensée : *La pensée trace des sillons dans le champ de l'être* - Heidegger - *Das Denken zieht Furchen in den Acker des Seins*. Toutefois, l'être et la pensée ne sont que déchéances de la vie et de la poésie.

La poésie devrait se vouer entièrement à ses mots et se moquer de ses idées ; le mot poétique est la musique, *l'idée de la poésie est la prose* – W.Benjamin - *die Idee der Poesie ist die Prosa* ; la prose, qui suit la musique, même en traînant ses idées, devient poésie. La langue, c'est la logique munie de musique. Le désir excite la poésie, qui enfante l'idée ; le mauvais amant confond effets et causes : *La poésie est une volupté couvrant la pensée* – A.Vigny.

Les mots sans frontières nettes auraient dus être réservés à la poésie et interdits aux graphomanes ; tel le *logos*, permettant aux bavards grecs de nous enquiquiner avec la fichue équivalence de l'*être*, du *penser* et du *dire*.

Le poète écoute ses cris et soupirs, d'où naissent des sonorités, couleurs ou mots, au milieu desquels éclosent des métaphores, ouvrant l'accès aux

pensées, ces invitées de dernière minute, l'espace d'un matin. À comparer avec les *penseurs*, se penchant sur leurs pensées-maîtresses, pour les reproduire le plus fidèlement avec des mots moulants et coulants. *Penser* - l'un de ces verbes-parasites, sur lesquels le cartésien veut bâtir sa santé !

Toute production intellectuelle, qu'il s'agisse de poésie ou de philosophie, s'appuie sur deux types de ressources - le verbal et le mental ; la poésie la moins envoûtante se réduit au pur mental, comme la philosophie la plus plate - au pur verbal ; mais une bonne poésie est pensable dans le pur verbal, comme une bonne philosophie - dans le pur mental.

Chez celui qui ne maîtrise pas le mot créateur, c'est-à-dire le mot poétique, la grande matière se profane par le mot inexpressif. Mais celui qui est, à la fois, philosophe et poète, sent l'espace de liberté entre l'expression et la pensée et, tout en visant la pensée, il laisse le mot inventeur tracer le chemin ou dessiner les fins ou esquisser les commencements. Seul le poète peut se permettre de *commencer par faire la chasse aux mots plutôt qu'à la matière* - F.Bacon - *to begin to hunt more after words than matter*.

Le poète *entend*, tout d'abord, le mot, avant de chercher le concept ; l'homme ordinaire *voit* d'abord le concept, avant de trouver le mot. La musique du devenir ou le tableau de l'être.

Dans l'écriture, le seul domaine, où le mot n'ait pas besoin de définition, est la poésie. Et, en particulier, la philosophie, qui aurait reconnu, humblement, d'être une des branches poétiques. Partout ailleurs, l'incapacité de définir un mot-concept devrait priver l'auteur du droit d'en disposer. Ainsi, dans la philosophie académique, on devrait bannir les mots : la métaphysique, l'être, le néant, la transcendance, la vérité, le sujet, la conscience. Son malheur, c'est que, une fois cette purge effectuée, il n'en resteraient que des

platitudes, ce qui correspondrait à sa juste valeur.

Autour de la relation mot - chose, il y a toujours un nuage d'indéterminations, mais le propre du mot poétique est, que ces écarts produisent une mélodie, faite de sons et de sens : *Le mot d'un poème se contracte et se rétracte, afin de ne pas dérailler dans la parole prosaïque* – H.Gadamer - *Das Wort eines Gedichts stellt sich zugleich auf sich selbst zurück, damit das Abgleiten in die Prosa der Rede ferngehalten wird*.

Le mot ne représente pas la chose. Le mot est dans le pictural et non pas dans le représentatif. Celui qui le comprend le mieux, c'est le poète : *Le poète considère les mots comme des choses et non comme des signes* - Sartre. Le représentatif se réalise dans des méta-concepts (prénotions antiques ? idées a priori ? contagions des représentations ?), qui sont propres à l'homme, pas à la langue. Le représentatif a trois aspects : structurant - liens spatio-temporels et logiques, descriptif - où l'illusion d'univocité est la plus forte et comportemental - calculs, raisonnements, scénarios.

Deux abus du langage : le journalisme - les mots collent trop près aux choses, ou le verbalisme - les mots perdent tout contact avec les choses. Le premier cas est irrécupérable, tandis que le second a une chance d'être sauvé par la poésie. Sans poésie, le verbalisme devient charlatanisme, présentant les mêmes symptômes, qu'on soit psychanalyste, prédicateur ou philosophe analytique.

La poésie n'est jamais dans les choses ou dans les mots. Elle est rarement dans les relations entre les choses et presque toujours – dans le vertige de l'*accès* aux choses et aux relations. C'est pourquoi, pour tout poème, une traduction mot-à-mot ou chose-à-chose, dans une langue étrangère,

débouche, fatalement, sur une grisaille prosaïque, puisque les plus belles ressources poétiques d'une langue se trouvent dans les méandres d'accès, tout littéralisme en poésie en signant l'acte de décès. Le brillant ne passe pas par le littéralisme.

L'usage de la langue comprend trois parties : la partie neutre ou plate - la phonétique, le vocabulaire, la grammaire ; la partie profonde, ou philosophique, - le modèle conceptuel, bâti par ses porteurs ; et la partie haute, ou poétique, la plus mystérieuse, informalisable - la nature de la rencontre entre le mot et la chose, entre les sons et le sens. Les plus beaux vers français, russes, allemands, anglais, traduits, mot-à-mot, dans une autre langue, ne sont jamais beaux. Mais les lois scientifiques ne perdent rien dans des traductions littérales.

Le mot devient littéraire, lorsqu'il ne s'identifie plus ni avec la chose ni avec le concept. Ce troisième univers, ce refuge des mots exilés, la Métaphorie Intérieure, a ses propres horizons et ses propres raisons. Le concept serait une métaphore fixe (*usuelle Metapher* de Nietzsche). *Tous les termes philosophiques sont des métaphores, des analogies figées* - H.Arendt - *Alle philosophischen Termini sind Metaphern, erstarrte Analogien* - la philosophie ne peut donc être que poétique. Et que des prosateurs invétérés continuent leurs misérables mises en garde : *Que le philosophe se méfie de métaphores* – G.Berkeley - *A metaphoris autem abstinendus philosophus*.

La chose et le mot (avec le concept, qui se glisse entre les deux) sont deux facettes de l'étant ; et l'oubli de l'être (celui qui est source de tout), dont s'indigne Heidegger (ou, avant lui, M.Bakhtine : *La philosophie première, celle qui porte non pas sur les phénomènes de culture, mais sur l'être, tomba dans l'oubli* - *Первая философия - учение не о культурном творчестве, но о бытии - забыта*), cet oubli consiste à n'être respectivement que

pragmatique ou poète, être obsédé par le poids des choses ou par la musique des mots, être guidé par l'intérêt ou par le vertige.

Le *parti pris des choses* triomphe partout (*hideux dans leur apothéose* - l'Internationale !). Pour les vainqueurs, prosateurs béats, le choix fut entre un objet vivant ou un schéma mort. Ils ne comprendront jamais, que la vie ou la mort des *idées* ne s'annoncent ni ne se maintiennent que grâce au *parti pris des mots*.

On s'intéresse à la chose, ou, pire, à ses noms, cela donne de la prose, de ces creuses nébuleuses d'*essence, substance, être, étant, état, présence*. On se penche sur les relations entre les choses, cela mène à la poésie, aux constellations solidaires et assonantes avec ton étoile.

Le mot poétique se détache des choses et tend à devenir pure relation (non pas une couleur, mais une *transition d'une gamme* – S.Mallarmé) ; la poésie est algèbre des frissons, dont la philosophie est analyse.

Les paroles qui sauvent (la poésie) nous détachent des choses qui plaisent, mais les paroles qui plaisent (les caresses) nous attachent aux choses à sauver. Le bon sauveur doit savoir jouer sur les deux registres.

Valéry part d'un concept improvisé, effleurant à peine les choses, pour aboutir à un mot poétique. Heidegger part d'un mot improvisé, ignorant les choses, pour aboutir à un concept prosaïque. Privez le langage de suffixes, vous coupez toute source d'inspiration de Heidegger. Oubliez toute la culture, la cible de Valéry garde toute son excitabilité.

Les hommes pensent, que les objets sont définis par des mots, tandis que c'est le contraire qui est vrai, aussi bien en poésie qu'en mathématique : les

mots se définissent par les, ou mieux - s'attachent aux - objets.

La poésie est le Phénix du mot. Donc elle est cendres, la plupart du temps.

Avant d'évaluer un discours, il faut en fixer le but : intellectuel ou artistique, conceptuel ou langagier. Après son interprétation adaptée, il ne doit te rester que des métaphores et des renvois aux représentations. S'il n'y a plus de métaphores, c'est que le discours n'est ni poétique ni philosophique, il serait de la science ou du bavardage. Si aucune subtile représentation n'en ressort, c'est que le discours est irresponsable, il ne serait ni philosophique ni intellectuel, il serait de la poésie ou du bavardage.

Pour un non-artiste, le langage et l'esprit servent à reproduire le bruit (ou le silence) du monde, tandis que, pour un homme d'esprit, la poésie et la philosophie en extraient la musique ; la poésie est le même dépassement du langage que la philosophie - celui de l'esprit ; mais la nature de la musique, qui en naît, est la même, dans les deux cas, pour élever l'âme ou consoler le cœur.

Valéry juge ridicule la scansion métrique, mais les plus beaux vers français, qu'il cite, sont tous métriques ! *Et dans ses lourds cheveux, où tombe la rosée*, *le dur faucheur avec sa large lame avance*, *L'ombre est noire toujours même tombant des cygnes* ! Dans le dernier vers il entend un beau cadrage des *m* ; or la moitié des lettres *m* n'y correspondent pas au son *m* ! La misérable orthographe mieux écoutée que le mètre musical ! Et dans *tomba - pont bas* on n'entend pas de rime…

La poésie *moderne*, de plus en plus, est réduite aux relations entre mots et déclarée *intransitive* ; quand, en plus, elle est désespérément anti-réflexive et foncièrement symétrique, elle aura beau parler et marcher, elle ne nous fera ni chanter ni danser.

Les mots ailés, plus fidèlement que les tripes, portent nos larmes et maintiennent le discours au stade d'un livre vivant, d'une belle urne, d'un durable écho. *Lermontov écrivait avec du sang, Gogol avec des larmes, Tolstoï avec de la peinture, Saltykov avec de la bile, Dostoïevsky, lui, écrivait avec de l'encre. Le professionnalisme de sa prose* – Pasternak - *Если Лермонтов писал кровью, Гоголь - слезами, Толстой - краской, Салтыков-Щедрин - желчью, то Достоевский писал чернилами. Профессиональность его прозы*. La littérature moderne s'écrit exclusivement avec du solide. *Le sang de mon esprit, c'est ma langue* – M.Unamuno - *La sangre de mi espíritu es mi lengua*. L'avantage de tout liquide est de savoir épouser la forme des plus beaux récipients : livre, urne, écho.

Le corps désiré par le poète est le mot. *L'extase poétique du langage correspond à la phase libertine d'une sexualité sans reproduction* – J.Baudrillard. Et sa noblesse est sa meilleure caresse.

Les mots, qui ne portent que la lumière du monde, finissent dans la grisaille des archives, où se résument nos solutions. Les mots, dans lesquels se reflètent les ombres d'un poète, s'éclatent en tant d'arcs-en-ciel, portant nos mystères. *La Sibylle clame les mots sans lumière* - Héraclite.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

Rien de conceptuel ne peut être profond ou rigoureux, si sa seule expression et justification se réduit à la langue ; ce qui condamne et la dogmatique de l'être (les grammaires indo-européennes) et la sophistique du devenir (la poésie européenne). Et quoi qu'en pensent les cartésiens, en

philosophie domine la dialectique osée et non pas la logique rusée.

La pensée n'est que légèrement teintée par la langue. Ceux qui réduisent celle-là à celle-ci ne voient que la requête, tandis que sa première impulsion, le désir, est déjà hors la langue (le poète veut maintenir l'impulsion initiale par l'arbitraire du mot, le logicien - en tracer la trajectoire par l'idée sans brisure). La pensée est un arbre virtuel, mais inentamé, qu'habille la langue et qu'interprète, par substitutions de variables, notre machine conceptuelle, qui n'est langagière que d'apparence. Enfin, c'est la machine pragmatique qui, en tirant des conséquences de l'examen des substitutions, donne un sens à tout. Le néant, le monologue, l'exécution, le dialogue, le néant - le cycle de la pensée.

La mathématique est la création permanente de nouveaux langages, et sa maîtrise des langages anciens perd vite de son prestige. *Les mathématiques sont la meilleure école d'humilité* - A.Connes. Les extra-terrestres, seront-ils poètes, plutôt que mathématiciens ? - grande question ! Si le langage poétique s'éteignait sur Terre, ces extra-terrestres, face à nos robots mathématisés, auraient la même réaction que Goethe : *Tout symbolisme mathématique est quelque chose de désincarné et triste à mourir* - *Alle Zahlensymbolik ist etwas Gestaltloses und Untröstliches*.

Dans la triade réalité - représentation – langage, les philosophes stoïciens et analytiques veulent occulter la représentation ; en plus, les premiers ne comprennent pas le langage et les seconds négligent la réalité ; ils restent en compagnie d'une réalité indifférente ou d'un langage désincarné. Tu ne seras ni scientifique ni philosophe ni poète, si tu cherches à *ne pas te laisser subjuguer par la représentation* – Épictète.

Toute philosophie perd sa poésie substantielle en aspirant à devenir science formelle. *Toute science devient poésie, une fois devenue philosophie*

- Novalis - *Jede Wissenschaft, Philosophie geworden, wird Poesie*. La philosophie – l'art de voir au-delà des mots ; la poésie – l'art de traduire le regard en mots.

Les mots flotteurs sauvent la poésie de la noyade. *L'intelligence nage en tenant la poésie hors de l'eau* – Valéry. Les idées sont des barques au service du nageur ; les mots ne sont que des bouées au service de l'étoile.

Vous êtes sûrement poète dans votre langue - ce qu'on disait des vers français de Rilke ou de M.Tsvétaeva, mais pour le comprendre et l'apprécier, il faut être soi-même et poète et polyglotte.

On reconnaît un *mot* par la difficulté de sa traduction ; il se trouve à mi-chemin entre une pensée et une poésie : la traduction d'une pensée est une récréation, celle d'une poésie - une recréation. *Dis-moi ce qu'est pour toi la traduction, je te dirai qui tu es* - Heidegger - *Sage mir, was du vom Übersetzen hältst, und ich sage dir wer du bist*.

Seuls des médiocres prétendent, que le français n'est pas une langue de la poésie. En russe ou en allemand, il est plus facile de compléter le manque d'émotion par la complicité de la langue, tandis que la langue française est foncièrement ironique, s'étant exercée à tous les emballements ratés. Le poète français est plus seul, plus vulnérable, et sa tâche est d'autant plus chevaleresque.

Même la beauté formelle du mot, et non seulement la qualité de son message, le doit, en partie, au modèle, au-dessus duquel le mot se profile ou plane. Le mot est poétique, quand l'évacuation du message laisse, tout de même, assez de joie, sans souci du modèle.

Fonder sa vie sur la reproduction de moments uniques ou sur la production de choses pratiques ? - non, sur la traduction de messages cryptiques ! La

félicité et l'action comme messages à traduire, d'une langue toujours étrangère. Ne pas être aussi mauvais traducteur que ces Latins, qui traduisirent par *réalité* l'*energeia* grecque. Les gouffres les plus infranchissables, entre l'Orient et l'Occident européens, sont creusés par ces traductions : *Le déracinement de la pensée occidentale commence avec cette traduction* - Heidegger - *Die Bodenlosigkeit des abendländischen Denkens beginnt mit diesem Übersetzen*. La prose latine défigura la poésie grecque.

La poésie, c'est l'interception de regards de l'éternité, regards, qui suggèrent des formes (mots ou sons) et promettent l'attouchement du fond (bonheur ou enthousiasme). Qu'est-ce que l'image éternitaire, sinon une haute musique révélant un sens profond : *La musique du vers ne peut se passer de sens ; mais le sens du vers ne peut se passer de musique* – V.Weidlé - *Музыка стихов не может обойтись без смысла. Но и смысл в стихах не может обойтись без музыки*.

Sans intelligence ni poésie, tout dithyrambe au langage sonne faux et creux. Il n'est juste, à double titre, que chez Goethe et Valéry.

Le pourcentage de présence, respectivement, du langage, de la représentation, de la réalité : en poésie – 80, 15, 5 ; en philosophie – 30, 50, 20. Dire, que le *langage est tout*, est exagéré.

Dans le mot, ni l'on ne se dénude ni l'on ne se dissimule, dans le mot on crée, on crée une requête, nécessairement ironique (*ironie* voulant dire interrogation), et dans laquelle je dois briller soit par ma présence soit par mon absence. Au cours de l'interprétation de cette requête se produisent des rencontres inattendues des objets (*Protokollsätze*) qui, hors de mon discours, pouvaient s'ignorer. Parmi les subjugués par le mot, on trouve surtout poètes ou tyrans, ces amateurs des régions inexplorées, vers lesquelles les mots bâtissent des ponts.

La fonction instrumentale est la fonction principale du langage dans tous les domaines, sauf en poésie, où le mot peut s'émanciper de la représentation sous-jacente ou n'en utiliser que les ressources métaphoriques.

Je me sens porteur d'une musique, mais je dois la confier aux mots. On peut avoir une idée du désastre en tombant sur d'effarants livrets accompagnant les meilleurs morceaux de Mozart ou Tchaïkovsky. Les arpèges des mots sont souvent souillure d'une partition vitale. Mais la pensée est contre-indiquée à la musique, comme à la poésie ; écoutez du Nietzsche, du Marx ou du Platon, mis en musique par Mahler, Prokofiev ou Satie.

Le sens naît d'un dialogue, donc d'un partage. La langue allemande ne s'en trompe pas, voir l'admirable série : *Urteil, Vorteil, Mitteilung* - *jugement, préférence, message* - provenant de *teilen* - *partager*. La philosophie est la poésie du dialogue. *La philosophie n'est qu'un moyen, pour atteindre ce qu'est la poésie* - F.Schlegel - *Die Philosophie ist nur ein Mittel zu dem, was die Poesie selbst ist*.

Trois mots-parasites - *liberté*, *désir*, *être* - prolifèrent sur le bel arbre du *rêve* ascendant et de la *sève* descendante et en cachent et occultent la vue, arbre que le philosophe aurait dû défendre avec autant de conviction, que le chante, avec foi, le poète.

Quand on comprend, que le verbe *être* peut remplacer tous les autres verbes et que des variables peuvent se substituer à tous les noms, on se met à pratiquer la logique - les quantificateurs et la négation, la poésie - la liberté dans le choix des variables et des adjectifs, ou la philosophie - en alternant les points d'interrogation et d'exclamation.

Le cheminement de la pensée : désir-tache-contour-charge-mot-chose (poète-philosophe-peintre-amoureux-écrivain-acteur) - autant de langages ! Qui aura la patience et la sagacité à traduire le geste d'acteur en

émotion de poète ?

Bon discours, poétique ou philosophique : le verbal (explicite) renvoyant au conceptuel (implicite). Mauvais, anti-poétique et professoresque : le verbal sans attaches échafaudant le conceptuel gratuit et ad hoc. Le verbal sans contre-partie conceptuelle est du faux-monnayage.

Tout énoncé a l'ambition de tourner en arbre. L'arbre de l'esprit-requêteur va s'unifier avec l'arbre de l'esprit-interprète. Les cas stériles : l'arbre de départ sans variables, cas minéralogique, ou l'arbre d'arrivée n'ayant pas gagné en ramages, cas prosaïque. Le mot, c'est une pensée se reconnaissant dans un arbre vivant, cas poétique. Il devient regard à hauteur d'arbre, lorsque à l'arrivée on se trouve avec plus de variables qu'au départ. *Comment ne pas vivre au sommet de la synthèse, quand l'air du monde fait parler et l'arbre et l'homme ?* - G.Bachelard.

Pour les uns, penser et écrire sont du même genre ; pour d'autres, le penser-maître déniaise l'écriture-servante ; enfin, pour les meilleurs, l'écriture-Muse inspire le penser-poète.

La langue, dans son enfance et dans l'enfance de ses porteurs, est poétique et musicale ; elle vit des commencements, des surprises et des découvertes. Son âge adulte la réduit, de plus en plus, à une prose finale : *L'algorithme est la forme adulte du langage* – M.Merleau-Ponty - heureusement, il restent quelques poètes, ces enfants du langage et du rythme.

En grec, la mystique de *l'Un* se greffe, le plus naturellement du monde, sur la branche poétique, à la métaphysique de *l'Être*, le verbe *être* (*estin*) y provenant du nombre *un* (l'article indéfini s'en mêlant majestueusement, cela débouche sur le bronze fêlé canonique du : *Ce qui n'est pas un être*

n'est pas non plus un être - Leibniz ; les Allemands devinrent facilement friands de ce calembour, car une innocente substitution de lettres fait de *Eins* - *Sein* ; le nom du Dieu hyperboréen, Odin, signifie l'Un, en russe - *один*). À comparer avec la mystique du nombre cinq, grâce à son voisinage phonétique : *penta – panta*.

Il faut lire ce livre, comme on lit une poésie étrangère (où d'abord s'imposent le son, l'allusion et la frontière) : l'abstraction surgissant avant la chose et même rendant celle-ci inutile.

Rêver, c'est laisser vibrer des images en deçà des paroles. Le mot est fait des images fixées au-dessus des rêves pétrifiés. e poète tente souvent l'inverse : *L'image est formée des mots qui la rêvent* – E.Jabès. Et, ce qui reste inexplicable, le plus beau mot est rêvé par des pensées endormies.

Tous les poètes français d'avant L.Aragon furent terrorisés par l'orthographe, dans la recherche de leurs rimes ; ils vous parlent de *musique* (P.Verlaine), de *voix* (Valéry), de *chant* (A.Musset), d'*ivresse* (A.Rimbaud), tandis qu'on dirait, que c'est la présence de ces misérables *e* muets ou de consonnes imprononçables, qui les préoccupe au premier chef…

La musique naît de la rencontre entre, d'un côté – les instruments et les interprètes (le langage), et de l'autre – la partition et l'orchestration (la représentation). C'est le rôle décisif des premiers qui fait pressentir la poésie et la hauteur ; la priorité des secondes est propre de la philosophie et de la profondeur.

En matière des premiers gestes divins, l'opposition la plus fréquente est entre ceux qui penchent pour le verbe ou pour le nom, donc pour la relation ou pour l'objet. La relation semblerait être au commencement, l'algèbre l'y emporte sur

l'analyse. Tout algébriste ou linguiste t'y suivrait, seul le poète sait convertir toute relation en chose pour ne réserver la primauté qu'à la hauteur du verbe-relation ou du nom-chose. Scruter les choses est stérile ; c'est le regard sur leurs relations *syntaxiques* - l'instanciation-appartenance (substance première, ou le suppôt) ou la dérivation-inclusion (substance seconde, ou le modèle) - qui les vivifie.

Après l'interprétation d'un discours intellectuel, tout mot doit disparaître, pour laisser la place à un arbre conceptuel ; l'inverse se produit avec un discours poétique, où doit disparaître toute interprétation, pour ne laisser que la musique des mots : *Le dernier pas de toute interprétation consiste à disparaître devant la pure présence du poème* - Heidegger - *Der letzte Schritt jeder Auslegung besteht darin, vor dem reinen Dastehen des Gedichtes zu verschwinden*.

Finalité sans fin, ce charabia est la traduction officielle en français de la définition kantienne du beau. Joli pour l'oreille et idiot pour la jugeote. *Vorstellung ohne Interesse an seinem Dasein und ohne Begriff – représentation, sans renvoi à la réalité et sans concepts* – une belle définition de la poésie (qu'il ne faut généraliser à l'art tout entier) : les concepts naissant de l'expression, cette représentation métaphorique, détachée de la réalité par l'audace du langage.

Quand je vois à quelle mécanique insipidité sont voués le *cosmos* (remontant au *feu*) et le *monde* (apparenté à l'*eau*), je regrette la *cosmétique* (émanant dans l'*air* poétique) et la *mondanité* (s'exerçant sur la *terre* prosaïque).

Deux sortes de métaphores : de relation ou d'objet ; dans la première, la relation référencée n'existe pas entre les objets référencés, et c'est par un critère de proximité, propre aux objets, qu'il faut chercher des relations existantes ; dans la seconde, les objets référencés n'existent pas pour la

relation référencée, et c'est par un critère de proximité, propre à la relation, qu'il faut chercher des objets existants. Le type de critère de proximité déterminera, s'il s'agit d'une métaphore littéraire ou conceptuelle, d'une poïesis ou d'un logos.

La parole fut donnée aux vulgaires, pour traduire leur *pensée* (Talleyrand), aux sages - pour la déguiser (Dante et Machiavel), aux intuitifs - pour la dépister, en passant. Les uns forment, avec la vérité, un couple, les autres s'en réjouissent comme d'une maîtresse, enfin les troisièmes l'approchent en dilettantes et vivent les faveurs des Muses comme promesses de rendez-vous. Convention (la règle), religion (la honte), superstition (l'extase). La poésie est la superstition du mot.

L'analogie entre une logique et une langue : en logique - une représentation Close, une syntaxe, un interprète intemporel qui dégage des substitutions, dans la représentation, et des valeurs de vérité ; la langue - un monde et une représentation Ouverts, une grammaire, un interprète qui dégage un sens dans la réalité temporelle. L'Ouverture signifie une projection vers l'infini, où naissent ou germent la poésie et la philosophie.

La fonction principale du langage dans la philosophie n'est ni l'herméneutique (Heidegger) ni l'analytique (Wittgenstein), mais la poétique - la qualité du chemin mental, qui mène de la référence à l'objet, de l'étiquette à la structure, de l'immédiat à la métaphore, de l'intemporel au mouvement, du factuel à l'émotionnel, du neutre à l'intense.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire les ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule t'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de

l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

Il y a des mots-étiquettes, pour narrer en vue des buts, et des mots-métaphores, pour chanter sous la contrainte. Ce qui est sublime, bouleversant et … inexistant ne se livre qu'aux seconds. La poésie est l'art ardu des contraintes. *Rien ne résiste tant à la représentation par le mot, tout en nous étant le plus nécessaire, que les choses, dont l'existence est indémontrable et improbable* - H.Hesse - *Nichts entzieht sich der Darstellung durch Worte so sehr und nichts ist doch notwendiger, als Dinge, deren Existenz weder beweisbar noch wahrscheinlich ist*.

On a tant d'ambitions, pour mettre le langage au service de nos caprices ou de nos systèmes, tandis que c'est lui qui nous forge et nous guide. Les linguistes prétendent, que la langue ait une existence autonome externe. Les mots mènent les uns, abandonnent les autres et devinent les meilleurs.

Toute pensée est un dialogue, mais parmi tous les dialogues le plus utile, pour la justesse et la justification de la pensée, est celui avec d'autres langues. Le grec aida les Allemands à cultiver l'abstrait ; le latin apprit aux Médiévaux le laconisme ; l'allemand rendit plus poétique la pensée des Français et des Russes. L'américain, aujourd'hui, favorise l'horizontalité, la platitude, la prose, qui sont la mort de la pensée.

Un discours démuni de toute poésie peut se réduire à une représentation ; le mot ne s'émancipe de la représentation sous-jacente que par la musique, qui émane de lui et de son entourage. *Il faut des mots qui ne sont jamais identiquement annulés par une représentation – des mots-musique* - Valéry.

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à

la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

L'expressivité ascendante du discours : des faits aux actes, des noms aux verbes, des objets aux liaisons. Le verbe, c'est l'action métaphorique du poète et le simple constat du prosateur. Le nom, c'est la liberté du poète et la servilité du prosateur.

L'origine de la philosophie banale est, simplement - et bêtement ! -, linguistique : en vidant les noms on aboutit aux substances et concepts, en se débarrassant des adjectifs on les réduit aux essences, accidents ou prédicats, en simplifiant le déterminant on patauge dans l'Un et le multiple, en décolorant les verbes on tombe sur l'être. La philosophie la vraie, la poétique, naît aux sources des émotions innommables et des promesses inverbalisables.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou Valéry) et la meilleure poésie allemande est philosophique (Hölderlin ou Rilke).

C'est l'intuition qui amène des objets, c'est l'intelligence qui souffle des mots, mais c'est surtout de la hauteur qu'on aurait besoin, pour que les sons

des mots traduisent bien l'âme. *Quand l'objet a rempli l'âme, les mots accourent tout seuls* - Sénèque - *Cum rem animus occupavit, verba ambiunt*. Pour pouvoir remplir l'âme, il faut que l'objet soit fait en matière crue. C'est ainsi, qu'il prendra sa forme. La résonance de l'âme comblée produit des mots. Le poète est l'égalité des dons de l'âme et du mot.

Laisser l'initiative aux idées, c'est abandonner son souffle à l'Alcootest. *Mallarmé laisse l'initiative aux mots. Comme l'homme ivre laisse l'initiative aux jambes* – P.Claudel. L'initiative devrait aller, tour à tour, à l'imprévu : au mot, à l'idée, au son. *Les mots sont générateurs d'idées, plus encore que l'inverse* – J.Baudrillard. Le poème, qui ne s'appuie que sur le mot, s'écroule aux frontières des langues et des époques ; ce qu'a bien compris Valéry.

Deux genres de maîtrise d'une langue : en tant qu'une couche au-dessus d'une représentation (fonction instrumentale – l'intelligence, le savoir) et en tant qu'une harmonie entre le son et le sens (fonction créatrice – la musique, la poésie). C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Nabokov : *Toute grande littérature a pour demeure la langue et non pas les idées* - *Всякая великая литература - это феномен языка, а не идей*. Le philosophe doit maîtriser ces deux fonctions, c'est pourquoi Nabokov fut poète et nullement philosophe.

Le prosateur rêve de faire ouvrir les yeux d'autrui, à les livrer à l'insomnie ; le poète cherche à les faire se fermer, pour rêver.

À ses origines, l'homme ne pouvait s'exprimer qu'en poète, puisque les mots, par l'usage collectif, n'avaient pas encore reçu un sens figé et consensuel. L'homme ne produisait que des métaphores.

La danse donne l'envie d'élans et de caresses ; la marche se réduit aux

chiffres et aux progrès. *La parole ne vaut que par une substitution, elle étiquette ; le chant fait vouloir, il se met à ma place* - Valéry.

Le sens des mots dépend du contexte, c'est-à-dire de la représentation d'un domaine réel. L'ennui, avec les maximes, c'est que la présentation de ce domaine est une tâche ingrate et fastidieuse ; les citations, que j'y glisse, pallient à cette carence anti-poétique. Mais au lieu de servir de source d'autorité, elles ne servent que de jalons pré-langagiers, de contraintes, réduisant le champ de vue de la lecture.

L'étrange trajectoire du sillon – *versus* – laissé par une charrue – la poésie (le vers) et la prose (*pro-versus*) partageant la même étymologie. *La poésie, c'est la charrue, remontant les couches profondes* - Mandelstam - *Поэзия - плуг, глубинные слои оказываются сверху*. Brueghel (*L'Icare*) le vit bien.

Le plus souvent, mes maximes naissent du pressentiment d'une relation, dont on ignore encore les objets liés, comme les vers émergent des rencontres aléatoires de quelques assonances ou rimes. Donc, dans les deux cas, le premier jet est dans le connu, tandis que l'art est dans la distribution des inconnues dans l'arbre à bâtir.

On se sert du terme d'*événement* aussi bien dans la réalité que dans les représentations. Dans celles-ci, l'événement est ce qui modifie les faits, qui admettent toujours une enveloppe langagière presque consensuelle. Mais dans la réalité, l'événement modifie surtout les états mentaux des hommes, et aucun langage ne peut les rendre, ni fidèlement ni uniquement, d'où la domination du langage poétique, du langage de l'âme, aux premiers stades de la culture. Toutefois, avec la robotisation des mentalités, les états mentaux s'uniformisent, et le langage commun, pauvre et prosaïque, suffit désormais pour décrire la vie *intérieure* des hommes sans âme.

En Allemagne ou en Russie, il est facile de passer pour poète ou philosophe, grâce à la langue : une phonétique, une morphologie, un vocabulaire - de grande variété et richesse. En français, il est impossible de tricher : il y faut absolument avoir de la sensibilité poétique, du talent rhétorique, de la noblesse de l'esprit. Une fois de plus : les contraintes y rendent la création plus subtile et le discours – plus laconique. Le français est une langue idéale pour le genre aphoristique.

L'oralité ou l'écriture, Socrate ou Platon. C'est seulement au siècle des Lumières, dans les salons parisiens, animés par la stimulante présence féminine, que la tradition orale antique fut peut-être reprise, mais nous n'en avons pas de traces. Nous vivons dans un siècle d'une oralité électronique dominante et d'une écriture mécanique, en absence de sages socratiques et de poètes platoniciens.

Dans ton écrit, la langue et les objets, que tu dois, immanquablement, évoquer, étant une propriété commune, il est impossible que tu n'écrives que de ton intérieur ; de même, il est impossible de ne maintenir que le ton poétique, une part routinière s'y glissera, prosaïquement. La valeur de ton écrit apparaît après l'élimination du commun langagier, non poétique ; ce qui reste ne peut être que des aphorismes ou des maximes, que les autres, à tort, appellent des idées.

Tout compte fait et malgré beaucoup d'objections valables, le progrès en philosophie est possible. La meilleure preuve en est sa pénétration par une haute poésie et par une profonde souffrance, ce qui fut ignoré dans l'Antiquité et timidement annoncé par quelques balbutiements à l'ère classique. Le bavardage abscons, autour de la *vérité* et du *savoir*, finit par ennuyer ceux qui prônaient la musique, lyrique ou tragique, du langage.

Comme la vraie philosophie, l'art devrait être soit une caresse, apportant

une consolation à nos rêves vulnérables, soit une mise en musique de la vie au moyen d'un langage poétique. *L'art n'est pas une puissance, mais une consolation* - Th.Mann - *Die Kunst ist keine Macht, sie ist nur ein Trost*.

Une langue est un compromis entre la nécessité logique et la liberté d'expression. La rigueur grammaticale et l'expressivité des écarts. Les besoins logique et poétique sont communs à toutes les langues, mais la technique lexicale et syntaxique, ainsi que la psychologie imaginative sont toujours différentes. Toute langue est une merveille.

Ce n'est pas l'uniformité ou l'univocité du langage qui conduisirent à l'extinction de la poésie, mais la chute de la demande. D'autre part, il faut reconnaître, que les poètes épuisèrent toutes les ressources techniques de la versification indo-européenne, et aucun génie n'inventa de nouveaux moyens de soupirer, de s'extasier ou de sangloter en mots.

Près de la Vérité

Aucune bannière ne rameuta autant de zélateurs dévoués que celle de la vérité. Et aucune meute ne fut aussi dense en imbéciles. Impuissants en beauté, impénétrables au mystère, incapables de bonté, ils se rabattent tous sur la vérité, vaste cloaque, où des vérités éternelles sont broyées en compagnie des vérités de ce jour. De timides ou de fiers mensonges, qui constituaient, jadis, l'essence de la poésie et du rêve, sont traqués par des nettoyeurs de la cité. Les camps de rééducation recrachent des procès-verbaux de réussites.

Poète est celui, pour qui les rêves sont plus véridiques que les choses. L'immensité du possible s'éploie devant le poète, là où pour le Terrien n'est possible que ce qui est. Le sûr n'est vrai pour lui qu'improbable !

La négation des idées, de cette partie infinitésimale d'un écrit profond, profond par des ombres atteintes, est du chipotage mesquin : on n'y abat que des formules d'un langage, qui n'est pas le tien ; mais la négation des concepts initiaux, formant des sources d'une lumière philosophique projetée sur la poésie des ombres, est féconde - voyez ce virtuose de Heidegger, qui manipule ces quatre axes : *être/devenir, être/apparence, être/penser, être/être possible* pleins de promesses !

Les meilleurs juges de la place de l'élan poétique, dans les affaires des hommes, sont les mathématiciens, qui pénètrent la réalité, sans la toucher, qui croient en existence par l'appel d'harmonie et croient en harmonie par une démonstration d'existence. On se débarrasse de beaucoup d'orgueil, lorsqu'on comprend, que les modèles mathématiques *nécessaires* ne sont pas des représentations *possibles* du réel, mais le réel même, et que

l'imagination poétique y est plus importante que la rigueur et le savoir.

La logique fait partie de la langue naturelle comme la philosophie fait partie de la poésie. Et la rigueur logique apporte à la philosophie la même chose que la grammaire à la poésie, c'est-à-dire rien. Il n'y a pas moins de logique chez Cioran que chez Wittgenstein. Les perles syllogistiques ou grammaticales ne séduisent que des mollusques des profondeurs sans vie.

Les philosophes et les poètes d'origine possèdent la Maison, mais restent des errants sans atelier ni maison - R.Char - ruines, le nom que prend la Maison ainsi possédée et qui cesse d'être habitable. Ce qui réside *légalement* dans le langage porte un nom beaucoup moins ectoplasmique - la vérité cadavérique, réceptacle du désoubli de l'Être. Les ruines, cette vénérable demeure, hantée par le rêve et la caresse, où l'on héberge les invariants de tout mouvement (Goethe, n'y voyant aucune tour debout, ne reconnut pas les ruines discrètes). L'être n'habite que la réalité, il est la chose, qui est source des objets de la représentation et cible des mots du langage.

Ce qui n'est pas poétique ne peut pas être philosophique - une bonne illustration de l'équation : *determinatio* = *negatio*.

Justification gödélienne des élucubrations poétiques : dans un langage clos, le vrai est plus vaste que le démontrable. Et le vrai n'est qu'une plate projection langagière du beau, haut et indicible.

Où la part de vérité est plus désirable que la vérité entière ? - dans une poésie, dans un décolleté, dans un diagnostic létal.

Lue au second degré, la définition anglo-saxonne : *n'est vrai que ce qui marche* – est une bonne incitation, pour que mes pensées ou gestes *dansent*, s'ils ne veulent pas rester dans ce milieu insipide de l'apathique vérité. Et que l'arbre poétique s'occupe davantage des ombres que des fruits, en

prolongement ironique de Goethe : *N'est vrai que ce qui est fécond* - *Was fruchtbar ist, allein ist wahr*.

La modeste métaphore de *point zéro* (de la réflexion, de l'écriture, de la volonté) couvre totalement tous ces avortons de concept : le *non* (des non-rebelles), la *négativité* (des non-cogniticiens), la *négation* (des non-logiciens), le *néant* (des non-poètes), le *vide* (des non-mathématiciens).

Il y a trois sortes de thèmes, abordables par un intellectuel : ceux, où 90% des hommes sont dans le vrai - on pratique le paradoxe, en s'y opposant, ou le conformisme, en y adhérant ; ceux, où 90% sont dans le faux - le conflit est entre la bêtise et l'intelligence, l'ignorance et le savoir, la platitude et la profondeur ; enfin, dans le troisième domaine, un homme de palinodies, un homme d'esprit et de virtuosité, trouvera toujours de bons arguments pour soutenir soit l'un soit l'autre des avis contraires - le choix serait question de goût, de passions, de hauteur du regard. Le premier domaine accueille la majorité des cerveaux et des plumes ; l'arbitre du deuxième est le scientifique ; tandis que le troisième est le seul, où devraient agir le cœur du poète ou l'âme du philosophe. Postures, positions, poses.

La difficulté de parler de vérité : pour l'arbitre nous prenons tantôt la logique, tantôt le bon Dieu, tantôt notre sincérité. En logique, la vérité se réduit au langage ; la vérité divine est ce qui entretient la soif d'éternité ; la vérité-droiture est le courage d'affronter le constat dormitif. Il faudrait se tenir à la vérité romanesque et au romantique mensonge.

Trois supports possibles, pour buriner l'image du vrai : la chose, le rapport entre le rêve et la chose, le rêve - d'où les trois interprétations : la règle de robot, le rite de fanatique, le chant de poète.

Les rapports entre la vérité et les hommes sont tout de ponctuation : le point final que lui assène le goujat, la virgule (point-virgule) du scolarque, la mise

entre parenthèses du politicien ou du mythomane, le point d'interrogation envoûtant et le point d'exclamation fusionné avec les points de suspension - du poète.

Ceux qui se trouvent le plus près de la vérité - le spécialiste de la thermodynamique et l'agent comptable. Ceux qui en sont le plus éloignés - le poète et le meurtrier. Ces derniers, submergés par la vie des sens, mesurent le pouls de leur vie par l'attouchement de la vérité. Les premiers consultent leur tiède cerveau, en proie au vrai, pour constater, que le monde n'est atteint d'aucune fièvre menteuse.

Tout ce qui est hors du langage courant est, par définition, faux. Toute création consiste à produire du faux avec des instruments du vrai. Les romantiques fourvoyés cherchaient, avec des instruments du faux, à produire du vrai.

Soit on réduit la philosophie à la logique en en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* - J.Green.

Que l'illusion soit plus vitale que toute vérité se prouve avec la même rigueur à partir des trois démarches : de la représentation (la puissance d'Aristote), de la quête (la poésie de Valéry), de l'interprétation (la noblesse de Nietzsche). Ce qui est curieux - et juste, car ces trois dons ne s'influencent guère mutuellement -, c'est que chacun d'eux voyait dans sa démarche la seule menant à cette vitalité.

Deux attitudes, face à la vérité : son attouchement (uniquement par la mathématique et par des sciences, qui s'en servent) et l'étonnement (uniquement à travers la poésie et la philosophie, la dernière étant servante

de la première).

Toutes les grandes vérités furent déjà dites ; et en promettre de nouvelles, au bout d'une course, devint charlatanesque. Le seul aboutissement désirable est dorénavant l'enthousiasme initial sauvegardé, c'est-à-dire préservant une part salvatrice d'utopie, de mensonge. *Il y a des esprits qui vont à l'erreur par toutes les vérités ; il en est de plus heureux qui vont aux grandes vérités par toutes les erreurs* - J.Joubert - les pédants, vivant de moyens communs, et les poètes, vibrant de leurs propres images.

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve* - Heidegger - *Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités (dans *wahr*, il y de la garde et de la vérité !), dans la demeure de l'être, édifiée en mots, - beau tableau !

Ni le logicien ni le poète n'ont rien à dire sur la vérité en tant que savoir des essences (réservé aux scientifiques) ; ni le philosophe ni le linguiste n'ont rien à dire sur la vérité des discours (réservé aux logiciens) ; ni le savant ni le logicien n'ont rien à dire sur la vérité de l'homme (réservé aux philosophes et poètes).

Si je ne m'intéresse qu'à la vérité, c'est-à-dire – aux solutions, je ne ferai que de la science. Mais si mon intérêt va jusqu'aux problèmes, c'est-à-dire au langage, ou, mieux, si je suis chatouillé par le goût des mystères, c'est-à-dire par la beauté symbolique, je tenterai de me vouer à la poésie ou à la philosophie. Les solutions sont possibles grâce aux systèmes, mais Wittgenstein : *Les systèmes sont exactement ce, sur quoi on ne peut pas*

parler - *Die Systeme sind gerade das, wovon man nicht reden kann* - est complètement à côté de la plaque, puisque, au-dessus des systèmes, se bâtit le *pouvoir* philosophique et le *discours* poétique. Et l'on est obligé de se taire, si l'on ne maîtrise ni la philosophie ni la poésie.

Aller au-delà de la pensée et de la connaissance (Plotin), du beau et du hideux (Baudelaire), du bien et du mal (Nietzsche) ne devient possible que grâce au regard, qui va au-delà du vrai et du faux : au-delà des valeurs on trouve leur rêve prévalent, moitié vrai moitié faux, on y trouve leur fontaine, digne qu'on continue à mourir de soif à côté d'elle. L'appel ou la conscience de l'au-delà, ne seraient-ils pas la définition même de la poésie ? Si la prose est une physique de l'écriture, la poésie en est une métaphysique.

Au sujet des *vérités* intuitives ou métaphoriques (donc, poétiques ou philosophiques), n'importe qui peut faire du radotage à l'infini, mais, avant de parler d'une vérité logique (syntaxique ou sémantique), on doit déjà avoir maîtrisé le modèle, son langage bâti par-dessus, son interprète de requêtes langagières. *La vérité est toujours seconde* - R.Debray - elle est même, au moins, cinquième, si l'on y ajoute l'attribution de sens, qui peut nous amener à modifier le modèle, le langage ou l'interprète.

La vérité, comme tout ce qui se fonde dans le langage, est collective. Le solitaire, qui se mettrait à la recherche de la vérité, devient grégaire. La vérité est question des laboratoires, des dictionnaires, des programmes ; l'amoureux et le poète s'en fichent.

La peinture moderne, qui se sépara résolument d'avec la poésie (à partir des impressionnistes), prétend servir la vérité, au même degré que le papier-peint et les peintres en bâtiment, tandis que *la vérité, vers laquelle se tourne l'art, ne peut être formulée qu'en brisures, allégories, inventions* - Weidlé - *та правда, с которой имеет дело искусство, вообще не высказываема иначе, как в преломлении, в иносказании, в вымысле*.

L'idéal, comme la poésie, sont propres à une nation et reflètent ses errances plus que ses certitudes. *La vérité est la même chez tous ; mais chaque peuple a son mensonge, qu'il nomme son idéalisme* - R.Rolland. Les idéaux sont à l'origine d'un nouveau climat ou d'un nouveau langage, origine qui est matérialisée par une frontière sacrée ; la vérité est hors tout climat et appartient au langage fixe, apoétique.

Le savant, qui parvient à une vérité, prouve la force et l'intelligence de ses yeux ; le poète, qui s'en écarte, montre le goût et la créativité de son regard ; ni l'un ni l'autre ne se contentent d'y séjourner. Tous les deux sont créateurs de langages : de représentation et d'interprétation. Les chemins, qui conduisent à la vérité ou en partent, ce sont des langages, universels, pour le savant, individuels - pour le poète.

Ils érigent l'édifice de la vérité, qui doit héberger la profondeur et l'ampleur philosophiques, mais, immanquablement, cette construction finit par prendre les traits d'une caserne ou d'une étable. Les amoureux de la hauteur inventée se terrent dans leurs ruines, sans portes ni fenêtres et au toit percé, face aux étoiles, où s'envole leur regard enivré, las de ne se fier qu'aux yeux trop sobres. La philosophie sans ivresse, c'est comme la poésie sans musique.

Il se trouvent même des mathématiciens, qui cherchent la vérité dans une adéquation quelconque avec la réalité. La géométrie n'est ni vraie (car utile) ni fausse (car absente dans le réel). Elle est vraie dans le langage qu'elle crée elle-même. La poésie, elle, est fausse, mais elle est, heureusement, inutile.

La monstration est l'art des philosophes et des poètes, le vrai n'y figurant qu'en tant qu'un élément décoratif, tandis que la démonstration est l'artisanat des autres, le beau et le bon n'y jouant qu'un rôle figuratif. *S'il n'y*

avait pas de vérités indémontrables, il n'y aurait pas de poésie - Weidlé - *Если б не было недоказуемых истин, поэзия была бы не нужна*.

Le poète et le philosophe ont sous les yeux, à peu près, les mêmes buts, c'est-à-dire des horizons et/ou des firmaments. Le poète est porté immédiatement à ces limites, sur les ailes des sons, des rythmes, des métaphores, et le philosophe, surtout le prosaïque, tente de construire, péniblement, un enchaînement de pas, menant vers ce but. Le premier dépose au pied de la cible - sa félicité de ses *trouvailles* verbales, et le philosophe - l'ennui de la marche et l'incapacité à la danse, qu'il appellera *recherche de la vérité*.

La beauté est maîtresse du poète ; elle ne devrait se marier ni avec le vrai ni avec le bon. Les pitoyables *idées* platoniciennes devaient naître du mariage entre le beau et le vrai ; tandis le vrai *mot*, mot rédempteur, naît de la beauté, animée (couverte d'âme) ou visitée par le bon esprit.

Une fine couche représentative et langagière couvre la réalité et reçoit la vérité ; toute vérité est donc superficielle, sans aucun lien avec la hauteur poétique, mais gardant parfois quelques traces de la profondeur philosophique. *Toute vérité est profonde* – H.Melville - *All truth is profound* - ce qui est *largement* exagéré.

Vérité des relations mathématiques, vérité des propriétés physiques, chimiques, biologiques, vérité des faits du passé - tout y est sensé, sérieux et exclut toute polémique terminologique. Mais vérité philosophique - ou poétique ! - est chose si impensable, incongrue, n'offrant pas un seul spécimen crédible, qu'il est effarant de voir le gros de la troupe professionnelle continuer à le professer. Il faut choisir entre sophiste et copiste. Et Platon, tout en maugréant contre les mœurs des sophistes et des poètes, est, lui-même, dans le sophisme et la poésie.

Obscure hypothèse : entre l'écriture et le Verbe existerait le même rapport qu'entre le vrai de l'homme et la Vérité divine, entre le visage d'homme et la Face de Dieu. Prosateurs et fanatiques vivent, chacun, dans une des extrémités de ce lien, le poète est le lien lui-même.

On ne trouve qu'en français cette commode différence entre langue et langage, le second complétant la première par une représentation. La langue est un objet statique des études linguistiques, et le langage est un outil dynamique du poète et du philosophe. Le poète habite les frontières vagues entre langue et représentation ; il violente les modes d'accès habituels aux objets ou les images des objets mêmes, son regard crée ainsi un vertige dans les yeux sensibles. Le philosophe est plongé dans la représentation, dont l'adéquation avec la réalité est son premier souci. La vérité du poète est dans le vertige, et celle du philosophe - dans la réalité. Et puisque la vérité des propositions est interne au langage, le poète est plus près du vrai.

Apollon et Jésus, s'identifiant avec la vérité, préfèrent l'obliquité de son approche, la parabole ou la métaphore. Leur philosophie est dans la poésie : *Le dieu manifeste la vérité, en la mettant sous forme poétique* - Plutarque.

Les vérités, c'est la sobre assurance des sentiers battus, et la poésie – le délicieux égarement des impasses. Aucune passerelle entre les deux n'est possible ; J.Joubert : *Vous allez à la vérité par la poésie, et j'arrive à la poésie par la vérité* – se trompe de point de départ, de parcours ou de destination.

Sans le don poétique, tourner autour de la vérité, comme autour d'une machine à vapeur ou du Code de la route, est condamné à l'ennui et à la routine. Aristote, Spinoza, Kant, Hegel – tout ce qu'ils exposent, lourdement, sur la vérité, et que leurs acolytes remâchent infiniment, ne présente plus aucun intérêt et doit être oublié. Nietzsche et Valéry, deux poètes, si éloignés du clan professoresque, émettent la-dessus des avis autrement

plus rafraîchissants. Quant aux avis en marbre, c'est auprès des logiciens et des linguistes, comme Chomsky, qu'il faut les chercher.

La beauté du vrai se fonde sur sa rigueur, et celle du poétique – sur son déchaînement, - elles sont incompatibles. Le mathématicien crée une représentation subtile et formule la-dessus une hypothèse profonde, qu'il prouve élégamment – d'où la beauté mathématique. Le poète suggère, implicitement, une représentation mystérieuse et bâtit un chemin excitant vers des objets de celle-ci – d'où sa beauté vertigineuse. Et il est aberrant d'entendre parler d'*identité de beauté entre la vérité du poème et le nihilisme du mathème* (A.Badiou).

La représentation, implicite en poésie et explicite en philosophie, est leur pivot commun : la poésie le survole avec un langage original et individuel, la philosophie projette sur lui la réalité objective. L'appareil purement logique y est presque absent, aussi bien en représentation conceptuelle qu'en interprétation déductive. La vérité est, donc, exclue des champs poétique et philosophique, elle est réservée à la logique. *La vérité n'est pas l'accord entre le concept et son objet, mais l'adéquation entre ce concept et le raisonnement* – F.Schiller - *Wahrheit ist nicht die Ähnlichkeit des Begriffs mit dem Gegenstand, sondern die Übereinstimmung dieses Begriffs mit den Gesetzen der Denkkraft*.

Le poète ne cherche ni un vrai à démontrer ni un faux à désavouer ; avec la poésie, le beau de l'âme peut se passer du vrai de l'esprit. Le vrai le plus profond est toujours près de la surface des choses et de la platitude des idées ; mais le beau hautain en est toujours éloigné : *Le poète se trouve à une distance infinie du vrai* - Socrate – voilà de la bonne géométrie !

Ce qui est nouveau est rarement faux ; ce qui est souvent faux est rarement nouveau. Comme fidélité et beauté, mutuellement exclusives, chez les femmes et dans les traductions poétiques.

Opposer vérité à erreur - métier des sots ; vérité à vérité - métier des sages ; beauté à vérité - métier du poète.

Les trois catégories d'hommes, en fonction du milieu, dans lequel ils placent la vérité : dans la réalité (les hommes d'action et les naïfs), dans la représentation (les logiciens et les scientifiques), dans le langage (les fanatiques et les poètes). Et ils placent le critère de vérité, respectivement, dans la monstration (*adaequatio*), dans la démonstration (preuve), dans la création (musique). On a de bonnes chances d'être philosophe, quand on sait accompagner la vérité dans le franchissement de ces frontières, sans trop de dégâts, mais en en changeant d'identité, les frontières gardées par le douanier, qui est le bon sens.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

Le pédant ennuie par son verbiage prosaïque autour de : pourquoi les choses *doivent être* vraies ? Le maître brille dans la poésie de : comment les images *peuvent devenir* belles, c'est-à-dire vraies ?

Les hommes vivent de preuves : de vraies, de pipées, de sottes ; cette densité de platitudes en fait un poison, et la poésie, hélas, n'y joue plus le rôle d'antidote, comme, jadis, aux âges obscurs, les preuves elles-mêmes. *Les preuves sont un antidote contre le poison des témoignages* - F.Bacon - *Proofs are an antidote for the poison of witnesses*. L'enthousiasme et la science jouant à la mort et s'en riant (A.Smith).

Tant que l'ignorance et le doute, divers et variés, ravageaient les hommes, leurs vérités furent souvent différentes. Avec le savoir consensuel, presque toutes les vérités devinrent aujourd'hui communes et même triviales. Et même les mensonges, jadis personnels ou poétiques, sont maintenant prosaïques et collectifs : *Si, au moins, leurs mensonges étaient à eux-mêmes* - Dostoïevsky - *Хоть бы врали-то они по-своему*.

La nullité *rationnelle* de la logorrhée prosaïque sur l'*être*, chez Hegel, Sartre, E.Levinas, s'établit facilement, en soumettant leurs discours à l'épreuve par la négation : systématiquement le contraire de leurs formules a autant de (non-)sens que l'affirmative. Avec les poètes, ce test ne marche pas : aucun sens sérieux ne se dégage de la négation de Parménide, de Nietzsche ou de Heidegger, et dont la valeur *irrationnelle* réside dans le langage, le ton et le talent.

À fouiller dans la nature humaine, ce qui me laisse optimiste, c'est que les détenteurs de vérités savantes sont rarement experts en beautés, et que les artistes s'avèrent insensibles aux affres du bien. Et le robot, qui règne aujourd'hui dans les têtes, est un phénomène passager ; des poètes ou des saints réapparaîtront encore certainement sur nos scènes profanées.

C'est l'horreur et la taille de l'adversaire qui déterminent le degré de noblesse d'un combat. Ces innombrables combattants pour la vérité jettent tant de virulentes dénonciations du pire ennemi du genre humain – du mensonge, mais dès qu'il s'agit d'en citer des exemples, on n'entend que de misérables balbutiements contre l'Inquisition ou des méprises de nos sens. Tandis que le vrai adversaire, la plupart du temps, en est la noble et grande poésie, ce qui place les bonnes consciences chercheuses dans le camp de la bassesse.

L'amour, guide du connaître ? Lui, qui se moque de la raison, qui est aveugle ? *La vérité est si obscurcie en ce temps et le mensonge si établi, qu'à moins d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître* – Pascal. On ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas. De nos jours, où, partout, la vérité gagne en kilowatts et en droits acquis, j'ai beau l'adorer, je ne la reconnais plus. Elle n'est plus conspuée, elle est devenue presque aussi sympathique que le mensonge. Qui est le premier créateur de mensonges initiatiques ? - le poète !

Les vérités fécondes naissent de l'intuition, et le poète la précède, en suivant l'inspiration ; quant au philosophe, c'est par inertie qu'il tombe sur des vérités. *Les poètes, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités, que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai* – J.Joubert. Le poète ne crée que le beau, le vrai s'y insinue parfois. Mais, en plaçant le vrai plus près de l'âme que de l'esprit, il se dit, que *plus c'est poétique, plus c'est vrai* - Novalis - *je poetischer, desto wahrer*.

Une sinistre prophétie : *L'art est propre d'une humanité encore dans l'enfance, laquelle, devenue adulte, ne goûtera plus que la vérité* – E.Renan. La nostalgie d'Eden où *la foi et l'innocence ne poussent que sur l'arbre de l'enfance* - Dante - *fede e innocenza son reperte solo ne' parvoletti*. Mais *la poésie ne survit que dans l'adolescence fermentée* - Ortega y Gasset - *la poesía es adolescencia fermentada y así conservada*. Parler de l'enfance, les yeux mouillés, est encore un bon moyen de devenir créateur.

On a raison de traiter d'américanisation le règne, aujourd'hui, en Europe, de vérités dégradantes. *L'insensibilité américaine au côté poétique des choses est due à l'adoption en tant que héros national d'un homme incapable de dire un mensonge* – O.Wilde - *The American indifference to the poetical side of things is due to that country having adopted for its national hero a man who*

was incapable of telling a lie. Dès que je lis le mot *vérité* sur les bannières, je suis sûr qu'elle flotte au-dessus d'un troupeau. *Tant qu'on se contente de critiquer le «faux», on ne fait de mal à personne* – G.Deleuze. Pourtant, ils s'imaginent héritiers des patriciens britanniques, ces *lords de la mécanique et gentlemen du râteau* – D.Defoe - *lords of mechanics and gentlemen of rakes*, et peut-être ils ont raison.

Si l'on dilapide nos horreurs au milieu des vulgaires théorèmes, on risque de ne garder que de la vulgarité, face à un poème convaincant. *J'ai horreur des preuves. Elles sont toujours vulgaires et souvent convaincantes* – O.Wilde - *I dislike arguments of any kind. They are always vulgar, and often convincing*.

Je suis dans le vrai, si je garde ma position (ou pose), face aux propositions (ou choses), avec le langage, la représentation ou la réalité changeants. *Être sans cesse vrai envers des vérités sans cesse changeantes* – N.Barney. Je suis vrai, parce que je sais les réinventer : le langage – par ma poésie, la représentation – par ma philosophie, la réalité – par mes contraintes.

Le poète a toujours raison (J.Ferrat). *Le poète est un mensonge, qui dit toujours la vérité* – Cocteau. *La poésie est la conscience de sa vérité* – Mandelstam - *Поэзия есть сознание своей правоты*. Le poète a des raisons, que les autres ignorent. *Tout mon pas est mensonge, mais c'est la vérité qui me met en marche* - Dostoïevsky - *Пусть это лжи, но движет нас правда*. L'art est invention de nouvelles grammaires ; pour qui l'ignore, la nouvelle poésie est une erreur ; pour qui s'en enivre, la vérité est adhésion. *Ex vero quod licet ; ex falso quod libet !* Le poète falsifie le mensonge avec tant de liberté et d'autorité, qu'on y adhère. Avoir une conscience de poète, *s'élevant forcenément dans le Rêve, proclamant devant le Rien, qui est la vérité, ses glorieux mensonges* – S.Mallarmé. Un beau mensonge, un *mentir-vrai* (L.Aragon), est une vérité enivrante, me mettant en danse, en transe : *Si*

la vérité ne vous enivre pas, n'en parlez point - J.Green. Aristote fut le premier à préférer une vérité prosaïque à l'amitié d'un poète - l'une des premières goujateries des raisonneurs.
L'ironie, grande unificatrice des vérités, est plus près de la nature (*volentem - nolentem*) que la poésie, qui est la sortie de rangs. *D'où vient que la révolte, même pure, a quelque chose de faux, alors que la résignation, fût-elle issue de la veulerie, donne toujours l'impression du vrai ?* - Cioran. La révolte, c'est la chute dans le sérieux ; la résignation – l'élévation par l'ironie.

Toutes les vérités ont de la pesanteur et très peu – de la grâce. L'homme d'action et le philosophe académique ne s'intéressent qu'aux premières ; les secondes font le bonheur des vrais philosophes, c'est-à-dire des poètes et des amoureux.

La modestie et l'intelligence accompagnent, main dans la main, cette bénéfique évolution : prouver le vrai, narrer le réel, chanter le rêve. Mais il faut porter en soi un savant, un philosophe ou un poète, pour réussir ce parcours, avec un nombre décroissant de compagnons ou d'entendeurs.

Aucun philosophe ne maîtrisa ni l'outillage logique ni la place du langage ; pourtant, ils affichent, tous, l'intention d'exposer leurs *vérités* à l'aide de concepts langagiers. Écrire, ce n'est pas marcher mais danser, ce n'est pas bâtir des preuves mais jouer d'un instrument, lyre ou caisse enregistreuse, qui dévoile si tu es poète ou rat de bibliothèques ou d'actualités.

Une vérité partagée suppose un langage partagé ; donc, elle est condamnée à la platitude, à l'exclusion de toute noblesse que n'adoube que la poésie, la créatrice de langages individuels. La noblesse collective n'existe pas. La poésie est un vrai contraire de la vérité courante. Et Kierkegaard : *La vérité, c'est ce qui ennoblit* - vit tout de travers.

Une fois éliminés les faits, c'est-à-dire les vérités, que reste-t-il de ton récit sur ta jeunesse ? - des idées et de la poésie, puisque, avec le temps, les faits perdent de leur poids et de leur éclat. Mais les idées finissent toujours par rejoindre les fonds communs ; seule la composante poétique peut garder des échos inimitables de ta vie passée. Goethe, intitulant son auto-biographie *Poésie et Vérité* (*Dichtung und Wahrheit*) n'en était pas encore tout-à-fait conscient.

Au Nom du Bien

Un genre des plus dérisoires, la confession. On sait, que l'inavouable est autant source d'ennui que l'avoué. L'écriture devrait se vouer à la hauteur plutôt qu'à l'étalage ; mais en hauteur, ce n'est pas *sa* vie, qu'on aura peinte, mais une vie inventée ; dans l'étendue, on n'exhibe que de la platitude, aux lumières et idées interchangeables. Le genre enviable est celui de poème des mots, renvoyant élégamment au modèle gracieux des fantômes.

Comme la poésie nous soulève par son inspiration de l'inexprimable, le bien nous touche par la conscience de sa propre impossibilité, ou plutôt de celle d'émaner de nous-mêmes : *le bien réel ne peut venir que du dehors, jamais de notre effort* - S.Weil. Nous ne pouvons irradier que la pitié : *La pitié est un retour vers nous-mêmes* - La Bruyère.

Pour Nietzsche, au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhémente et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, Platon, avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. De Vinci ou Valéry, apportant à l'art davantage d'intensité, en incluant la science au même axe artistique. Héraclite, chantant l'harmonie d'opposés.

On devrait réhabiliter la réputation de l'âne ou de la vache : une épopée sur la patience et l'ironie ou un poème sur la pitié. La naissance et la mort de l'Europe virent, elles aussi, la déterminante présence bovine : en taureau

violeur et en veau d'or consentant. Quand on chasse la poésie, ce qui reste ressemble à s'y méprendre à du beuglement. *La pitié est au cœur ce que la poésie est à l'imagination* - J.Joubert.

La certitude de notre débâcle finale rend vitale la tâche principale de la philosophie - la préservation de l'enthousiasme dans notre regard sur le monde (pour faire de nous des *envoûtés éternels* - Artaud). Même si nos maux essentiels sont incurables, la philosophie, c'est un poème de la santé opposé aux théorèmes de la maladie. Et puisque aucun système éthique ne nous sauve de l'abattement, la philosophie ne peut compter que sur l'esthétique, pour reconnaître, humblement, qu'elle cherche à faire accepter le cosmétique pour le thérapeutique. La philosophie doit être de l'hypocrisie salutaire, anesthésiante, droguante.

Avoir appris à bien penser ne rapprocha jamais personne de l'œuvre du bien (d'ailleurs, le bien n'est que dans la pensée et point dans l'œuvre) ; Pascal voyait dans cet apprentissage un bon principe et non pas une préparation au passage à l'acte, et pour Descartes, la morale ne valait que *par provision*. Dans le domaine du bien, le *comment* de la pensée est moins important que le *à quelle hauteur*. Le poète pense rarement bien, mais il se trompe à une bonne altitude. Le comptable pense bien, mais dans des exercices de reptation. Le principe de la pensée ne devrait-il pas être de travailler sur la morale !

Sur son lit de mort, personne ne regrette de ne pas avoir tout fait pour sa carrière. Mais tous regrettent de ne pas avoir tout fait pour leur âme. Que la vie soit faite pour le bon et pour le beau, et non pas pour l'utile, est un joyeux mystère pour un poète, toujours renaissant, et un macabre problème pour un goujat agonisant.

Dans la vie, je commence par clamer, dignement, en homme ordinaire, que je préfère le bien au mal ; ensuite, fièrement, en poète, je reconnais, que la

musique du bien est au-dessus du bien ; et je finirai, humblement, en philosophe, par savoir créer de la même musique, à partir du mal, - au-delà de l'axe du bien et du mal, le beau voisinant avec l'horrible.

Le goût pour la poésie est des plus anti-démocratiques et anti-humanistes. L'absence de honte pour leurs privilèges, implicitement ressentis comme mérités, chez Chateaubriand, Lamartine ou Nietzsche, disqualifie l'homme, mais n'atteint nullement le poète. La honte sociale, chez Hugo, Marx ou L.Tolstoï, honore l'homme, mais engrisaille le poète.

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de bibliothèques, si son vrai s'érige en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

L'enthousiasme béat rend la philosophie - boiteuse et la poésie - entraînante ; la pitié confuse produit un effet inverse : *Le remords tarit la parole poétique* - Jankelevitch - et consolide le discours philosophique.

La manie de paraître fort, qu'Aristote partage avec Nietzsche, leur vient du mauvais culte de la tragédie ; la pureté ou l'intensité seraient incompatibles avec la faiblesse. *Le but du poète est de nous guérir de la pitié, source de tous les maux* – Aristote. Heureusement, le christianisme reste le dernier à prôner la compassion pour le vaincu. Les cœurs en bronze, hélas, évincèrent les cœurs brisés.

Je sais que je suis bon et lumineux. Mais comment en convaincre l'observateur incrédule, qui est moi-même, le jour des yeux éteints ? *Ne cherche pas à faire du bien - sois bon. Ne pas éclairer, mais être lumineux* -

L.Tolstoï - *Надо не столько стараться делать добро, сколько стараться быть добрым ; не столько стараться светить, сколько быть чистым*. Mais le temps et l'avidité nous pressent : *Affairé à faire du bien, tu n'as plus le temps d'être bon* – R.Tagore. Je suis ce que j'ai trouvé ; inutile de me convoquer : *Deviens ce que tu cherches !* - Angélus - *Werde was du suchst !* - et Pythagore, avec *Deviens ce que tu es*, est plus percutant. La lumière de l'ascète ne chauffe pas, car elle ignore les facettes. La lumière de l'esthète se rit des facettes. La lumière du poète est tournée vers l'intérieur, et ses ombres – vers l'extérieur : pour produire de l'éclat chez autrui, il faut être éclatant – en soi.

Le vice, c'est une sortie du dessein, que Dieu forma pour l'homme. *Le vice, rongeant ma native noblesse, m'a marqué de sa stérilité* – S.Mallarmé. Dieu nous voulait poètes, et nous voilà - robots, ce vice final, avec une fécondité matérielle et une stérilité spirituelle. Et la noblesse, en effet, ne peut être qu'innée ; si elle est malléable, c'est que je manque de talent, pour créer, ou d'intelligence - pour rêver.

On a beau compiler toutes les leçons du devoir être (la morale), du vouloir être (le désir), du pouvoir être (la volonté), on arrive inéluctablement à la conclusion, qu'on continue à ne même pas effleurer l'être. La seule orbite *onto-distante* autour de celui-ci paraît être empruntée par la poésie. Les autres sont trop elliptiques, pour qu'on puisse pressentir le bon foyer.

Le poète n'exclut pas le Bien de ses horizons ; seulement, le Bien se terre dans la profondeur de notre conscience passive, tandis que la poésie a pour but – ne pas quitter la hauteur de sa créativité enivrée ; de la hauteur du Beau, toutes les passions terrestres semblent se valoir. *La poésie est au-dessus de la morale* - Pouchkine - *Поэзия выше нравственности*.

Pour les Hommes

Chronologiquement, la poésie et la peinture furent les premiers arts en Occident ; et aujourd'hui, elles sont les premières à crever, et la musique, vraisemblablement, va les y rejoindre ; ce qui est dû à l'épuisement des arsenaux au même degré qu'à la décadence des goûts et à la raréfaction des talents. La littérature et la philosophie s'en tirent mieux, grâce au journalisme ignare et au pédantisme savant, qui agissent en leurs noms.

C'est en fonction de la place de la forme et du contenu que l'histoire de l'écriture peut être divisée en trois étapes - la moutonnière, la poétique, la robotique : la domination du contenu (des choses, du *quoi*), le culte de la forme (des relations, du *comment*), la règle de production de la forme à partir du contenu (du *pourquoi*, de la causalité comme forme banale d'un fond, qui se réduit aux lois naturelles ou aux conventions humaines). Tout écrit d'art naissait jadis d'une réflexion abductive, aujourd'hui il veut être déductif, et la machine l'y surclassera.

Trois belles races se succédèrent – les héros, les poètes, les penseurs – Odysseus avant Homère, Homère avant Héraclite. Et ils disparaissent dans le même ordre (en mode *FIFO – first in first out*) : le héros appartient déjà au passé ; au présent s'achève l'extinction des poètes ; le penseur, bientôt, les rejoindra dans le néant des cœurs, des âmes et des esprits. Dans ce monde digitalisé, il ne resteront que les robots.

Les Anciens attaquent des poètes et des sophistes, et non pas la poésie et la sophistique. Aujourd'hui, avec l'extinction des métaphores, l'homme moderne ne sait même plus ce que sont la poésie de l'âme ou la sophistique de l'esprit ; la rhétorique de comptable lui suffit.

Le sage antique fut complice du poète, dans l'escamotage de la vie. Le sage moderne enfanta le *juste* et le *naturel*, qui bannirent la passion *injuste* et le culte de l'homme *inventé*. Du divorce entre la raison et le rêve ne survécurent que des enfants-monstres : la machine et le hasard.

L'insignifiance de notre époque n'est due ni à la tyrannie des sciences ni au dépérissement des arts, mais aux hommes en rupture de tout contact avec la noblesse, avec ses deux arbres unificateurs morts : la poésie et la passion. L'horreur de ces hommes, c'est qu'ils crurent se connaître et maîtriser leur soi terrestre, tandis que les hommes célestes sont en difficulté à s'entendre avec eux-mêmes.

Jadis, le meilleur philosophe fut poète (ami des ingénus), ensuite il devint savant (ami des ingénieux), aujourd'hui il est technicien (ami des ingénieurs). Le premier, soucieux de son âme, lui amenait de sa propre nourriture, le deuxième, épris d'esprit, digérait celle des autres, le troisième, produit de règlements, patauge au milieu de ses propres déjections.

Les premiers génies de l'humanité furent dus à l'aspiration, poétique ou philosophique, par des astres ; l'inspiration, artistique ou chevaleresque, animait les génies de la Renaissance ; la lourde transpiration signale, aujourd'hui, la présence de nos *génies* mécaniques.

Les hommes les plus respectés : au XVI-ème siècle - les théologiens, au XVII-ème - les dramaturges, au XVIII-ème - les philosophes, au XIX-ème - les romanciers, au XX-ème - les poètes, au XXI-ème - les managers.

Au XVIII-me siècle, les concurrents du poète furent le prélat et le général ; au XIX-me – le général et le scientifique ; au XX-me – le scientifique et le politicien ; au XXI-me – le politicien et le manager. La hauteur du défi correspond à l'éclat de la riposte. Plus de bassesses ni de profondeurs ; et

l'on attrape la platitude en la combattant.

C'est la trajectoire de l'admiration, que les hommes vouent à leurs élites, qui décrit le mieux notre décrépitude : de la geste du poète ou du geste du héros – à la gestion du manager. Hauteur, grandeur, platitude.

La peinture, la musique et la poésie sont mortes, en tant que sondes ou bouquets de l'âme emplumée. Mais jamais elles ne furent aussi sondées et séchées par des cervelles diplômées.

Quand, en croisant mes contemporains, je me désespère de ne pas trouver parmi eux la moindre trace de l'âme, je me dis que je me trompais peut-être, en voyant dans l'âme un organe universel de sensibilité et de création ; et si elle n'était que la création même, une création arbitraire, sans aucune réalité psychique ou mentale, une création des poètes, des rêveurs, des marginaux ? Cette hypothèse me glace.

L'éviction successive de la poésie de toutes les sphères de l'intelligence. Aux origines, il suffisait au Poète de pratiquer l'interprétatif - les dieux, l'Histoire - (le scribe attitré le supplanta, avantageusement) ; ensuite, le Poète se reclassa dans le représentatif - les idées et les justifications - (l'érudit *reçu* ou *admis* le ridiculisa) ; hier, le Poète se réfugia dans le discursif - les images et les sons - (mais les bonnes oreilles se firent rares et l'image synthétique contenta les autres). Aujourd'hui, rien d'étonnant que le Poète s'accroche au non-figuratif, où l'on le confonde avec l'idiot du village.

Tous les métiers, aujourd'hui, exigent de tout impétrant qu'il exhibe, dès l'entrée, ses diplômes. L'art reste une des dernières échappatoires des charlatans, où ils peuvent exercer leurs lubies, sans s'exposer en permanence au risque d'un contrôle inopiné par des inspecteurs orthographiques ou symphoniques. Produire des unités de mesure n'est pas un secteur porteur ; il est moins que secondaire, moins que primaire ; il

prétend donner un sens à l'extraction et à la métamorphose de matières. Avec les chameliers, les poètes seront déclarés déserteurs par le mobilisateur mécanique.

Une culture grandit par la part de l'irrationnel qu'elle comporte, une civilisation - par la part du rationnel. *La culture est organique ; la civilisation - mécanique* - O.Spengler - *Kultur ist organisch ; Zivilisation - mechanisch*. Le poète s'opposera toujours au robot, comme le *mechanicus*, l'homme des protocoles, s'opposait jadis à l'*Orateur*, à l'homme de la parole (Nicolas de Cuse).

L'héritage du passé n'est capital que dans la civilisation ; la culture peut se passer de traditions et de transmissions. Les tenants de chaires universitaires ne seront pas d'accord ; leur mémoire historique est un éteignoir lyrique.

Pour que ce siècle ne soit ni matière ni moteur ni maître, il suffit de ne nommer que les choses sans date et ne dater que les événements sans nom. *Moi, qui aspire aux astres, comment ferais-je des soucis de ce siècle matière de mes chants ?* - G.Leopardi - *Ond'io, degli astri desioso, al canto del secolo i bisogni omai non penso materia far*.

L'état de la poésie (versification), de la peinture, de la musique modernes est cadavérique ; et le prochain catafalque attend le théâtre (avec l'Anglais), l'architecture (avec le Français), la philosophie (avec l'Allemand). En littérature et dans le spectacle ne survit que la tonalité divertissante et avilissante, pour épater les repus. La raison en est la même : l'extinction de la poésie, en tant qu'état d'âme, en absence des âmes. Ils cherchent à choquer les esprits, tandis que l'art est le désir et le don de caresser les âmes.

L'harmonie est une chose insaisissable, et l'on le comprend sur l'exemple des types de versification nationaux. Leur niaiserie formelle est du même ordre que la niaiserie de fond des *tanka* et *haïku*. La longueur des syllabes grecques, la métronomie de l'allemand ou du russe, l'orthographe dans le choix de rimes françaises. De concert avec le sonore, on devrait rimer pour l'olfactif, mais surtout pas pour le visuel.

L'artiste, qui ne serait pas un grand artiste, est-il inutile ? - oui, mais les grands le sont également et même au plus haut degré. Mais, contrairement aux cordonniers, les poètes, même médiocres, n'ont pas que des piétons comme commanditaires et juges. Il est vrai, que le gros du troupeau aurait pu et dû exercer le sacerdoce de boutiquier, sans vendre son âme. Seulement, quelques brebis galeuses auraient retrouvé leur véritable statut, celui de vagabond, de nomade.

La philosophie et l'art se séparèrent, puisque la philosophie ne s'occupe que de valeurs, que l'art abandonna, en se tournant du côté des prix : l'écrivain est dorénavant journaliste, le peintre - décorateur, le musicien - accompagnateur, le poète - chamane.

Jusqu'aux *impressionnistes*, n'importe qui pouvait se permettre de juger de la beauté des tableaux des maîtres ; depuis, seuls des marchands et des investisseurs sont convaincus de l'excellence des gribouillis, qui décorent les bureaux des PDG ou les salons des basketteurs ou des avocats. Moi, sale conservateur, je continue à préférer Bouguereau à Renoir. Par respect de la défunte peinture, il faudrait serrer en cabanon tous ces robots-tâcherons de M.Duchamp, Warhol, F.Bacon, P.Soulages, où ils pourraient se livrer à leurs exercices sanitaires, mécaniques et géométriques, loin des caprices poétiques de la liberté. À force de sophistiquer les règles du jeu de fond, ils en oublièrent l'enjeu, qui se trouve à l'opposé - en hauteur de la forme.

Sur l'arbre de la poésie, l'apport littéraire de Rousseau est plutôt d'ordre lacrymal que végétal, mais cette branche fut à hauteur d'homme, et le choix de la hauteur y est peut-être plus vital. La plus grande dispute, de tous les temps, fut la hauteur, à laquelle doit se hisser l'homme, pour échapper à la largeur des coteries des hommes.

La poésie fut l'affaire des cachottiers et des imposteurs, elle s'imposait par sa valeur sans prix, en plein air. Aujourd'hui, elle veut s'exposer, comme tout ce qui est vendable et dans les mêmes vitrines ou dans des arrière-boutiques irrespirables.

Ne porte donc pas ta lumière de poète dans la nuit de la vie. *Aussi loin que le poète est oublié du dieu vivant, et parmi tous ces tristes sires, c'est lui, peut-être, le plus vain* - Pouchkine - *Пока не требует поэта к священной жертве Аполлон, меж детей ничтожных мира быть может всех ничтожней он*. Et ne te sers de tes ailes, dans la bassesse de la vie, que pour cacher tes bosses.

L'esprit français est l'heureuse rencontre de l'ampleur latine amphigourique, élégante et légère, avec la profonde ironie anglaise et le haut lyrisme germanique.

Les fugues font naître des poètes ; les fuites sont affaires des journalistes et des plombiers. Ce qu'aime un Américain, qui est toujours journaliste, ce sont de bons produits bien étanches : *L'ennui n'est pas un produit fini. Il faut l'avoir traversé tel un filtre, avant qu'un net produit émerge* – S.Fitzgerald - *Boredom is not an end product. You've got to go through boredom, as through a filter, before the clear product emerges*.

L'angoisse des échéances de l'avoir les empêche de suivre la joyeuse *déchéance de l'être* (Heidegger, *Verfallenheit des Daseins*). Qui, même, peut

être mise en musique (*L'être est dans le chant* - Rilke - *Gesang ist Dasein*). Mais leur esprit n'attise que la soif de la puissance ; chez les poètes, *c'est dans le chant que souffle leur esprit* - Hölderlin - *im Liede wehet ihr Geist*.

Ce n'est pas que l'Européen n'aime plus ses contemporains-poètes qui est dramatique, mais ce qu'il a raison.

Le parcours de l'homme moderne : de la soif vers le manque. Au lieu d'un vide de sage ou d'une plénitude de poète - un comblage de robot.

Ni les poètes ni les historiens ni les savants n'expriment aussi nettement l'âme d'un peuple que les philosophes ; écoutez les Américains : *La croissance est la seule valeur morale des hommes. La démocratie est la métaphysique de l'homme commun* (J.Dewey - *Growth is the only moral end. Democracy is a metaphysics of the common man*), *Contrairement à la philosophie continentale, la philosophie américaine se dédie au futur* (R.Rorty) – le futur, dédié à la croissance du commun… Chez les sages comme chez les sauvages, c'est le goût musical qui discrimine le mieux les hommes : *Le jazz a renversé la valse* – F.Céline.

Le robot actuel découle tout droit du rêveur du XVIII-ème siècle ; la poésie se trouve à l'origine de tous les grands courants ; rien de plus instructif que ce parcours - les poètes : Héraclite, Parménide, Pythagore ; les vulgarisateurs : Platon, Épicure ; les professionnels : Aristote, Kant. La taverne, la caverne, la caserne.

La terrible loi de l'offre-demande explique l'essentiel de toute époque ; aujourd'hui, le poète, et donc le philosophe et le style, disparurent, car non-sollicités par ce siècle, dont la première calamité est la non-exigence musicale, l'insensibilité au tragique.

Comment verrais-je le bonheur d'un homme ? - il créerait en poète, se comporterait en prince et rêverait en héros. Or, c'est précisément

l'extinction de ces trois types d'hommes qui sonna le glas de l'Histoire, pour le plus grand bonheur des hommes. Chercher des héros est le malheur des hommes ; ne pas en chercher est le malheur de l'homme.

Deux humains ne supportent pas un regard prolongé, dans les yeux, l'un de l'autre, sans se mettre à se battre ou à s'ébattre. Seuls les enfants et les poètes cherchent le regard soutenu comme confirmation de leur existence. Notre époque est sans enfance ni poésie, tout n'est que réel, même les ébats, qui sont de moins en moins imaginaires.

L'homme est union de l'organique (ce qui vit des commencements mystérieux) et du mécanique (ce qui propage des impulsions initiales), et l'ennui de la modernité est qu'on mécanise l'organique (en traduisant tout mystère poétique en prosaïques problèmes) et organise le mécanique (en substituant à la verticalité créative une horizontalité collective).

Les étapes de la dégénérescence de la race humaine : apprendre à vivre sans héros, sans maîtres à penser, sans poètes ; la dernière des disparitions est celle des philosophes ; il ne nous resteront que des sociologues, des psychanalystes, des idéologues, pour instruire ou guérir des robots.

Jadis, les musiciens et les philosophes trouvaient l'inspiration chez le poète ; aujourd'hui, c'est le mécanicien ou le statisticien qui est leur pair et leur premier semblable.

Le boutiquier assagi vend le superflu, qui n'est indispensable qu'au poète. Celui-ci achète le nécessaire pour ne pas perdre le superflu. C'est ainsi, en termes d'achat-vente, que se formulent aujourd'hui nos attitudes mentales.

Le confesseur, le philosophe, le poète savaient jadis ce que c'était que l'homme inconnu ; désormais, les statisticiens, que sont romanciers, médecins ou inspecteurs des impôts, nous enquiquinent avec l'homme connu, qui n'est que légèrement supérieur au cochon. *En tant que romancier,*

je me considère supérieur au saint, au scientifique, au philosophe, au poète, qui ne perçoivent jamais la bête en entier - D.H.Lawrence - *Being a novelist, I consider myself superior to the saint, the scientist, the philosopher, and the poet, who never get the whole hog*. Cette bête ressemble de plus en plus au robot, intronisé dans des bureaux.

De notre siècle, où les masques de comptables dominent les visages de poètes, on peut dire : *quelle cervelle imposante, mais de beauté point*. Phèdre fut moins dur, pour les masques tragiques : *Quelle beauté imposante, mais de cervelle point* - *O quanta species, cerebrum non habet !*.

L'espérance se vend au plus croyant : *Un chef est un marchand d'espérance* - Napoléon. La marchandise s'étant banalisée et baissée en prix, un chef, aujourd'hui, c'est un marchand tout court. Les poètes, marchands de désespoir, se ruinent et sont la risée du monde transformé en marché.

L'imprécation et la revendication ne sont jamais poétiques, mais c'est dans leur piège que tombent tant de poètes, avant de supplier la foule ricanante : *Je cesse d'accuser, je cesse de maudire, mais laissez-moi pleurer* - Hugo - le plus souvent, il est trop tard, pour attirer des sympathies, - la réputation de bouffon te restera collée.

Ce qui compte, dans le choix entre l'internationalisme et le nationalisme, c'est la part de la haine ou du lyrisme. Ce qui ravage l'humanité, ce sont l'internationalisme sans lyrisme et le nationalisme haineux, engendrant l'uniformité de la culture ou la brutalité du regard. Tandis que la présence d'un lyrisme justifie et l'un et l'autre.

L'humanité, ayant fait de la réussite le centre de ses soucis, se débarrasse machinalement de poésie, puisque celle-ci est surtout un chant de la défaite.

Mon existence s'écoula dans les cinq milieux successifs : l'humus de la terre

(les prolétaires), la danse de la terre (les poètes), l'essence de la terre (les scientifiques), la marche de la terre (les techniciens), le moteur de la terre (les patrons). Je n'en retirai rien de substantiel, mais ces expériences rendirent libre mon regard sur la pitié, la noblesse, l'intelligence, la platitude et la honte. Et puisque toute vraie existence se réduit à la musique, je ne me sens solidaire que des poètes.

L'âme et l'esprit sont deux fonctions d'un même organe, qui tantôt vibre et tantôt calcule. À l'évocation des choses qui n'existent pas, mais réclament une forme, ou au défi des choses raisonnables, qu'il s'agit de maîtriser. Avec la mort des poètes, la première fonction humaine devint presque atavique. Le sobre Socrate l'avait prévu : *Le poète donne une mauvaise orientation à l'âme, en flattant ce qu'il y a en elle de déraisonnable* - désormais les orientations et les trajectoires se calculent, mais ne se chantent plus, dans l'organe unidimensionnel. Une mise en prose, si semblable à une mise en bière.

Je devrais me féliciter, que ce ne soient plus le poète et le philosophe que l'humanité écoute, mais l'avocat et le journaliste. Mes extases y gagnent en pureté, et mon mépris – en intensité.

L'innovation est sur toutes les lèvres ; l'invariance des choses immuables n'intéresse personne. Tous les découvreurs des nouvelles dimensions de l'existence aboutissent dans la platitude. N'oubliez pas que l'oracle de Delphes, ce premier poète, ne faisait que traduire en vers la prose de la Pythie.

Le barbare moderne est presque le contraire de l'ancien sauvage. Ne rêvent que les sauvages (ou ceux qui en héritent, ce qui explique le néant lyrique des Américains), et la barbarie d'aujourd'hui peut être définie comme absence de songes. Et de vrai bonheur : *Les machines sont les seules femmes que les Américains savent rendre heureuses* - P.Morand.

Heidegger, Ortega y Gasset, H.Hesse et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

Jamais le calculateur ne fut aussi jaloux du gracieux danseur de jadis, jamais le danseur ne fut aussi imitateur du disgracieux calculateur de jadis. *On peut être un logicien et en même temps être plein de musique* - H.Hesse - *Man kann Logiker und dabei voll Musik sein* - à remarquer la judicieuse répétition de *être*, dans la traduction. *Poésie, on t'appellera Pensée Musicale* – Th.Carlyle - *Poetry, we will call Musical Thought* - quand la musique est belle, les pensées accourent, sans être expressément appelées.

Depuis que les programmes échiquéens battent l'humain, champion du monde, on sait ce qui attend le mathématicien : la machine le surclassera ; c'est la seule raison qui me fait croire, que le poète retrouvera, un jour, son prestige d'antan. *L'argent, le machinisme, l'algèbre, les trois monstres de la civilisation actuelle* - S.Weil - les trois robots qu'ils seront devenus, au milieu des robots humains pleurant les muses disparues.

La philosophie avait une chance de survivre à la robotisation des hommes, en restant, comme jadis, du côté du *soft*, avec des fonctions plutôt qu'avec des organes. Mais elle tenta de placer sa compétence du côté de la rigueur du *hard* ; la prétention d'être organe la dévalorisa, faute de performances. Ainsi, le soft perdit sa dernière *interface* lyrique, désormais seule la raison calculante l'exécute.

Il est à la mode, aujourd'hui, de dénigrer les progressistes ; pourtant, dans les valeurs, que les dénigreurs eux-mêmes apprécient le plus - la liberté, la

productivité, les droits de l'homme -, le progrès est évident, malgré quelques horribles ratés. En revanche, ils ne voient pas la chute la plus abominable, qui caractérise notre époque – la mort de la poésie, suite à l'extinction des âmes.

L'humanité sort de son enfance, sevrée de métaphores : *La poésie est la langue maternelle de l'humanité ; de même que le chant est plus vieux que la déclamation, les métaphores - que les raisonnements* - J.G.Hamann - *Poesie ist die Muttersprache des menschlichen Geschlechts ; wie der Gesang, älter als die Deklamation, Gleichnisse - als Schlüsse*. Et sa voix se confond, chaque jour davantage, avec celle du robot raisonnant.

Les hommes quittèrent leur enfance et n'ont plus besoin que de vérité. *Ce qui fait que nous n'avons plus de poètes, c'est que nous pouvons nous en passer* – J.Joubert.

Le poète devrait ne plus suivre le souffle de son esprit ouvert, mais respirer par son âme, pour ne pas succomber aux pestilences ambiantes. *De nos jours, le poète est condamné à étouffer entre le monde des robots et celui de l'activisme intellectuel* - H.Hesse - *In unserer Zeit ist der Dichter zwischen der Maschinenwelt und der Welt intellektueller Betriebsamkeit zum Ersticken verurteilt*. Sortir du troupeau, jadis, fut facile ; aujourd'hui, étouffer les instincts mécaniques est une autre paire de manches, beaucoup plus difficile.

La bassesse des contraintes et l'absence de mystères – les traits centraux des têtes modernes, ce qui est plus grave que : *La perfection dans les moyens et la confusion dans les buts caractérisent notre époque* – A.Einstein - *Wir leben in einer Zeit vollkommener Mittel und verworrener Ziele*. C'est ainsi que le comptable, géniteur de la démocratie, polit une civilisation. En

revanche, quand le poète proclame que le but est lumineux, le tyran, son héritier, ne lésine plus sur les moyens et nous renvoie à la barbarie. Et le robot l'achèvera : *Le corps, appliquant sa force, pour avancer vers le but, s'appelle machine* - Kant - *Ein Körper der eine absichtlich bewegende Kraft hat heißt Maschine.*

Un philosophe serait celui qui porte un haut regard sur la condition humaine et prouve, que l'homme est irréductible au robot. Mais les professionnels, qui accaparèrent ce titre, ne s'occupent que de la facette humaine robotisable : la détermination, l'être, l'inconscient. Le diplômé de cardiologie, qui se proclame meilleur spécialiste du cœur humain que le poète !

Une philosophie parfaite est la rencontre d'un esprit mathématique et d'un langage poétique, rencontre, qui n'est pensable qu'en Allemagne (Heidegger eut raison de ne pouvoir imaginer un *commencement* philosophique qu'en Grèce et Allemagne).

Des jalousies claniques les font hurler à la *défaite de la pensée* (dont la *décomposition* fut déjà annoncée par Maine de Biran). Les mornes pensées, de toutes leurs tribus de déclinologues professionnels, triomphent partout de leur seul adversaire vivant - de l'émotion. Jamais on n'a vu autant de géomètres algébriques ou de spécialistes d'Aristote et si peu de poètes.

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de Descartes - *la philosophie est un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences* - s'imposa.

L'homme vaut par ce qu'il veut, et le créateur - par ce qu'il peut. Plus une langue est libre, plus séduisant et l'usage de cette liberté, pour s'épancher, au détriment de la création pure. D'où le mérite du poète français, surmontant d'horribles contraintes langagières, n'existant pas pour ses confrères latin ou russe. Et c'est pourquoi, chez ces derniers, on découvre si souvent l'homme, tandis que chez le premier on n'a affaire qu'au poète.

Sur le terme de *philosophe* : celui qui *sait*, c'est le scientifique, atteignant la profondeur ; celui qui *aime*, c'est le poète, porté vers la hauteur ; le philosophe tente de combiner ces deux dons. Jadis, la poésie fut reine des arts et le savoir fut à portée de tout homme curieux – et le philosophe fut le poète du savoir ; mais depuis que la poésie est morte et le savoir – inaccessible au simple mortel, le philosophe professionnel est condamné à la platitude ou à la redite.

Dans l'ordre vital se retrouvaient les pires crapules et les délicats poètes ; à l'ordre géométrique ne se dévouaient que d'inoffensifs écolâtres et de paisibles boutiquiers. À notre époque, ces deux ordres fusionnèrent en adoptant les règles du second.

Que la bonne philosophie fasse partie de la poésie, la meilleure preuve en est donnée par leur disparition simultanée des horizons des hommes, qui perdent le besoin séculaire de pureté et de hauteur, sources de la poésie et de la sagesse. C'est la passion qui purifie la sagesse et non pas l'inverse.

Il n'existe pas de nobles querelles collectives ; c'est dans une perspective temporelle qu'un talent de poète en invente parfois quelques grandeurs artificielles. Avec l'extinction du romantisme, disparurent aussi les grandes querelles personnelles. Et dans les petites, tous se valent : les brillants et les ternes, les purs et les salauds, les experts et les ignares. En absence de l'air romantique, règnent le feu de paille des indignés, le terre-à-terre des

renfrognés, l'eau courante des alignés.

La réalité est une perfection, qu'on aborde soit avec un idéal poétique, soit avec un calcul technique, soit avec une offre marchande. *Ce n'est pas la réalité qui est vulgaire, c'est l'idéal* – H.Montherlant. Être vulgaire, c'est n'être pesé qu'en mesures de ce jour, qui peuvent être et idéal et calcul et offre. L'ennui, c'est que l'idéal vulgaire se met à se réaliser (*Il faut placer l'idée centrale à une hauteur inaccessible, plus haut que la possibilité de sa réalisation* - Dostoïevsky - *основная идея должна быть недосягаемо выше, чем возможность её исполнения*), tandis que la perfection de la réalité échappe de plus en plus aux yeux affairés. *Les Anciens idéalisaient le réel, les modernes réalisent l'idéal* – M.Stirner - *Jene wollen das Reale idealisieren, diese das Ideale realisieren* - les premiers savaient s'étonner des murs, les seconds savent bétonner les toits.

L'héroïsme et la poésie ne charmaient qu'à une distance interdite aux yeux de la raison ; la familiarité avec les grands devenue, aujourd'hui, règle, toute idole est un badaud ou une girouette ; le héros fut intouchable, surtout en pensée ; l'attouchement virtuel d'idole constitue l'hystérie même des idolâtres.

La modernité se singularise par la valeur grandissante du plombier, de l'ingénieur, du marchand et par la chute du prêtre et du scientifique, porteurs de consolations et créateurs de langages. Ceux qui s'adressent aux mêmes fibres, les poètes et les philosophes, sont victimes d'un effet collatéral et assistent à leur pitoyable extinction.

De tous les temps, la barbarie s'annonçait par la domination de la matière sur la forme. La barbarie moderne a ceci de particulier, que la matière est de plus en plus abstraite et la forme – de plus en plus mécanique. La forme

poétique, et donc abstraite, fiche le camp ; et la matière devient toujours plus virtuelle, mais avec une valeur d'échange grandissante.

Les évolutions respectives de l'homme grégaire et du poète : destin, combat, algorithmes – festins, ébats, rythmes.

La médiocrité, c'est l'homme *problématique* – du genre moutonnier ; il est de plus en plus dominé par l'horreur froide de l'homme des *solutions* – du genre robotique. L'orphelin, c'est le genre poétique – l'homme du *mystère*.

Qui fut le concurrent d'un poète ? - un autre poète. Aujourd'hui, c'est un footballeur, un manager, un journaliste. Et l'on sait, que la grossièreté sortira toujours vainqueur d'un combat, même très loyal, contre la délicatesse. Mais ne pas accepter le défi exclut le poète du champ de vision ; et la scène publique, la seule visible, est usurpée par le goujat.

L'essence de l'homme a deux facettes - la poétique et la mécanique ; et son existence présente deux facettes réciproques : la création ou l'action. La seconde rapproche l'homme du mouton ou du robot et devrait être occultée.

Le progrès irrémédiable des hommes consiste en pénétration, dans leur vie, pénétration de plus en plus profonde des gestes mécaniques, des habitudes, en économie, en réflexions, en sentiments. La mort de la poésie accélère cette funeste procession. *Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance* - Saint-John Perse.

Depuis trois mille ans, l'art, c'est-à-dire les mythes, les styles, les tempéraments, marquait tous les siècles par ses rêves d'au-delà individualistes, au milieu des horreurs, des folies, des perfidies bien réelles. Aujourd'hui, au milieu de l'honnêteté, de la pruderie, de la tolérance, tous

les poètes, philosophes, romanciers m'enquiquinent avec le fait divers ou le jargon clanique, qui animent leurs bavardages anonymes et interchangeables. Aucun nom digne à mettre sur l'épitaphe : *je vécus au siècle de …*

Le nombre des contemporains, admirateurs des belles plumes, est le même, aujourd'hui, qu'aux époques d'Homère, de Shakespeare, de Nietzsche, de Valéry. C'est le nombre des candidats et, surtout, les critères d'excellence qui changèrent : le marchand, le footballeur, le chanteur, le journaliste évincèrent le poète, le philosophe, l'intellectuel.

La Culture consiste à décrire (par la science) ou à chanter (par la poésie) la Nature. Deux erreurs à éviter : un scientifique, sans belle voix, tentant de chanter ; un poète, sans bonnes connaissances, tentant de décrire.

Même les loisirs sont aujourd'hui mécanisés ; quelle chance eut l'humanité, qui, avant de découvrir les charmes du labeur, se livra aux jeux du charmeur ! *La fainéantise et le farniente permirent l'émergence de l'Homo poeticus, sans lequel le sapiens n'aurait plus évolué* - Nabokov - *A lolling and loafing which allowed the formation of Homo poeticus - without which sapiens could not have been evolved*.

Une fois proclamé mort, Dieu a d'innombrables échappatoires, pour ressusciter, ce qui n'est pas le cas de l'art, dont la mort paraît être définitive et constitue le côté le plus original de notre époque. Le constat clinique se confirme par ce symptôme infaillible – les voix des derniers artistes devinrent inaudibles, dans le brouhaha des chœurs mécaniques.

Dans ce monde, il y a de pus en plus de justice et de vérité ; c'est la poésie qui s'en va. *Hors de la poésie, entre notre regard et le champ parcouru, le monde est nul* - R.Char. Le regard, toujours recommencé, est tout, et tout

parcours est nul !

En quoi le poète et le mathématicien se distinguent des autres hommes ? Surtout, dans le fait, que les mots de ceux-ci visent directement la platitude des choses, tandis que les symboles de ceux-là s'attachent aux représentations, où règnent la séduction ou la déduction, la hauteur ou la profondeur, la liberté du particulier ou l'harmonie de l'universel, le rythme d'une âme ou la mélodie d'un esprit. L'éternité sidérale écoute les créateurs ; le présent banal accueille les producteurs.

Depuis trente siècles, le nôtre est le premier à ignorer le romantisme ; la dernière agonie de celui-ci fut vécue par la génération précédente : *Le romantisme est le dernier grand élan, avant le règne de la platitude* - H.Hesse - *Die Romantik ist der letzte große Aufschwung vor der Zeit der Verflachung*.

Le mystère, la poésie, le rêve disparurent de la littérature moderne ; tout son fond découle, directement, des actualités de l'année courante, et sa forme, c'est-à-dire le langage, est la même que celle qui se déferle des écrans.

Chez les philosophes et poètes modernes, je trouve beaucoup de folies verbales, mais je n'y décèle aucun rêve musical. Qui, aujourd'hui, comprendrait Rabelais : *Ils sont fous comme poètes et rêveurs comme philosophes* ?

L'Antiquité – la poésie d'un regard créateur ; la modernité – la prose des yeux scrutateurs.

L'âme est ce qui dirige ton regard sur ton étoile ; l'extinction des âmes, aujourd'hui, s'explique par la tyrannie du sens, que seul l'esprit trace et en fait des sentiers battus, même pour les aveugles. *Quand on a son bon sens, il est inutile de frapper aux portes de la poésie* - Platon.

Rilke oppose la destinée de l'artiste à celle de l'homme et croit que l'un d'eux *dépérira et s'éteindra* (*verarmt und stirbt aus*). Rilke pensait que ce *serait* celui-ci ; m'est avis que c'*est* celui-là !

Pouchkine, par ses caresses, me fait sentir Russe ; Rilke, par ses noblesses, me place chez les Allemands ; Valéry , par ses finesses, me fait reconnaître Français. Et, soudain, je me rends compte, qu'ils sont, tous, - poètes ! Étranger à tous les clans, je ne suis fidèle à mon soi, solitaire et vrai, qu'au milieu – virtuel ou réel - des poètes !

Le romantisme et son support, l'âme, sont les premières victimes de l'américanisation de l'Europe. S.Weil le savait, mais qui, aujourd'hui, l'écouterait ?

Les Français mirent plus d'un siècle, pour *écraser l'Infâme* (un vrai et unique mérite de Descartes à Diderot), tandis que les philosophes allemands, amis des pasteurs, se livraient aux litanies sur la vérité, les connaissances, le mystère. Mais sans *l'Infâme*, le discours français tourna à l'ennui rationnel, tandis que la logorrhée allemande se métamorphosa en poésie, irrationnelle mais philosophique.

L'un des symboles de la tragédie serait l'effet que produirait la transformation d'une poésie personnelle en une prose collective. *Un ange, protégé par un gendarme, – c'est ainsi qu'expirent les enthousiasmes* - Cioran. Et une bête, portée au ciel, engendre les dégoûts.

L'écriture a ses trois fossoyeurs : l'alphabétisation des masses (qui devinrent le seul juge de la valeur d'un livre), l'apparition de nouveaux genres (répondant à la demande des masses), la concurrence de l'image, plus accessible aux masses. *La décadence du livre et sa laideur viennent de sa*

diffusion dans la multitude - A.Suarès.

On ne trouve de l'organique, du musical et de l'impair que dans la littérature ; et tout le reste est *mécanique*.

On apprécie une chose selon deux critères : le sens, qui la résume, ou l'aspiration qu'elle provoque. La prose du premier critère, la domination, l'envahissement par le sens, caractérisent notre minable époque. Le second critère fut à l'origine de toute poésie, qui, aujourd'hui, rendit l'âme. Dans l'absolu, la demande de la noblesse est la même, mais dans le relatif cette demande devint microscopique à cause du déferlement des goujats innombrables dans les aréopages.

Philosophe-poète ou solitaire-enthousiaste – ce sont les seuls profils possibles d'un lecteur, qui pourrait aimer ce que j'écris. Car ce n'est pas de la compréhension qu'il me faut, mais de l'amour. Mais le quadruple manque rend ces profils inexistants. Tous mes interlocuteurs – car je n'écris que des dialogues ! - se sont avérés fantomatiques.

Index des Noms

Akhmatova A. 142
Amiel H.F. 29,201
Angélus S. 192,269
Aragon L. 28,95,217, 241,263
Arendt H. 232
Aristote 36,37,49, 62,64,66,74,85,108, 185,200,205,210,217, 253,258,264,268,276, 282
Artaud A. 24,267
Auden W. 180
St-Augustin 93,157, 160,199
Averroès 217
Bachelard G. 46,75, 128,192,219,240
Bacon F. (phi) 66,230, 260
Bacon F. 274
Badiou A. 58,91,146, 176,177,198,259
Baïf A. 184
Bakhtine M. 232
Bakounine M. 126,140
Balzac H. 192,194,199
Barney N. 263
Bataille G. 157
Baudelaire Ch. 15,30, 37,80,112,170,192, 220,229,255
Baudrillard J. 64,235, 246
Beethoven L. 98,107
Bélinsky V. 7
Benjamin W. 170,183, 199,229
Benn G. 71
Berdiaev N. 128,135, 140,143,149
Bergson H. 71,175
Berkeley G. 232
Bernanos G. 123
la Bible 96,151,151
Blanchot M. 73,208
Blok A. 14,142, 212,215
Bouddha 126
Bouguereau W. 274
Braque G. 74,174, 211
Broch H. 23,46
Brodsky J. 143
Byron G. 27,174,183
Carlyle Th. 130,280
Carroll L. 116,227
Celan P. 89,139,140, 144,186,211
Céline F. 27,276
Cézanne P. 37
Chafarévitch I. 131
Chamfort N. 129,134
Chaplin Ch. 103
Char R. 9,21,33,53, 70,80,81,84,108, 155,171,175,188,200, 202,221,251,286
Chateaubriand F.-R. 27,55,70,71,79,133, 268
Chénier A. 10
Chesterton G.K. 117
Chestov L. 62,114, 140,143
Chomsky N. 259
Churchill W. 135
Cicéron 28,72
Cioran É. 32,45,84, 86,106,109,118,144, 154,164,185,251,264, 288
Claudel P. 91,246
Cocteau J. 9,69,95, 156,159,168,171,263
Condillac É. 71,228
Connes A. 236
Corneille P. 106,138
Croce B. 128,156
Dalaï-Lama 126
Dante A. 15,66,81, 86,116,243,262
Debray R. 28,87,96, 134,176,255
Debussy C. 59
Defoe D. 263
Deleuze J. 20,105,173, 263
Derrida J. 47,75
Descartes R. 6,13,36, 49,51-53,62,85,93, 132,171,188,230, 235,267,282,288
Dewey J. 276
Dickinson E. 178
Diderot D. 30,213, 288
Diogène 195
Disraeli B. 44
Dostoïevsky F. 71,106, 109,139,140,143,144, 235,261,263,284
Du Bellay J. 183
Duchamp M. 274
Me Eckhart 126,158
Eco U. 179
Einstein A. 11,163, 281
Eisenstein S. 145
Eliot T.S. 20,181
Emerson R.W. 16,181
Enthoven R. 224
Épictète 236

Épicure 22,93,105,116,276
Érasme 107,136
Euclide 25
Euripide 194
Ferrat J. 263
Feuerbach L. 154,161,201
Fichte J.G. 52
Fitzgerald S. 275
Fontenelle B. 32,193
Foucault M. 74
Fourier Ch. 130
France A. 217
Freud S. 46,89,181
Gadamer H. 154,231
Gandhi M. 152
de Gaulle Ch. 132
Gide A. 214
Goethe J.W. 28,32,38,40,79,81,107,120,159,213,236,238,252,265
Gogol N. 235
Gorbatchev M. 146
Gorky M. 198
Gracián B. 134
Green J. 253,263
Greene G. 201
St-Grégoire de Nz. 113
Grothendieck A. 136
Hamann J.G. 43,281
Hegel J.G. 13,20,25,43-48,50-57,85,93,139,143,195,210,212,227,258,261
Heidegger M. 15,17,17,18,21,24,25,34,36,41,43,45,47-49,51-54,57,66,85,90,90,95,113,120,124,143,149,153,157,159,161,173,179,182,188,194,226,229,232,233,237,238,242,243,250,254,261,275,280,282
Heine H. 197
Henry M. 91
Héraclite 9,24,42,43,52,55,71,93,143,173,187,188,215,235,266,270,276
Hésiode 31
Hesse H. 37,92,99,244,280,280,281,287
Hilbert D. 42
Hippius Z. 142,174,206
Hitler A. 129,144
Hobbes Th. 41
Hölderlin F. 17,28,50,58,143,155,174,213,245,276
Homère 12,15,31,205,209,270,286
Horace 13,72,103,132,184,226
Hugo V. 28,38,79,90,146,150,226,268,278
Husserl E. 20,45,50,54,158,174,178
Iskander F. 151
Jabès E. 241
Jankelevitch V. 8,144,181,268
Jaspers K. 179
Jésus 94,151
Johnson S. 131,217
Joubert J. 21,70,71,254,258,262,267,281
Joukovsky V. 6
Joyce J. 7
Jünger E. 141
Juvénal 132,179
Kafka F. 170,226
Kant E. 19,36,48,52,57,60,62,71,85,143,146,160,184,210,212,242,258,276,282
Karajan H. 156
Keats J. 67,145,205
Kierkegaard S. 12,124,206,264
Koestler J. 180
Kraus K. 58,181,183
Kropotkine P. 140
Kundera M. 195
La Bruyère 266
Lacan J. 12
Lamartine A. 45,268
Lao Tseu 126
Lawrence D. 277
Lec S. 119,121,181
Leibniz W. 240
Leopardi G. 29,183,273
Lermontov M. 38,142,174,235
Levinas E. 40,225,261
Lewis S. 180
Lorca F. 7,8,25
Lucrèce 188,212
Machado A. 165
Machiavel N. 134,243
Mahler G. 239
Maïakovsky V. 28,219
Maine de Biran 282
Mallarmé S. 19,38,41,73,207,233,245,263,269
Malraux A. 89,93,126
Mandelstam O. 9,80,119,229,200,247,263
Mann Th. 76,249
Marc-Aurèle 21
Marot C. 196
Marx K. 19,44,90,239,268
Melville H. 180,257
Merleau-Ponty M. 227,240
Michel-Ange B. 198
Montaigne M. 44
Montherlant H. 226,284

Morand P. 204,279
Morgenstern Ch. 159
Mozart W. 146,208, 239
Musil R. 55,131, 169
Musset A. 241
Nabokov V. 73,79, 88,171,187,246,286
Napoléon B. 145,146, 206,278
Nicolas de Cuse 18, 273
Nietzsche F. 5,14,16, 20-23,24,27,28,29, 30,36,38,43-54,55, 57,66,70,72,77-89, 91,93,103,106,107, 113,117,128,132,134, 141,143,150,153,160, 163,171,173,175,179, 188,194,199,201,203, 210,212,220,224,225, 232,239,253,255,258, 261,266,268,276
Novalis 50,199, 236,262
Ortega y Gasset J. 128, 174,206,262,280
Ovide 93,143
Parménide 20,36,37, 43,187,276
Pascal B. 79,90,105, 245,262
Pasternak B. 7,21,24, 38,53,55,70-73,83, 85,88,142,150,173, 200,234
Pavese C. 20,120
Paz O. 23,47, 96,96
Pessõa F. 95,122
Pétrarque 79,95, 108,108,221
Pétrone 160
Phèdre 278
Pierre le Grand 146
Platon 36,42,43, 49,51-53,65,66,71, 74,93,106,114,116,129, 134,165,174,175,188, 196,198,205,226,237, 248,257,266,276,287
Plotin 106,255
Plutarque 92,191, 258
Poe E. 74,175,207
Popper K. 11
Pouchkine A. 38,41, 79,97,109,119,130, 137,141-143,146,170, 183,207,269,275,288
Pound E. 180
Prokofiev S. 237
Protagoras 155
Proust M. 71
Pythagore 24,37,92, 269,276
Quintilien 22,72
Rabelais F. 287
Racine J. 33,106, 130
Renan E. 158,262
Renoir A. 274
Rilke R.M. 13,15,21, 25,38,53,84,85,98, 145,162,173,179,200, 219,237,245,276,288
Rimbaud A. 37,73, 80,172,205,207,241
Rodin A. 145
Rolland R. 184,256
Rorty R. 276
Rostand E. 211
Rostropovitch M. 105
Rousseau J.-J. 11,36, 131,275
Rozanov V. 76
Saint-John Perse 65, 285
Salomé L. 219
Sartre J.-P. 25,49, 52,114,176,225,231, 261
Satie E. 237
Schelling F. 112,165, 211
Schiller F. 130,135, 173,259
Schlegel F. 15,16,25, 40,45,49,161,167, 189,239
Schopenhauer A. 36, 143,210,214
Schubert F. 184
Schumann R. 149
Scot M. 217
Sénèque 28,52,113, 114,143,246
Serres M. 184,197
Shakespeare W. 33,38, 106,286
Smith A. 260
Socrate 17,51,71, 114,169,188,214,248, 259,279
Soulages P. 274
Spencer A. 186
Spengler O. 273
Spaeth G. 107
Spinoza B. 20,36,41, 43,45-51,54,85,103, 160,161,188,212,258
Staline J. 129,173
Steiner G. 17,33,81, 98
Stirner M. 284
Strabon 37
Stravinsky I. 181
Suarès A. 95,108, 119,138,288
Swift J. 213
Tagore R. 150,269
Talleyrand Ch. 243
Tchaïkovsky P. 98,144, 145,239
Tchékhov A. 33,85,98, 103,106,138,144
St Thomas 48
Tiouttchev F. 152
Tocqueville A. 128

Tolstoï L. 8,106, 134,140,164,235,268
Trismégiste 207
Tsvétaeva M. 14,32, 89,104,118,118,123, 141,142,199,202,237
Unamuno M. 110,235
Valéry P. 14,20,28, 33,36-39,40,41,41, 45,48,52,53,56,57, 58,61,63,73,77,80, 81,86,88,93,98,106, 110,115,116,119,120, 124,140,173,180,188, 196,199,203,210,211, 214,215,216,220,224, 226,233-237,238,241, 244-247,253,258,266, 286
Van Gogh V. 90
Verlaine P. 81,194, 241
Vernadsky V. 12
Vico G. 11,153, 205
Vigny A. 229
de Vinci L. 72,266
Virgile 160
Volochine M. 104
Voltaire A. 72,124
Wagner R. 98,126
Warhol A. 274
Weidlé V. 238,255, 256
Weil S. 266,280, 288
Whitman W. 131
Wilde O. 262,263
Wittgenstein L. 39,48, 56,57,151,186,215, 243,251,254
Yeats W.B. 109
Zamiatine V. 38
Zweig S. 45

Sommaire

Avant-Propos **I**

Ce qu'elle valut 3

En Noblesse 5
En Intelligence 35
En Style 64
En Isolement 89

Ce qu'elle doit 101

À la Douleur 103
À l'Action 112
À la Cité 125
À la Russie 139

Ce qu'elle voudrait 147

Avec Dieu 149
Dans l'Ironie 167
Pour l'Amour 191
Sans Doute 205

Ce qu'elle pourra 223

Avec le Mot 225
Près de la Vérité 250
Au Nom du Bien 266
Pour les Hommes 270

Index des Noms **291**

La poésie s'oppose à la prose, comme le rêve – à la réalité, le style – à l'inertie, le regard – aux yeux, la pose intemporelle – à la position dans le présent, la fraternité avec les morts glorieux – à la solidarité avec les collaborateurs interchangeables. Dans la poursuite du beau, mise en nous par la Création, l'appel poétique, visiblement, fut le premier à être entendu par l'homme de culture – les premières œuvres artistiques de l'homme furent manifestement poétiques.

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/07_PoeMor.pdf